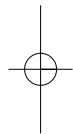
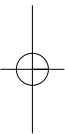
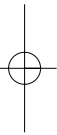
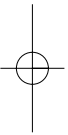


BIBLIOTHÈQUE ITALIENNE
Dirigée par Serge Quadruppani



NEW THING



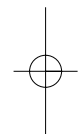
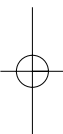
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

WU MING 1

Wu Ming 2, *Guerre aux humains*

NEW THING

*Traduit de l'italien
par Serge Quadrupani*



Éditions Métailié
5, rue de Savoie, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2007

*Mon nom est personne
ou Wu Ming,
refaire le monde en le racontant*

Voici une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et dont l'exécution n'a guère d'imitateur. Auteur collectif de romans-fleuves best-sellers en Italie et bien vendus en Angleterre comme en Allemagne ou en Espagne; théoricien à cinq têtes sur des thèmes aussi divers que la *mitopoiese* (création des mythes), la culture pop ou le *copyleft* (gratuité de la culture); bouillonnant foyer de création dans l'écrit, la musique, la vidéo, le cinéma, l'ensemble entrant en fusion sur internet; animant un site en italien, anglais, espagnol, portugais, français, allemand, suédois, hollandais, catalan, slovène et quelques autres langues, en contact avec des dizaines de milliers d'internautes de tous pays; acteur important des manifestations de Gênes 2001; menant, en Italie et dans le reste du monde, maints combats sur la toile et dans la rue, Wu Ming est encore fin 2007 à peu près inconnu en France. S'il faut chercher un retard français, on le trouvera non pas dans les supposées réticences hexagonales aux merveilles de la mondialisation des capitaux, mais bien plutôt dans les pesanteurs des systèmes de légitimation et de diffusion culturelles, si peu armés pour apercevoir la vraie nouveauté, quand bien même elle est sous leurs yeux.

De fait, la publication du présent livre, écrit par Wu Ming 1, et de *Guerre aux humains*, de Wu Ming 2, n'est pas la première apparition du phénomène en français. En 2001 a été publié aux Éditions du Seuil un livre qui n'a pas remporté le succès qu'il aurait mérité (rien de comparable en tout cas avec celui qu'il a connu en Italie et en bien d'autres pays): *L'Œil de Carafa*. En italien, le titre avait la puissance de sa brièveté: *Q*. Fresque des révoltes paysannes levées au XVI^e siècle dans le sillage de la Réforme, ce livre polyphonique, ode à la communauté humaine en marche dès l'aube des temps modernes, était aussi une œuvre collective, signée Luther Blissett.

La reproduction totale ou partielle de l'œuvre ainsi que sa diffusion par voie télématique sont autorisées, sous condition de fins non commerciales et de reproduction de la présente mention.

Titre original: *New Thing*

© Wu Ming 1, 2004

Published by arrangement with Roberto Santachiara Literary Agency

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2007

ISBN: 978-2-86424-618-3

ISSN: 1264-5834

À ce point, on espère que le lecteur, renvoyé d'un nom mystérieux à un autre, se demande avec l'ardeur d'un amateur de roman-feuilleton parvenu à la fin d'un chapitre: qui est Luther Blissett? Qui est Wu Ming?

C'est ce que vous saurez en lisant:

Les ténébreux complots de Luther Blissett

Luther Blissett est une signature partagée par des centaines d'artistes et d'activistes à travers l'Europe et l'Amérique du Sud depuis l'été 1994. Pour des raisons qui restent inconnues, ce nom a été emprunté à un joueur de football d'origine afro-caribéenne. Lequel a montré, avant et après quelques autres, que bien des footballeurs savent se servir de leur tête autrement qu'en l'enfonçant dans la poitrine de l'adversaire: lors d'une émission de la BBC, en 2004, il a manifesté son amusement pour cet usage de son nom et brandi un exemplaire d'un livre de théorie critique signé Wu Ming. En Italie, entre 1994 et 1999, le Luther Blissett Project, réseau organisé, devint un phénomène très répandu, réussissant à créer la légende d'un héros populaire. Un Robin des Bois de l'information qui multiplia les canulars médiatiques durant cinq ans. On n'en citera que quelques-uns.

En 1995, Harry Kipper, artiste conceptuel britannique disparaissait à la frontière italo-slovène lors d'un voyage en VTT mené dans l'intention de dessiner sur la carte de l'Europe le mot ART. *Chi l'a visto?*, célèbre émission italienne (équivalente de *Perdu de vue*), tomba dans le panneau et se couvrit de ridicule. Harry Kipper n'avait jamais existé.

Le canular le plus complexe fut mis en œuvre dans le Latium, en 1997. Il dura un an. À grand renfort de fausses traces de rites, de communiqués jamais vérifiés par les rédactions, politiciens et journalistes de la presse écrite et télévisée furent poussés à développer les plus extravagantes théories sur la renaissance du satanisme. Le canular fut ensuite loué et analysé par des universitaires et des experts des médias, et devint un cas d'étude dans plusieurs textes scientifiques.

C'est ce que les activistes du Luther Blissett Project appelaient "la contre-information homéopathique": en injectant une

dose calculée de fausseté dans les médias, ils visaient à montrer le manque de sérieux de beaucoup de créateurs d'opinion et le manque de fondement des climats de panique morale. Renversant la célèbre sentence de Debord (qu'ils n'apprécient guère), ils font en sorte que le "faux soit un moment du vrai". Le canular final advint avec l'emprisonnement en Serbie du sculpteur et performeur serbe Darko Maver, tué ensuite dans un bombardement de l'OTAN. Ses tableaux furent exposés à Rome et à Bologne et de prestigieux magazines artistiques publièrent un appel de solidarité. Certains critiques respectés prétendirent même connaître personnellement l'artiste. Il fallut attendre que Luther Blissett se fasse hara-kiri pour que la vérité soit révélée: Darko Maver n'avait jamais existé.

Au terme de ce plan quinquennal de dévoilement des mécanismes médiatiques, en 1999, le Luther Blissett Project se saborda, donnant naissance à des groupes divers. L'un d'eux fut 0100101110101101.org, groupe de média artistes qui réussirent à convaincre la population de Vienne que Nike voulait racheter la Karlsplatz et la rebaptiser Nikeplatz, ce qui entraîna les débats qu'on imagine en Autriche.

Un autre groupe fut constitué par quatre activistes bolonais qui, gardant le nom du footballeur, écrivirent Q. Publié en Italie en 1999, le livre a été édité ensuite en anglais (britannique et américain), espagnol, allemand, néerlandais, français, portugais (brésilien), danois, polonais et grec.

Le code Wu Ming

En janvier 2000, une cinquième personne se joignait aux quatre auteurs de Q, et un nouveau groupe d'auteurs était né, Wu Ming. Selon la manière dont on prononce la première syllabe, ce mot chinois signifie soit "anonyme" (signature habituelle des tracts des dissidents chinois), soit "cinq noms". Le nom fut choisi à la fois comme hommage à la dissidence et par rejet explicite de l'auteur star. Publié en 2004 en italien, et ensuite en bien d'autres langues (mais pas en français), 54, la première grande œuvre collective de Wu Ming, faisait croiser l'histoire d'une douzaine de personnages (dont Cary Grant, Tito

et le général Giap). Ce roman a inspiré le groupe de folk-rock Yo Yo Mundi, dont l'album porte le même titre que le livre (8000 exemplaires vendus, ce qui en Italie est un excellent résultat, surtout quand la vente se fait pour l'essentiel hors des circuits institués). Wu Ming a aussi écrit le scénario d'un film de Guido Chiesa, *Radio Alice*, qui a enregistré 500 000 entrées en Italie, et lauréat de nombreux prix dans des festivals.

Bien qu'ils affectionnent les apparitions publiques en passe-montagne, l'identité des cinq membres de Wu Ming n'est pas secrète, mais il considèrent que leur travail est plus important que leurs biographies ou leurs visages. Par ordre alphabétique, Roberto Bui est Wu Ming 1, Giovanni Cattabriga, Wu Ming 2, Luca di Meo, Wu Ming 3, Federico Guglielmi, Wu Ming 4 et Riccardo Pedrini, Wu Ming 5. Pour une bibliographie complète, comprenant les œuvres individuelles, on se reportera en fin de volume.

Entre-temps, en 2001, les quatre auteurs de *Q* avaient écrit une série d'appels, qui furent très largement diffusés. Ils annonçaient et accompagnaient le mouvement de contestation du sommet du G8 en juillet à Gênes, énorme rassemblement, immense espérance d'un autre monde possible qui devait se conclure, comme chacun devrait se souvenir, par une répression féroce de manifestants désarmés et la mort de Carlo Giuliani, tué par un carabinier. Titrés "Des multitudes d'Europe en marche contre l'Empire et vers Gênes", ces textes publiés avant le rassemblement frappent par leur qualité littéraire et leur ton millénariste, qui évoque la thématique de *Q*:

"Nous sommes nouveaux, mais nous sommes de toujours. Nous sommes anciens pour le futur, armée de la désobéissance dont les histoires sont des armes, en marche depuis des siècles sur ce continent. Sur nos étendards est écrit 'dignité'. En son nom, nous combattons quiconque se veut maître des personnes, des champs, des bois et des cours d'eau, gouverne par l'arbitraire, impose l'ordre de l'Empire, réduit les communautés à la misère. Nous sommes les paysans de la Jacquerie [...]. Nous sommes les ciompi de Florence, petit peuple des fabriques et des arts mineurs. En l'an du Seigneur 1378, un cardeur nous conduisit à la révolte. [...] Nous sommes les paysans d'Angleterre qui prirent les armes contre les nobles pour mettre fin à la gabelle et aux impôts. En l'an du Seigneur 1381,

nous avons écouté la prédication de John Ball: 'Quand Adam bêchait et qu'Ève filait, où était le maître...?'"

Voici un autre aspect qu'il importe de saisir et qui nous renseigne autant sur Wu Ming que sur notre époque: si son site (www.wumingfoundation.com) a 90 000 visiteurs par mois, avec un bulletin (*Giap*) diffusé à 9 000 abonnés, si les quelque 300 rencontres qu'ils ont effectuées à travers l'Italie et d'autres pays ressemblaient souvent aux assemblées d'un mouvement social, c'est parce que WM a des idées, et une pratique qui va avec.

S.Q.

Quelques dates

20 février 1933. La famille Langmut abandonne l'Allemagne, pour toujours.

6 juillet 1945. John Coltrane, jeune saxophoniste, s'engage dans la marine des États-Unis.

Un mois plus tard. Le bombardier américain Enola Gay lâche une bombe atomique sur la ville japonaise d'Hiroshima. La bombe a un surnom : Little Boy.

17 mai 1954. La Cour suprême des États-Unis ordonne la déségrégation raciale dans les écoles publiques.

28 août 1955. Money, Mississippi. Emmett Till, noir de 14 ans, est victime d'un lynchage. Il a dit bonjour de manière trop décontractée à la caissière blanche d'un drugstore.

1^{er} décembre 1955. Montgomery, Alabama. Une Afro-Américaine dénommée Rosa Parks monte dans un autobus, occupe un siège réservé aux blancs et refuse de le quitter.

1^{er} août 1964. Golfe du Tonkin, Vietnam. Le torpilleur états-unien Maddox essuie une attaque de torpilles vietnamiennes. C'est le début officiel d'une guerre qui marquera le XX^e siècle. En réalité, on découvrira qu'il n'y a pas eu d'attaque. L'"incident" a été entièrement fabriqué par le Pentagone.

21 février 1965. Audubon Ballroom, New York. Malcolm X est assassiné par un commando d'hommes noirs glissés parmi les spectateurs.

Octobre 1966. Oakland, Californie. Huey P. Newton et Bobby Seale fondent le Black Panther Party for Self-Defense.

4 avril 1967. Riverside Church, New York. Le révérend Martin Luther King prononce un de ses plus célèbres discours, dénonciation véhémement et articulée de la guerre au Vietnam.

21 juillet 1967. St. Peter's Church, New York. Funérailles de John Coltrane.

Quelques jours plus tard. Sonia Langmut laisse New York derrière elle, pour toujours.

*À Stefano Roveri,
dix ans après.*

*À la mémoire de Kwame Ture,
Port-of-Spain, Trinidad 1941,
Conakry, Guinée, 1998.*

Prologue, 12 avril 1967

Le chœur répète dans la salle de classe d'une école primaire. Pas d'auditions, n'importe qui peut venir. Tu sais chanter? Tu chanteras. Tu chantes faux? Tu peux écouter, boire un café, regarder les dessins des gamins sur les murs.

Ce soir, il y a des nouveaux. Présentations, mains qui se serrent. C'est la classe de mon fils. Le gardien est mon cousin. Dans les toilettes, il y a l'inscription que j'ai gravée à sept ans avec un clou.

Anita a un sourire pour tous, elle écoute les voix, divise les gens en trois groupes puis les fait asseoir en cercle. Sur le tableau noir, le texte d'un *spiritual*.

Anita chante les premiers vers, cherchant le ton juste sur un piano vertical. Elle enseigne les rôles à chacun, fait chanter une section à la fois. On démarre trop bas ou trop haut, des voix qui se brisent, des accès de toux, des rires. Anita explique les rudiments: "Deuxième voix", "Appel et réponse"... Des tasses de café passent de main en main.

Et maintenant, tous ensemble. Un garçon s'assied au piano, Anita chante.

*I feel like, I feel like, Lord
I feel like my time ain't long.**

Le chœur répond et continue. Tu t'aventures avec embarras dans la tradition, tu suis à rebours de vieilles empreintes dans la boue. Tu ne t'attends pas au veau gras, tu te contentes de café, de biscuits, d'une soirée en compagnie. L'attention est partagée entre la respiration, le tableau noir et les mains d'Anita qui dirige.

* "Je sens, je sens, Seigneur / Je sens que je n'en ai plus pour longtemps."
(Toutes les notes sont du traducteur.)

*Mind out, my brother, how you walk de cross,
I feel like my time ain't long
Yo' foot might slip an' yo' soul git los'
I feel like my time ain't long.**

L'ultime réverbération dispersée, certains s'exclament: "Wow!", d'autres sautent sur leur siège, ou battent des mains. Anita est surprise: pas mal. Re commençons.

Une demi-heure est passée et déjà tu chantes sans trop de bavures. Pause, cigarettes, autre café. Pas d'alcool. Bedford-Stuyvesant, Brooklyn. Troisième soirée de répétition, le chœur n'a pas encore de nom.

Anita a vingt ans et va se marier.

* "Attention, mon frère, à ta façon de porter la croix / Je sens que je n'en ai plus pour longtemps / Ton pied risque de glisser et ton âme de se perdre / Je sens que je n'en ai plus pour longtemps."

0. Si tu oublies

“Le traducteur kleptomane: bijoux, candélabres et objets de valeur disparaissaient du texte qu’il traduisait.”

Jean Baudrillard

ROWDY-DOW Dans l’appartement au-dessus vivait une dame blanche dans les soixante ans, un peu dingue, séparée de son mari. Ex-enseignante, je crois qu’elle était. De grands mouvements d’humeur, elle en avait après la moitié des gens de l’immeuble, pour des conneries surtout. Le mardi matin, un Dominicain venait faire le ménage, un bordel je te dis pas, il marchait au plafond et, comme si ça suffisait pas, il chantait. Pas de mal à chanter, mais lui il *beuglait* à gorge déployée, en espagnol. Quand il déplaçait les meubles, on aurait dit la *riot* de Harlem en 1964. Il passait la serpillière qu’on aurait cru qu’il voulait faire un trou dans le parquet. L’aspirateur hurlait genre Algérien torturé à l’électricité. Tout ça avant huit heures du matin, que moi je pouvais être rentré à quatre heures après avoir joué Dieu sait où. Je me réveillais avec les palpitations. Une fois, il m’est même tombé sur la tête un morceau de crépi du plafond.

La première fois, je téléphone à la vieille pour me plaindre, je lui demande si c’est pas possible de faire venir le domestique plus tard, deux heures après, déjà ce serait différent. Elle me répond gentiment, elle dit que c’est pas possible mais qu’elle en parlera au type et “vous verrez que la semaine prochaine, il fera moins de bruit”.

La semaine suivante, que dalle: je suis réveillé à huit heures moins le quart par un *boum! boum! boum!* genre tambours de Chano Pozo, ma femme est déjà sortie et le couillon est là, au-dessus, qui chante. Je tape avec un

manche à balai mais ça sert à rien. Je m’habille et je monte, je sonne à la porte.

Sans m’ouvrir, le couillon hurle:

– *La señora no está en la casa.*

Et moi:

– Je suis le voisin du dessous, ouvre une seconde, homme, il faut que je t’explique un truc...

Et lui:

– *La señora no está en la casa.*

Je comprends que ça sert à rien et je redescends furi-bard. Plus tard, je re-téléphone à la dame qui se ré-excuse et me ré-assure que etc., etc.

Troisième mardi, même rengaine, et *la señora no está en la casa*. Troisième coup de fil et qu’est-ce qu’elle me répond, la nana? Alors, qu’est-ce qu’elle devrait dire, elle, moi aussi je fais du bruit quand je ferme la fenêtre la nuit, j’ai quel droit de me plaindre, etc., etc. Ma putain de fenêtre la réveille en pleine nuit et elle n’arrive pas à se rendormir.

Quatrième mardi, j’intercepte le type qui vient juste de finir son boulot, dans la cage d’escalier. Je lui plante l’index sur le sternum et je lui dis:

– *Amigo*, c’est pas des façons de faire, essaie d’être moins bruyant et évite de chanter, dans cet immeuble on entend tout et moi, je travaille de nuit.

Lui, il me regarde et fait: “*Vale, vale*, ’scuse-moi”, et il va pour s’en aller mais moi j’ajoute et, c’est là que je commets une erreur: “Moi, je suis musicien et permets-moi de te dire, tu chantes faux à faire pleurer le cœur, *entiendes?* On dirait un coyote qui grimpe sur du fil de fer barbelé.”

Le type me balance en pleine face un regard de tueur et me fait:

– *No es asunto tuyo.*

La semaine suivante, blessé dans son orgueil latin, il fait un boucan pire que d’habitude et chante à pleins poumons: “*Tilín, tilín, tilán / oye que bonito es el tilín / de mis campanitas de cristal...*”

Vu que je n'ai pas envie de me chicorer, j'achète des boules Quiès, mais je médite de me venger.

Rappelle-toi bien ces deux détails : mardi matin, boules Quiès. Si tu les oublies, tu ne comprends pas le rapport entre ça et tout le reste.

1. L'homme des fantômes

Bombe atomique explose tu te souviens pas quand.
Fall-out: douleur partout, tu sais pas où ça a commencé, tu sais pas où ça finira.

La gare est encore loin mais il y a le temps, tant de temps que tu sais pas quoi en faire. Tu manges des friandises. Tu t'abîmes les dents. Tu sues, genoux contre la poitrine, les mains serrent les chevilles, tu sues et tu souffres.

Ce n'est pas beaucoup, le temps qui reste, et pourtant c'est trop.

Bombe éclatée tu te souviens pas quand. Il y a moins d'un an, plus de vingt auparavant, plus ou moins dans la nuit des temps.

In tour: Hiroshima et Nagasaki, juillet 1966.

Je pensais : différentes façons de mourir. S'en aller une cellule à la fois, c'est comme être dans deux endroits. C'est un *transvasement*.

En revanche, efface-toi de la face de la Terre, peau qui se détache et prend son envol, corps qui se défait. Corps qui cesse d'être *toi*. S'il l'a jamais été.

Je ne trouve pas la veine. Porte entrouverte et je me gifle le bras. Si je me voyais de l'extérieur, je penserais : regardez-moi cet idiot. Mais je ne me vois pas de l'extérieur. Je suis hors de moi, mais je suis aveugle. Quelle année on est, où je joue. Octobre 1950, dans un hôtel de L.A. L'aiguille entre et je perds connaissance. Je perds le

sens. Si un homme peut s'en sortir à Los Angeles, il peut s'en sortir partout. Si t'arrives à te défoncer avec la dope d'en dehors de New York, tu peux te défoncer avec n'importe quoi.

On dit que tu vois ta vie se dérouler. Je ne me rappelle rien. Peut-être une pluie torrentielle, une pluie de notes, toutes les notes qui entourent *la* note, la longue note, et ensemble elles font un accord, le son de l'univers.

J'avais presque réussi à le trouver à Paris, je jouais la nuit au-dessus et au-dessous de *la* note et je cherchais, toutes les nuits ensemble, mais ce fut longtemps après. J'y étais presque, peu m'importait que le public comprenne, et puis quelqu'un m'a lancé un billet entre les pieds.

"Si tu perçois l'univers tout entier comme une fantasmagorie, une joie ineffable surgira en toi."*

Je ne parle pas français.

Maintenant, je suis en 1950, je descends dans la fosse qu'est ma tête, là où on ne peut sonder, du hublot je vois descendre les notes et... une gifle, deux gifles, trois.

Si un homme peut s'en sortir à Los Angeles, il peut s'en sortir partout.

Moi, je m'en sors, je me ranime. Après...

Dizzy me congédie.

Miles me congédie.

Dieu me congédie.

Réussir à être à nouveau embauché. Revenir nickel.

Il y a encore tant à jouer, tant à dire. Mais je suis en train de rater le train. J'ai attendu le dernier moment avant d'aller à la gare. *Et tout ton amour en vain.*

* En français dans le texte, comme tout ce qui suit en italique accompagné d'un astérisque.

Je ne me shoote plus depuis dix ans. Le karma est un boucher, il te découpe en quatre et te suspend à un crochet.

Je n'arrive plus à faire deux choses à la fois. Jouer et rester debout. J'ai du mal à penser. J'ai du mal à parler.

Je ne sais plus faire deux choses à la fois. Me donner du mal à penser et penser. Me donner du mal à parler et parler.

Je ne sais pas comment remplir les heures qui restent. Elles se dérobent à mes mains. S'exercer n'a plus de sens. Je l'ai fait huit, dix heures par jour, depuis ma tendre enfance.

Alice. John Jr. Ravi. Oran.

Je ne veux pas vous voir glisser entre mes doigts.

Les doigts. Ils n'arrivent pas à rester immobiles.

2. On ne peut pas haïr les racines sans haïr l'arbre

"Entre dans le centre du son spontané qui vibre de lui-même comme dans le son continu d'une cascade ou bien, en te bouchant les oreilles avec les doigts, entends le son des sons et rejoins Brahma, l'immensité."

Vijnanabhairava Tantra, 38

GREEN MAN Monk et Trane au Five Spot. C'était en 1957. Les soirées les plus belles de ma vie. Cette année-là, je tenais le monde suspendu à un fil, comme dit la chanson, et j'étais assis sur un arc-en-ciel. Mon travail me plaisait, je venais juste de me marier, j'étais déjà à Brooklyn mais le soir je prenais le métro pour le Village ou le Lower East Side. Le "dégel" commençait, après des années de musique cool, carrément casse-cool. Moi, je venais du Sud, élevé dans les chœurs d'église et le rhythm & blues, j'aimais ces saxophonistes vêtus de rouge qui partaient dans un solo, s'inclinaient en arrière presque à se coucher et faisaient *mugir* leur instrument, *mouuuuuuuuu*, ils le faisaient *braire*, *braaaaaa*, trois ou quatre mesures de suite même, un son long et rauque et dense qu'on sentait dans le bas-ventre. Le *honking*. Pensez un peu si on pouvait le digérer, le *cool*. À la rigueur, vraiment à la rigueur, le nonette de Miles mais Lennie Tristano, les trucs de la West Coast, Chet Baker... Dave Brubeck! Des trucs de blancs, j'avais hâte que ça finisse.

ROWDY-DOW À la fin des années 50 arriva la *new thing*, qui, pour nous, fut la libération des sons. On l'appelait aussi le *free jazz*, titre de cet album d'Ornette Coleman, mais les étiquettes, c'était un truc de blancs. Nous critiquions aussi le mot "jazz", pour nous, c'était "la musique",

point final. Ornette arriva en ville avec son sax de plastique, et à côté de lui Don Cherry avec cette trompette ridicule, une Conn de 1889 qui avait l'air d'avoir fini sous un train, les touches toujours sur le point de gicler ailleurs.

Déjà, depuis un moment, des types comme Cecil Taylor foutaient le bordel, mais ce fut le quartet d'Ornette au Five Spot qui nous déboucha les oreilles. On aurait dit une bagarre de chiens, ou plutôt, les instants qui précèdent une bagarre de chiens, tu les entends au coin de la rue et tu imagines la scène, les maîtres qui tirent la laisse et appellent leur chien, et ces deux-là qui mordent dans le vide, qui cherchent à se jeter l'un sur l'autre, poussent, grondent, aboient, bavent, et les voix des maîtres qui leur ordonnent d'arrêter, ils font travailler leurs biceps, parlent aux chiens comme si c'était des chrétiens mais au fond ils n'y croient pas, ils jouent la comédie, la vérité c'est qu'ils sont fiers de la force et des couilles de leurs bêtes, ils rient sous leurs moustaches...

GREEN MAN Après le *cool* vinrent les nouveaux *boppers*, les "durs", et eux, ils n'avaient pas de problèmes, ils le faisaient, le *honking*, Trane aussi qui l'avait joué, le rhythm & blues. Les mugissements de Trane balayèrent le jazz fils à papa de la West Coast, des gens comme Stan Getz, Shorty Rogers... Pour moi, c'est le son de la Création. C'est *primordial*. Si Dieu existe, je me l'imaginais comme un *honker* à l'ancienne, genre Bull Moose Jackson, Eddie Chamblee, Jim Conley, Wild Bill Moore... J'en suis certain, il a un complet blanc brillant et joue du sax ténor.

ROWDY-DOW En fait, il est probable qu'ils le font exprès, qu'ils passent près d'un autre chien chaque fois que c'est possible, pour s'amuser. Voilà comment c'était, la nouvelle musique, au début : le sax d'Ornette et la trompette de Don Cherry, c'étaient les chiens, eux ils tenaient la musique en laisse mais laissaient les aboiements l'envahir, la transformer

de haut en bas. Si tu faisais attention, là-dedans tu entendais le bop, tu entendais Bird et Diz, Monk et Miles, et plus au fond tu entendais Duke, et Satchmo et Jelly Roll avec toute Basin Street et aussi Buddy Bolden, que personne ne l'a jamais entendu jouer, et les *spirituals*, le gospel des églises baptistes, le blues du Delta, le pacte avec le diable de Robert Johnson, les giclées de salive de l'harmonica de Sonny Boy... Encore plus en arrière et *encore plus en dedans*, tu entendais l'esclavage, quelque chose d'interrompu, le dernier roulement de tambour avant que ton ancêtre soit pris et chargé sur un navire, tu entendais les noirs en colère...

BLOOD WILL TELL En colère, ils l'étaient sûrement: la scène du Five Spot était juste devant les chiottes, presque toujours bouchés. Difficile d'ignorer la puanteur de la merde, *man*.

GREEN MAN 1957, l'année du "réveil spirituel" de Trane. Miles le chasse du groupe parce qu'il est tout le temps défoncé et abruti. Trane décide de se remettre en règle: du jour au lendemain il arrête de se shooter, se fait la "dinde froide" à Philadelphie enfermé à clé dans une chambre. Puis il déménage avec sa famille à New York, enregistre avec Monk et commence à jouer avec lui au Five Spot. Les premiers soirs, il peine, il est encore mal en point, mais peu à peu il s'améliore, il s'améliore encore et à la fin, putain... À la fin, c'est indescriptible.

Monk était Michel-Ange, il sculptait l'air, il ôtait tout ce qui ne ressemblait pas à la musique qu'il avait en tête. Ces accords que tu ne comprenais pas ce que c'était, les notes qui semblaient jouer à cache-cache et débouler de derrière le piano pour se surprendre l'une l'autre, et Trane *comprenait*, avec les solos il terminait les sculptures, il faisait surgir un bras, une jambe. Une espèce de sonar, les notes rebondissaient sur des objets invisibles et en révélaient les

contours. Le soir, je me perdais dans ces mirages, je dormais au maximum trois heures par nuit mais j'étais comme un roi, je me mettais à travailler et je ne perdais pas un coup, putain, le monde pendu à un fil.

Je faisais le jardinier. Je m'occupais de l'entretien des parcs et jardins à Brooklyn, je travaillais aussi au Greenwood Cemetery. Tandis que je soignais les buissons du Prospect Park ou taillais les branches au cimetière, je chantaient *Mysterioso* et dans les feuilles les perruches moines chantaient avec moi.

ROWDY-DOW Dans notre musique, il y avait trop de choses pour une seule paire d'oreilles. La mer qui sépare de l'Afrique, coquille sur l'oreille, et l'entendre déjà là au fond, l'Afrique, les *cats in the street* deviennent des lions, des panthères, des guépards qui mangent le jazz des blancs, charogne à la gorge ouverte renversée dans la savane. Cecil Taylor, gros macaque, tapait à quatre mains sur le piano. Albert Ayler, trombe d'air qui envahissait un enterrement de la Nouvelle-Orléans. Quand Trane s'y jeta, les *cats* le suivirent et lui se poussa en avant et poussa tout *plus en avant*.

LET'S-PLAY-A-GAME J'ai changé si souvent de nom. J'ai été "africain" et "negro", ce qui en espagnol veut dire "noir". Puis j'ai été "de couleur". Dans les années 20, je suis redevenu "nègre" mais j'y ai mis la majuscule. "Nègre." Mais les blancs ne le prononçaient pas *nee-grow* mais *nigrah*, comme ça, ça ressemblait trop à *nigger* et je devais attendre la deuxième syllabe pour comprendre si on était en train de m'insulter. Du reste, *nigger* est une déformation de *negro*. Comment on le traduit, *nigger*, en italien? *Negro*. Et *negro*, comment on le traduit? Tu vois que c'est un grand bordel? Au milieu des années 60, je suis devenu "noir": "*Say it loud, I'm black and I'm proud!*" En espagnol, je l'ai toujours été mais en anglais, ça faisait une différence. Accepter le noir de la peau et des cheveux, dépasser le

complexe: “Le noir, c’est beau.” Mais parfois ils m’appelaient “afro-américain” ou “africain-américain”. Les blancs ne savaient plus comment ils devaient m’appeler. À part *nigger*, c’est clair. Même les frères, eux non plus ne savaient pas bien comment s’appeler: les vieux étaient “de couleur”, ceux d’âge mûr ou des classes moyennes étaient “nègres”, les plus jeunes et militants étaient “noirs” ou “afro-américains”. Entre-temps, pourtant, entre nous nous avons continué à nous appeler *nigger*, et même *nigga*, mais ce n’est pas comme quand c’est un blanc qui le dit. Ou mieux, certaines fois oui, certaines fois non. C’est un grand bazar, homme, je te l’ai dit.

Aujourd’hui, il y en a qui s’appellent “africain de la diaspora”, ou “africain” et c’est tout. Quatre cents ans après, le cercle s’est refermé.

GREEN MAN Trane jouait chaque note d’un blues comme si Dieu le portait dans la paume de sa main et pense un peu, les critiques blancs – et les critiques étaient *tous* blancs – le définissaient comme “antijazz”. Avec Miles, il s’était déjà lancé dans les improvisations modales, à la *Kind of Blue*, ils improvisaient libérés des habituelles progressions d’accords, ils étaient *libres*, puis Trane forma le quartet “classique”: lui au sax, McCoy Tyner au piano, Jimmy Garrison à la contrebasse, Elvin Jones à la batterie. La plus grande machine de scène que j’aie jamais vue en action. À la fin, *il est passé par-dessus les notes*, de son sax arrivaient des hennissements des hululements des vagissements des barrissements des jappements, Mère Nature se secouait, se débarrassant de la musique des blancs avec leurs jolieses de merde. Notre musique était les cris des babouins et des macaques, c’était le gibbon qui hurle suspendu à la branche. Le jazz *libre*.

LET’S-PLAY-A-GAME Le noir américain avait honte de l’Afrique. L’Afrique était le décor des films de Tarzan, la

terre des “sauvages”. Tarzan plongeait dans le fleuve et en ressortait encore bien coiffé. Mon peuple, on l’avait arraché de force à l’Afrique, il ne la connaissait plus, il la haïssait sans en rien savoir. Comme disait Malcolm: “Tu ne peux pas haïr les racines sans haïr l’arbre.” Il faut quelques décennies pour changer les choses. Marcus Garvey planta la graine en prêchant le retour en Afrique. À partir des années 30, des noirs toujours plus nombreux se convertirent à l’islam, religion “plus africaine”. Des allusions à l’Afrique entrèrent toujours plus dans le jazz, jusqu’à ce que se développe le nationalisme noir. Entre-temps, l’image de l’Afrique changeait du tout au tout, une révolution après l’autre, le géant se réveillait et se débarrassait de l’Europe. Les chefs des nouveaux États africains: Jomo Kenyatta, Ahmed Sékou Touré, Kwame Nkrumah... L’Afrique, terre de martyrs comme Lumumba, de révolutionnaires comme Mandela... Les noirs américains lurent *Les Damnés de la terre* de Fanon. Il disait: “Seules la révolte et la violence guérissent l’âme du colonisé”, et c’était de notre âme qu’il parlait.

Tu la vois, la couverture de *Life* accrochée derrière le bureau? Elle est de 1960. La photo a été prise à Léopoldville, au Congo belge. Le roi Baudouin en procession solennelle, vêtu d’un blanc immaculé sur une décapotable noire. Un étudiant africain s’avance et lui arrache des mains l’épée de cérémonie. Si une image a jamais eu une valeur symbolique...

LE DIRECTEUR Les meurtres du Fils de Whiteman. C’est Sonia qui s’en occupait, Sonia Langmut. En 1967, elle avait vingt-trois ou vingt-quatre ans. Je ne saurais dire comment la retrouver. Je ne sais même pas si elle est vivante. Cet été-là, elle démissionna du journal et partit vers l’ouest. Je ne la revis jamais plus. Un an après, un de nos envoyés à la Convention des démocrates à Chicago dit l’avoir vue dans un piquet de femmes devant le Hilton, puis au milieu des

affrontements à côté d'Abbie Hoffman, de Jerry Rubin et d'autres dirigeants de la contestation. Mais peut-être vaut-il mieux commencer par le commencement.

GREEN MAN Le jardinage a toujours été ma passion, j'ai grandi avec l'amour des plantes, je connais chaque feuille du Brooklyn Botanic Garden, j'y emmène toujours les parents qui viennent me voir de Géorgie. Pour les jazzmen et les jazzophiles noirs, mon travail était bizarre mais, pour moi, jazz et jardinage étaient tout un, une parfaite harmonie. Au Prospect Park, près du zoo, j'entendais des appels de toutes les espèces d'oiseaux et de mammifères. Orchestrations en forme libre, improvisations collectives des hamadryas macaques pinsons pélicans, vent dans les feuilles et *clac* de ciseaux, voix de pique-nique et de circulation lointaine. J'essayais d'isoler chaque son et de le relier à sa source. J'avais l'oreille fine, si j'étais devenu ingénieur du son, j'en aurais remontré à Van Gelder. Plus tard, quand des types comme Albert Ayler disaient vouloir aller au-delà des notes pour se concentrer sur les *sons*, je comprenais bien ce qu'ils entendaient par là. Ayler et sa femme, à la fin des années 60, allaient jouer au Prospect Park. Un après-midi, la police les fit stopper parce qu'ils faisaient trop de boucan. Il s'en est fallu de peu qu'elle les arrête. Cette scène, je ne l'ai pas vue, à l'époque j'étais déjà en prison.

BLOOD WILL TELL Sonia Langmut? Bien sûr, que je la connaissais.

ROWDY-DOW Pense à ce qui se passait autour, pense au Pouvoir noir, à Malcolm, à Mohamed Ali, à Stokely Carmichael, à Huey P. Newton et aux Panthères. On était comme eux, on déterrait la hache de guerre des siècles précédents, des haches de guerre timbrées, tonales et rythmiques. Si le Pouvoir noir avait vaincu, si les flics et les

fédéraux n'avaient pas tué les frères les uns après les autres, et si les gars des ghettos n'avaient pas été farcis d'héroïne...

BLOOD WILL TELL Sonia était une grande nana blanche du New York *upstate*, qui avait grandi du côté d'Albany. Des parents allemands échappés au nazisme. Socialistes, il me semble. Je ne l'aurais pas définie comme "belle" mais elle avait des cheveux roux et des yeux vert sombre. Des taches de rousseur partout. Bref, on la remarquait. Elle s'occupait de musique pour le *Brooklynite*, rebondissait d'un club à l'autre et était immergée dans la *new thing*. Quand elle m'interviewait, elle posait des questions du genre: "Quel rapport entre ta façon d'improviser et l'écriture automatique des surréalistes français?" ou d'autres qui commençaient comme ça: "Dans les *Manuscrits économico-philosophiques de 1844*, le jeune Marx écrit que..." Mais elle était très sympathique et avait un super cerveau. La dernière fois que je l'ai vue, c'était à l'enterrement de Trane. Cet été-là, elle a quitté la ville.

Depuis plus de trente ans, de temps en temps je rencontre quelqu'un qui a rencontré quelqu'un qui à l'époque l'a vue dans telle ou telle autre ville, ou dans une manifestation célèbre. En tout cas, je ne sais pas où elle est maintenant. Je ne saurais même pas te dire si elle est vivante. Je crains que tu doives te déplacer pas mal vers l'ouest si tu veux essayer de la retrouver.

ROWDY-DOW Ils ont tout fait pour étouffer la nouvelle musique avant qu'elle devienne autre chose. Fred Hampton, des Panthères de Chicago, fut tué dans son lit, les flics lui tirèrent dessus pendant qu'il dormait. Je me rappelle une photo de la chambre: à terre, il y avait la pochette d'un album souillée de sang et de matière cérébrale. *Out to Lunch* d'Eric Dolphy. Je pensai: les Panthères écoutent notre musique. On est tous une chose unique. La chose nouvelle.

LE DIRECTEUR Sonia, je l'ai rencontrée en 1964, justement à une soirée du quartet de Trane. Je ne me rappelle pas si c'était au Birdland ou au Vanguard. Elle ne pouvait manquer d'attirer l'attention : une fille seule dans une boîte aux petites heures, pas très belle, un air un peu hippy, assise à côté de la batterie d'Elvin Jones, un magnétophone à bobines, de marque européenne, sur les genoux...

BLOOD WILL TELL Butoba MT5, de fabrication allemande. Le célèbre Butoba de Sonia Langmut.

LE DIRECTEUR Elle marquait le rythme du pied, chantonnait les notes du solo de Trane une seconde après qu'elles sortaient du sax. C'était un de ces morceaux "Trane & Elvin", solo de sax et batterie. Trane ne l'entendait pas, perdu dans son solo. Je crois que personne ne l'entendait, à part moi et Jimmy Garrison, qui de temps en temps la regardait, souriait et secouait la tête. Nous avons un peu bavardé au bar et je lui ai donné ma carte de visite.

Quelque temps après, quand elle travaillait déjà pour le journal, elle me fit écouter cette bande. On entendait presque uniquement Elvin qui usait de l'huile de coude et Sonia qui chantonnait le solo. Qu'est-ce que tu penses d'une nana qui va à un concert du John Coltrane Quartet pour s'enregistrer elle-même ? Et elle ne se trompait pas d'une note !

THUMB TACK Tu vois *Las Vegas parano*, la partie de la conférence fédérale sur les drogues ? À un certain point, il y a une pause, le Dr Duke et son avocat prennent à part un flic de province, un type de l'Est, ils lui racontent à quel point c'est dur pour les forces de police à Los Angeles et lui débitent une histoire de crimes sataniques, de gens qui boivent le sang humain comme du lait. Ils lui expliquent que la seule manière de s'opposer aux sectes de cinglés,

c'est de décapiter les prisonniers, la police de L.A. a commencé à le faire *officieusement*. Le flic de l'Est est de plus en plus bouleversé, le Dr Duke raconte l'opération de police dans la ferme de Manson, dans la Death Valley : des adeptes ont réussi à s'enfuir et ont disparu entre les dunes, nus comme des vers et armés jusqu'aux dents. Tôt ou tard, ils réapparaîtront. Le flic de province commente : "Je ne pensais pas que les choses aient dérapé à ce point dans notre pays..."

Voilà, des années avant de lire ces lignes de Hunter S. Thompson, nous, déjà, on le pensait. Le gouvernement, ou ce qui en tenait lieu, décapitait *officieusement*. C'est ce qui est arrivé au Black Panther Party, et pas seulement à eux.

HEAVY LEGS Au bout d'un moment se pointèrent, à New York et à Chicago, des musiciens noirs qui voulaient faire plaisir aux critiques blancs, dans leurs interviews, ils citaient Stockhausen, Webern, Varèse, Schoenberg et d'autres Boches dont je me rappelle pas le nom. Ornette aussi, avec ses bavardages incompréhensibles, la "musique harmolodique", lui aussi a composé des symphonies, des sonates, ces trucs-là. Il voulait être pris au sérieux. S'il y a des gens qui ont joué pour les intellectuels blancs, c'est bien ceux du *free*. Un bon paquet de ces trucs, c'était de la merde, à un certain point, ils pensaient pouvoir improviser pendant des heures, pas de *beat*, pas de ligne de basse, pas de savoir-jouer, et ils se sentaient des grands, vraiment radicaux, comme les bambins qui pètent et rotent pour mettre maman en colère. Ces trucs ont foutu un grand coup sur la tronche au jazz. Les impresarios ne voulaient plus en entendre parler et les frères, ces disques, ils ne les achetaient pas, pourquoi ils auraient dû ? Si tu veux entendre des gens qui s'énervent et qui klaxonnent, tu peux te mettre à la fenêtre à l'heure de pointe.

À Boston, les émeutes après le meurtre du Dr King se sont calmées parce que les frères voulaient voir James

Brown à la télé. Si on avait transmis Cecil Taylor, ils en auraient rien eu à branler, non ?

THUMBTRACK En septembre 1969, J. Edgar Hoover déclare au *New York Times* que les Panthères noires constituent la “plus grande menace contre la sécurité intérieure du pays”. Depuis un an déjà, le FBI a lâché les chiens du Cointelpro dans la guerre psychologique contre le mouvement noir. “Cointelpro” veut dire *Counterintelligence Program*, ils l’avaient lancé dans les années 50 pour neutraliser le parti communiste, puis ils l’ont utilisé contre la nouvelle gauche et contre le mouvement pour les droits civils.

Les hommes du Cointelpro utilisent tous les trucs les plus dégueulasses pour saboter, discréditer et détruire le Black Panther Party et d’autres organisations afro-américaines : ils provoquent, infiltrent des agents, impriment de faux tracts et de faux journaux, inventent des calomnies sur les leaders des Panthères, amplifient le moindre conflit interne, tuent carrément et font tuer des membres du parti. C’est pas moi qui l’invente : tout est noir sur blanc, ça se sait depuis trente ans.

W. CH. Il n’y avait pas que le Cointelpro : chaque service de police avait sa branche des opérations spéciales, qui infiltrait et sabotait en collaboration, en concurrence ou à l’insu des fédéraux. La section new-yorkaise des Panthères était infiltrée par le BOSS, le Bureau of Special Services du NYPD, la police de New York.

THUMBTRACK En 1971, la presse met la main sur des documents dérobés au siège du FBI de la Pennsylvanie et découvre l’existence du Cointelpro. En 1976, une commission d’enquête du Sénat conclut que le FBI a employé, je cite les termes exacts, “des techniques intolérables dans une société libre”, qu’il s’est “engagé dans des techniques

illégales” et qu’il a “répondu à des problèmes sociaux qui ont des racines profondes en fomentant la violence et le conflit”. Bien, et maintenant ? Hoover pourrit déjà en enfer mais quelques fonctionnaires vont payer, non ? Quelques-uns vont être incriminés, il y en a qui vont donner leur démission, en somme des sanctions quelconques, non ?

Que dalle. Il ne se passe rien. Ils sauvent tous leur cul et restent où ils sont, que Dieu bénisse l’Amérique.

Pensons à tout ce qui a été écrit et qu’on continue à écrire sur une connerie comme le Watergate. En fin de compte, merde, qu’est-ce qu’il avait fait, le staff de Nixon ? Il avait espionné les démocrates et déconné un peu en campagne électorale. Des broutilles, en comparaison de ce que le gouvernement a fait aux dissidents. Le FBI n’a rendu publique qu’une petite partie du matériel, le reste est encore top secret pour “des raisons de sécurité nationale”. On n’aura jamais un rapport complet sur toutes les saloperies, mais ce qu’on sait déjà donne envie de vomir. Qui peut dire que derrière les meurtres du Fils de Whiteman, il n’y a pas la *longa manus* du Cointelpro, des flics ou d’une autre branche quelconque de l’Intelligence ?

Aujourd’hui, en Amérique, il y a un Cointelpro à tous les coins de rue, ils connaissent jusqu’à la couleur de ta merde, celle d’hier et celle de ce matin.

Cette histoire va bien au-delà du *free jazz*.

3. Pièces du dossier, 4-18 avril 1967

The Brooklynite, mardi 4 avril 1967

UN MUSICIEN DE JAZZ

TUÉ DE SANG-FROID À CROWN HEIGHTS

LA POLICE DANS LE "NOIR COMPLET SUR LE MOBILE"

Par Garry Belden

Crown Heights, Brooklyn. La communauté des musiciens de New York est bouleversée par le meurtre brutal du jeune jazzman noir Tyrone Jackson (connu sous le pseudonyme d'Ekundayo) et la blessure de sa compagne.

Jackson, un noir de vingt-quatre ans, était saxophoniste dans le groupe de jazz Afro-Blue 8. Il a été tué dimanche vers 21 heures, d'un coup de pistolet à la tête, sur Brooklyn Avenue. Il roulait en voiture en compagnie de Mlle Julia Mey, vingt et un ans, étudiante à la Columbia University, quand, à un feu rouge, un inconnu s'est approché d'eux. Sans dire un mot, l'homme a tiré de sang-froid sur Jackson. Mlle Mey est sortie en courant de l'auto, l'agresseur a fait feu, la blessant à un bras, mais a renoncé à la suivre. Arrivée sur St. John's Place, Mlle Mey a réussi à attirer l'attention des passants qui ont prévenu la police. L'assassin a quitté le lieu du crime sans rien voler.

L'agresseur, dont la race reste inconnue, portait un gros blouson de cuir, une casquette des Yankees et avait le visage couvert d'un foulard rouge. "Sur le mobile du crime, c'est le noir complet", a déclaré le capitaine de police Albert D. Rizzi, qui s'occupe de l'affaire pour le 71^e district de la NYPD.

Hier soir, les membres restants de l'Afro-Blue 8 se sont dits "bouleversés par la douleur": "Les mots nous manquent, ont-ils déclaré, Ekundayo était toujours plein d'espérances, il faisait passer notre mauvaise humeur et nous faisait rire même

des choses les plus stupides. En langue yoruba, *Ekundayo* signifie 'la tristesse devient joie'. De lui, on ne peut rien dire de mauvais. Il avait un cœur d'or. Il nous manquera et nous ne l'oublierons jamais. C'est notre frère." Le *band* et les intimes de Jackson ont reçu de nombreux coups de fil et télégrammes de collègues et d'amis de tous les États-Unis.

"Il semble que vers 8 heures, Mlle Mey ait téléphoné à son père pour lui dire bonjour. L'agression a eu lieu une demi-heure après", a déclaré le capitaine Rizzi.

Julia Mey est la fille de l'ex-directeur de la Newark Evening Voice, Calvin D. Mey, aujourd'hui retraité et résidant à Burlington, dans le Vermont.

Tyrone Jackson était fils unique, il vivait seul près de Prospect Park et pendant une courte période, il avait fréquenté le Brooklyn Conservatory of Music.

(avec la collaboration de Sonia Langmut)

The Gotham Chronicler, mardi 18 avril 1967

UN PIANISTE DE COULEUR TUÉ DEVANT LE LOWDOWN CLUB

DURANT UNE PAUSE DE SON CONCERT

Par John Vignola

Lower East side, Manhattan. Un pianiste de jazz de trente et un ans est mort dimanche soir après avoir été poignardé par un inconnu devant le Lowdown Club, où il jouait. Bill Vanneau était sorti de cette boîte sur Delancey Street peu avant 23 heures pour fumer un cigare quand un homme s'est approché de lui et l'a poignardé dans le dos avant de s'éloigner.

"Trois ou quatre minutes après être sorti, il est rentré en chancelant, a raconté le contrebassiste Gaetano Gallucci, du groupe de Vanneau. Il a marché deux ou trois mètres encore, puis il est tombé à terre."

Une ambulance a conduit Vanneau au Beekman Downtown Hospital, mais le musicien était déjà mort d'hémorragie.

Les inspecteurs du NYPD n'ont pas de mobile pour ce meurtre.

“L'agression a été très rapide, a déclaré l'agent Philip Rosakis du 7^e district du NYPD. Apparemment, les deux hommes n'ont pas échangé un mot.”

La femme de Vanneau, Angela, pense que l'inconnu a agressé son mari pour des motifs raciaux, son attention ayant été attirée par sa coiffure voyante et sa tenue de style africain. “Il portait toujours un *dashiki*”, a-t-elle déclaré, faisant allusion aux chemises multicolores en vogue chez les musiciens et les militants noirs.

“Pour l'instant, aucune hypothèse n'est exclue”, a déclaré Rosakis.

Mme Angela Vanneau soutient avoir compris qu'il s'était passé quelque chose de grave quand des agents du NYPD se sont présentés chez elle au milieu de la nuit en lui disant de les suivre au commissariat, sans lui en expliquer la raison. Dans un premier temps, elle n'a pas pu contacter les inspecteurs, mais plus tard, un médecin légal lui a donné la tragique nouvelle.

Bill et Angela Vanneau s'étaient connus il y a dix ans, quand Angela travaillait chez un glacier de l'East Village. Bill Vanneau était “une personne de bon cœur”. Sa femme raconte que, les dernières années, il avait participé à de nombreux concerts de bienfaisance pour des organisations des droits civils comme le Core ou le SNCC (“Snick”).

Le Collective Improv Combo, fondé par Vanneau en 1964, a joué dans divers clubs et festivals de New York et de l'East Coast, et a enregistré deux albums pour le label d'avant-garde Search!, *Strabismus* (1965) et *Thimblorig* (1966).

Vanneau jouait au Lowdown tous les week-ends et se préparait à monter sur la scène du festival de Newport, RI, qui se déroulera à la fin juin.

Aux dires de quelques témoins, l'agresseur de Vanneau était un homme blanc pas très grand et vêtu de sombre.

4. L'homme des fantômes

Bombe atomique explose tu te souviens pas quand.

Si, tu t'en souviens. 6 août 1945. Un mois avant que tu t'engages dans la Marine. *Fall-out* : douleur partout, tu ne sais pas où ça a commencé, tu ne sais pas où ça va finir.

La mort partout autour de moi, de toutes parts la mort. Là, c'est où je vais moi. Ça ne sera pas comme de se retrouver en Californie sans un penny, Eric ne me prêtera pas l'argent pour rentrer à New York. Eric est mort en Europe. Là où je vais c'est plus loin que Los Angeles, et aussi que l'Europe.

Ça a un sens de continuer, alors que tout est mort et brûle?

Brûle, comme la cigarette qui se consume et crame les doigts pendant que bouche bée je regarde Bird qui joue.

Décembre 1947. Bird:

– Si tu la prends par le nez, t'es encore respectable. Si tu te la mets dans la veine, t'es un minable, et le monde entier le sait.

“Conséquence probable d'une hépatite asymptomatique jamais soignée, provoquée par l'utilisation d'une aiguille infectée.”

Dieu sait si je me suis contrôlé. Jamais volé, presque jamais emprunté de l'argent à quelqu'un et pourtant...

Elaine. Naima. Alice.

Elaine. Je ne peux pas lui faire porter la faute, c'est ma faute. Jamais volé, presque jamais emprunté de l'argent,

mais être avec Elaine... Elle s'est éloignée, laissant derrière elle un sillage de seringues sales.

Naima m'a sauvé la vie.

Alice m'accompagne à la gare.

Mort partout autour de moi, mort de toutes parts. Là c'est où je vais moi.

Mort sur les routes. Ekundayo, mort. Vanneau, mort. Kwesi Gant, mort. Diverses manières de mourir, en une seconde le corps cesse d'être *toi*.

Je ne sais pas comment remplir les heures qui restent. Les heures avec lesquelles je suis resté. Elles me glissent entre les doigts.

T'es un minable et le monde entier le sait.

5. Qu'est-ce que vous voulez? Pouvoir noir!

"L'homme blanc est capable de retrouver une personne disparue en Chine. Ils envoient la CIA jusqu'en Chine, pour trouver quelqu'un. Ils envoient le FBI partout, pour trouver quelqu'un. Mais ils ne réussissent à trouver personne si le criminel est blanc et la victime noire. Ne comptons plus sur le FBI pour chercher les criminels qui tirent et traitent nos gens avec brutalité. Trouvons-les vous et moi. Et je vous dis que c'est facile à faire."

Malcolm X, 28 juin 1964

ROWDY-DOW Nous, ceux du nouveau jazz, on ne jouait presque plus dans les boîtes, notre musique n'incitait pas les clients à boire, à consommer. Même comme fond sonore, elle marchait pas, c'était une musique sur laquelle il fallait se concentrer, *être attentif*.

Oui, il y avait le Village Vanguard, mais c'était une boîte de luxe pour minets, et il y avait Slug's sur Lower East Side, et pas loin, il y avait Lowdown. Mais pour te dire comment c'était : de temps en temps, au Slug's jouait l'Arkestra de Sun Ra. L'estrade était très petite et débordait de tambours, mais le public c'était presque uniquement des musiciens, Cannonball Adderley, Elvin Jones, Larry De Tommasis... Pharoah Sanders était là tous les soirs : pour mieux absorber la musique de Sun Ra, il s'était fait embaucher comme garçon. Ça, c'était avant qu'il devienne un protégé de Trane. En tout cas, je disais : quelquefois l'Arkestra jouait dans le noir complet, on ne voyait que les braises des cigarettes reflétées sur le tissu brillant des costumes. Donc, oui, des gens il y en avait, mais pour le propriétaire du club, c'était pas les conditions idéales.

En 1967 déjà, on jouait dans les cercles culturels, comme Trane au Olatunji, ou dans les appartements privés, dans les soirées étudiantes. Quelqu'un comme Cecil Taylor est resté dix ans sans jouer dans une boîte. Ornette, qui recevait quelques offres, ne voulait plus travailler dans des endroits de ce genre.

THUMBTRACK Pour comprendre c't'histoire du Fils de Whiteman, il faut rappeler comment était l'année 1967. Mohamed Ali refuse d'aller au Viêtnam et on lui retire la licence. Le Dr King se rend à la Riverside Church, dans Harlem, et prononce son fameux discours contre la guerre. Il dénonce les mensonges du gouvernement, dit qu'on ne peut plus se taire, les USA tuent avec cynisme, la guerre n'est pas seulement contre le peuple vietnamien mais aussi contre les Américains pauvres, les jeunes noirs sont envoyés au massacre, et si l'âme de l'Amérique doit être empoisonnée, sur le rapport d'autopsie on écrira "Viêtnam".

LET'S-PLAY-A-GAME Une prise de position importante, mais Malcolm y était déjà arrivé depuis longtemps. En 1964, il avait apporté sa solidarité aux Vietcongs et déclaré: "La défaite complète des États-Unis au Viêtnam du Sud n'est qu'une question de temps."

THUMBTRACK En Californie, Huey P. Newton et Bobby Seale viennent juste de fonder le Black Panther Party, avec le programme en dix points qui parle d'instruction, d'emploi et de logements décents, de l'exemption du service militaire pour les noirs, d'autodéfense contre la brutalité de la police, etc. Au point 10, on demande un référendum contrôlé par l'ONU, pour décider si la "colonie noire" doit faire partie des States ou se séparer. Fin avril, ils sortent le premier numéro de leur journal, le *Black Panther Party. Black Community Service*.

À un certain moment, Bobby Seale prend la tête d'un groupe de Panthères armé qui pénètre au siège du parlement de Californie. C'est une action symbolique contre le Mulford Bill, un projet de loi qui limite de fait le droit des noirs à porter des armes à feu. Le gouverneur, c'est Ronald Reagan, qu'il ne repose pas en paix. Reagan est sur la pelouse devant le palais avec un groupe de deux cents écoliers ("deux cents futurs racistes", dira Bobby Seale). Il voit arriver ces trente nègres avec fusils, bérets basques, lunettes noires et vestes de cuir, et il manque se chier dessus. Après le raid, Bobby et Huey seront arrêtés.

L'été arrive et des émeutes éclatent dans les ghettos noirs à travers tout le pays: Boston, Tampa, Cincinnati, Buffalo. Cairo, Illinois. Durham, Caroline du Nord. Memphis, Tennessee. Cambridge, Maryland.

À Newark, plus de vingt morts, mille cinq cents blessés, presque autant arrêtés, et Amiri Baraka, le poète, est arrêté sous l'accusation d'avoir incité à la violence.

À Detroit, plus de quarante morts, deux mille blessés, cinq mille arrestations, mille quatre cents incendies. H. Rap Brown est arrêté pour encouragements aux *riots*.

En octobre, Huey P. Newton est arrêté de nouveau, sous l'accusation d'avoir tué un agent de police. La campagne pour le faire sortir de taule durera des années. Ajoute le choc de la mort de John Coltrane, Che Guevara, Otis Redding...

Au milieu de tout ce bordel, à Brooklyn, le Fils de Whiteman tue les types du jazz d'avant-garde, une musique, quelle coïncidence, liée au radicalisme noir.

ROWDY-DOW La révolution d'octobre fut aussi importante que l'arrivée d'Ornette à New York. Pas celle en Russie, hein. Celle du Cellar Café, sur la West 96th Street. Octobre 1964. "The October Revolution in Jazz", un festival de six jours organisé par Bill Dixon. Un tas de gens y a joué, y compris le soussigné. Il y avait Cecil Taylor, Trane,

Ornette... Le Cellar n'était pas plus grand que le Slug's, la contenance maximum était d'une soixantaine de personnes, mais ces soirs-là il était plein comme un œuf de caille contenant un poussin d'autruche, cent cinquante personnes, peut-être deux cents, serrées comme les dents de la baleine. Bill l'avait organisé pour présenter le nouveau jazz à la ville et protester contre le fait que les musiciens ne savaient pas où jouer. Il fonda même une espèce de syndicat, la Jazz Composers Guild, mais ça n'a pas marché terrible. On a trouvé quelques endroits où jouer, genre le Contemporary Center, qui était deux étages au-dessus du Village Vanguard, ou le Judson Hall, qui était devant le Carnegie Hall, mais la plupart du temps on jouait dans les lofts et dans les ateliers des artistes.

BLOOD WILL TELL On en voit pas beaucoup, des photos de Trane souriant, mais c'est parce qu'il avait les dents gâtées et qu'il préférait ne pas les montrer. Entre amis, il souriait sans problème. Les saxophonistes de la "deuxième vague" allaient le trouver sur Columbus Avenue, dans l'Upper West Side, où il vivait avec sa famille. Pour nous, c'était la mémoire musicale noire tendue vers le nouveau. L'Art Ensemble of Chicago l'a bien dit: *Ancient to the future*. Nous étions suspendus à ses lèvres, ou plutôt à l'anche de son sax, parce que Trane parlait avec l'instrument, la culture noire a toujours parlé et transmis par la musique. C'est pas lui qui l'a dit? "Je voudrais sortir un album sans indications sur la couverture, rien que les titres des chansons et les noms des musiciens. Laissons la musique parler d'elle-même", ou quelque chose de ce genre. Mais il utilisait aussi les mots: il discutait de la manière dont Art Tatum jouait du piano, ou de la musique de Sun Ra, qui l'avait aidé du point de vue spirituel.

Dans cette maison, je rencontrais aussi quelquefois Sonia, toujours avec son Butoba. Elle faisait écouter à Trane des trucs enregistrés dans un loft quelconque puis lui

demandait de commenter et parfois elle prenait des notes sur un carnet rouge, mais à ce que j'en sais, elle n'a jamais utilisé ces notes, je n'ai jamais lu ses interviews de Trane ou des articles sur lui.

ROWDY-DOW Je le connaissais bien, Ekundayo, il jouait d'un contralto Selmer Mk6, avait une bonne technique. Les Afro-Blue 8 n'ont pas eu le temps de graver le moindre disque, mais quelques années plus tard un *bootleg* circulait, où ils improvisaient avec Don Cherry, Bill Dixon et d'autres "vétérans" de notre musique, tiré d'une bande enregistrée lors d'une soirée dans un loft de Manhattan.

JULIA MEY *Nigger lover*, c'était l'insulte la plus fréquente, là-bas dans le Mississipi. C'était aussi la moins vulgaire. Je n'oublierai jamais le jour où un gamin, il ne devait pas avoir plus de dix ans, me cria: "Putain, t'aimes ça, les bites des nègres, hein?"

À cet âge, déjà, il avait le visage déformé par la haine.

ROWDY-DOW Ce dimanche, Ekundayo et Julia étaient venus nous trouver, ma femme et moi, à Crown Heights. Ce fut une rencontre un peu tendue parce que, sans m'avertir, mon frère Marcus, qui était dans Fruit of Islam, était passé me voir. Il s'était converti en maison de correction, dans les années 60. Pour Marcus, les blancs étaient tous des diables, vous imaginez ce qu'il pouvait penser d'un couple interracial. Il ne dit rien, il resta là avec une expression hostile, mais il ne réussit pas à entamer la bonne humeur d'Ekundayo.

Vers huit heures et demie, Julia demanda si elle pouvait passer un coup de fil interurbain en PCV ou quelque chose de ce genre, puis ils sortirent. Le type les a attaqués pendant qu'ils rentraient chez eux, dans le Lower East Side.

JULIA MEY Mon père était un *liberal* qui se gauchisait un peu. Inscrit à l'American Civil Liberties Union, des amis dans toutes les associations pour les droits civiques : NAACP, Core, SCLC... Il avait rencontré et interviewé le Dr King. La *Newark Evening Voice* fut le seul journal *mainstream* à ne pas rayonner de satisfaction après la mort de Malcolm X, mieux encore, mon père critiqua le *New York Times* pour ce qu'il avait écrit sur Malcolm, à savoir qu'il l'avait bien cherché.

Ma mère mourut d'un cancer à l'estomac en 1962, à quarante-trois ans. Les derniers jours d'agonie, mon père les passa à son chevet, sans jamais fermer l'œil. Je ne l'avais jamais vu pleurer, jusque-là. Il avait travaillé toute sa vie avec la perspective de déménager à l'air pur et de passer sa vieillesse avec elle. Quand il prit sa retraite, en 1966, il décida d'emménager seul. Il ne pouvait pas rester à Newark : le moindre recoin, le moindre bout de trottoir lui rappelait ma mère. Elle était peintre, elle avait consacré des tableaux au boycottage des autobus de la ségrégation à Montgomery, au lynchage d'Emmett Till, des choses de ce genre. Quand j'étais petite, chez moi, on écoutait l'orchestre de Count Basie, Billie Holiday, Leadbelly. Mon destin était écrit, on peut dire ça comme ça.

ROWDY-DOW À l'époque, Crown Heights était un quartier de jazzmen : à part moi, il y avait Cal Massey qui y vivait, et Cecil Payne, Cedar Walton, Joey Hubbard, Jimmy Spaulding... Et Plotinus Franklin. La musique était importante pour la communauté et quelques-uns d'entre nous étaient très actifs dans la vie du quartier. À la St. Gregory's School Hall, il y eut un concert de bienfaisance pour un nouveau terrain de sport, une idée de Cal. La liste des participants fut encore impressionnante : Rahsaan Roland Kirk avec Elvin Jones, McCoy Tyner avec son nouveau groupe, Andrew Cyrille, Cedar Walton et, en haut de l'affiche, lui, John Coltrane. La seconde et dernière fois où Trane interpréta en direct *A Love Supreme*.

Le nom de Crown Heights fait venir à l'esprit les troubles de 1991, les affrontements entre noirs et juifs, mais dans les sixties la situation était différente. Aujourd'hui aussi la situation a changé, elle s'est stabilisée, mais cet endroit a passé de sales quarts d'heure.

JULIA MEY À dix-huit ans, de ma propre volonté, spontanément, je me suis engagée dans le mouvement des droits civiques, lancé déjà depuis quelques années. En 1964, je participai au Mississippi Freedom Summer Project. Avec beaucoup d'autres volontaires, blancs et noirs, nous expliquions aux communautés noires les plus pauvres comment chacun pouvait faire enregistrer son droit de vote. Nous ouvrons des écoles pour les enfants, nous organisons les gens. Je dis à mon père que je m'étais portée volontaire, il s'inquiéta mais à la différence d'autres parents, il n'essaya jamais de me faire changer d'avis. Au contraire, il vint me voir au séminaire de formation à Washington, bavarda avec quelques leaders du SNCC, comme Stokely Carmichael et Bob Moses, et avant de repartir, salua et encouragea tout le monde.

GIT-ON-THE-GOOD-FOOT Si j'étais un griot, je commencerais comme ça : "Je vous chanterai Kwame Ture, venu au monde sous le nom de Stokely Standiford Churchill Carmichael fils d'Adolphus et petit-fils de Joseph, qui changea de nom en l'honneur de deux lions."

JULIA MEY Là-bas, on risquait la mort chaque jour, de la main de la police, du Klan, du White Citizens Council... C'est pas que ça faisait tellement de différence, c'était même souvent les mêmes. J'ai toujours envié ceux qui arrivent à faire coïncider leur travail et leur hobby.

Il y eut des baptêmes du feu : des insultes, des coups de matraque, des tentatives de lynchage... Mais en juin 1966, le vrai partage des eaux de ma vie : la "Marche contre la

peur”, de Memphis, Tennessee, à Jackson, Mississippi. Deux cent mille avec les militants noirs qui rongeaient leur frein, ils ne se contentaient plus de la non-violence. La marche était pacifique mais protégée par les Deacons for Defense and Justice, avec des armes bien visibles. Je suis sûre que ça nous a sauvé la vie. Même le Dr King n’eut rien à objecter contre la présence des Deacons. Durant la marche, Stokely lança le slogan “Black Power”.

LET’S-PLAY-A-GAME Willie Ricks le faisait répéter à la foule:

- Qu’est-ce que vous voulez?
- Pouvoir noir!
- Qu’est-ce que vous voulez?
- Pouvoir noir!
- Qu’est-ce que vous voulez?
- Pouvoir noir! Pouvoir noir! Pouvoir noir!

JULIA MEY “Pouvoir noir” voulait dire autodétermination, par exemple le droit des noirs à gouverner les communautés où ils étaient en majorité. Dans le Sud, il y avait des comtés où les blancs représentaient à peine dix pour cent des habitants mais où aucun noir n’avait le droit de vote. Le mot juste, c’est “apartheid”. “Black Power”, c’était aussi un slogan polémique face aux *liberals* qui dictaient la ligne du mouvement, prêchaient la docilité et invitaient à répondre “oui, pat’on”, mais les médias le firent passer pour un slogan “antiblancs”, ils en déformèrent le message, commencèrent à accuser le SNCC de “racisme à l’envers”. Ils inventèrent des désaccords entre Stokely et le Dr King, qui, au contraire, respectait le SNCC. Le Dr King critiquait le slogan mais pas le fond, il ne condamna jamais Stokely ou l’organisation.

LET’S-PLAY-A-GAME Le Dr King disait que ça n’avait pas beaucoup de sens de crier “Pouvoir noir”. Celui qui

veut le pouvoir ne le dit pas, il ne le hurle surtout pas dans la rue poing levé. C’est pas malin, ça alarme les adversaires. Qui veut le pouvoir dit en général vouloir autre chose. Alors, Carmichael passa des mois à expliquer à tout le monde le sens du slogan. Le Dr King était déjà mort, mais je crois qu’il aurait dit: “Stokely, un slogan qu’il faut expliquer, c’est pas terrible, comme slogan.”

JULIA MEY Les reportages sur la marche nous semblaient scandaleux, même à nous, habitués à tous les genres de calembredaines. À entendre les journalistes, les militants du SNCC avaient éloigné de la marche les bénévoles blancs, en leur donnant des épithètes désagréables comme *whiteys*, *honkies*, *paddies*, *ofays*... Comment se faisait-il que j’étais encore là, alors?

À la fin de la marche, l’air autour de nous était fétide. Le mouvement des droits civiques était fini, une période beaucoup plus difficile commençait. Je rentrai dans le Nord la gorge serrée. Un an après, je rencontrai Ekundayo, je tombai amoureuse. J’ai toujours été douée pour me fourrer dans des situations difficiles.

LET’S-PLAY-A-GAME Sur la communication politique, le Dr King avait raison, mais il fut tué avant de voir les conséquences *culturelles* du slogan et du travail de Stokely. “Black Power” résumait en deux mots un processus qui avait duré des années: la redécouverte de l’Afrique, une Afrique de l’esprit, la négritude, qui n’était pas tant une question de couleur de peau, mais l’expérience qui tenait ensemble la communauté. Durant l’année où il fut porte-parole national du SNCC, Stokely traversa le pays de long en large, en parlant chaque jour, et même plusieurs fois par jour. Assemblées, conférences, émissions de radio et de télé, chaque fois il expliquait le sens du slogan, il se fichait des attaques et répétait ces deux petits mots, “Black” et “Power”, acide nitrique et glycérine, et bombardait le

public de l'adjectif: black, black, black, partout où il allait, Stokely disait "black". À la fin de cette année-là, le mot "nègre" appartenait au passé.

GIT-ON-THE-GOOD-FOOT En 1967, Stokely avait vingt-cinq ans et était le noir le plus haï de l'Amérique blanche, juste après Mohamed Ali. On l'accusait de haïr les blancs, d'être raciste, mais il avait grandi dans un quartier d'Italiens, il avait passé son diplôme dans une *high school* blanche, avait fait du travail politique avec des militants blancs. "Pouvoir noir" signifiait organiser nos communautés, pas détruire celle des autres. Stokely disait toujours: "Construire sa propre maison ne signifie pas jeter par terre celle de l'autre côté de la rue."

W. CH. La guerre sale des fédéraux commença durant cette période, même si les opérations d'espionnage, de sabotage et de terrorisme psychologique duraient depuis des années. En 1956, le Mississippi avait mis sur pied la Sovereignty Commission, pour espionner et diffamer le mouvement des droits civiques, se défendre des "ingérences" du gouvernement fédéral et conserver le régime de ségrégation. Mais au milieu des années 60, certaines choses appartenaient au passé. L'affrontement se déplaçait dans les métropoles du Nord et de la West Coast. À New York, le BOSS infiltrait déjà les organisations noires les plus "modernes". Un des gardes du corps de Malcolm X était un infiltré du BOSS, un certain Eugene Roberts. Plus tard, il entra dans le BPP et fut un des responsables du montage contre les "21 de New York". Il témoigna même au procès. En tout cas, la plus grande partie du travail sale était mené par les fédéraux. En étudiant les documents, on a calculé que presque dix pour cent des membres du parti étaient des agents déguisés, s'ignorant souvent les uns les autres, occupés à s'espionner mutuellement.

GIT-ON-THE-GOOD-FOOT Le nombre d'activistes noirs tués par les racistes était déjà élevé avant que le FBI s'y mette, et Stokely était le prochain, en tête de liste. Nous craignions tous qu'il n'atteigne jamais ses trente ans. En compensation, c'était un des noirs les plus aimés de son peuple. Dans les comtés du Mississippi où le SNCC avait fondé le Freedom Democratic Party, et en Alabama où était né le symbole de la panthère noire, il y avait des gens qui l'auraient nourri de leur dernier quignon de pain, auraient reçu la balle qui lui était destinée, se seraient arraché un bras et l'auraient utilisé comme massue pour le défendre.

Je ne sais pas à quel point il en était conscient, mais Stokely avait une galaxie de bonnes étoiles, des anges gardiens qui se mirent en mouvement à travers le monde pour l'arracher au danger. Durant l'été 1967, ils lui organisèrent une tournée mondiale. Londres, Cuba, la Chine, le Vietnam en guerre, l'Algérie post-coloniale, la Guinée enfin, où il allait vivre.

Dans ces pays, il continuait à dénoncer l'oppression des noirs aux États-Unis, ce qui rendait nos médias fous de rage. La CIA essaya plusieurs fois de le capturer et de le rapatrier, ou au moins de lui voler son passeport. Il existe un discours de Fidel Castro en défense de Stokely. La Guinée adressa aux USA une protestation diplomatique pour les intimidations venues de membres de l'ambassade américaine. Kwame Nkrumah le prit comme secrétaire.

C'est pour ça que, durant les crimes du Fils de White-man, Stokely n'était pas dans le coin. Mais on parlait de lui, et comment qu'on en parlait.

JULIA MEY Quand les meurtres furent reliés, mon père décida de s'arrêter à New York. Ce n'était plus seulement mon état de choc, la mort d'Ekundayo, la blessure, être près de sa fille... Appelons ça le flair du journaliste, l'ennui du retraité, l'esprit civique d'un vieux radical, reste le fait

qu'il y avait là *une histoire*. Il prit position, critiqua la police, contacta de vieux collègues, des amis de la NAACP... Il y mit tout son cœur. Son cœur, il le mettait toujours.

6. Pièces du dossier, 25-27 avril 1967

The Brooklynite, mardi 25 avril 1967

UN JAZZMAN DE VINGT-DEUX ANS TUÉ PAR ARME À FEU
C'EST LE TROISIÈME MUSICIEN TUÉ CE MOIS-CI
DAVID GANT SE RENDAIT À UN CONCERT DE JOHN COLTRANE
LE MONDE DU JAZZ S'INTERROGE
LES LEADERS DE LA COMMUNAUTÉ :
"C'EST UNE CONSPIRATION RACISTE"

Par Garry Belden et Sonia Langmut

Bedford-Stuyvesant. Le percussionniste et batteur de jazz David "Kwesi" Gant, vingt-deux ans, a été tué par arme à feu dimanche à 4 heures du matin, devant chez lui. Gant venait juste de sortir pour prendre le métro et se rendre à un concert du saxophoniste John Coltrane à l'Olatunji Center de Harlem. À peine avait-il mis le pied sur le trottoir qu'il était abattu par un ou plusieurs inconnus qui tiraient depuis une auto roulant à grande vitesse. Selon certains témoins, il s'agissait d'une Ford Mustang coupé couleur beige. Personne n'a réussi à noter à temps le numéro de la plaque. Gant a été secouru par sa femme Anita et par ses voisins et il est mort dans l'ambulance qui le conduisait au St. Mary's Hospital.

Gant, marié depuis une semaine à peine, attendait la sortie de son premier album, *Fear the Drum*, pour le label ESP. En dépit de son jeune âge, il était considéré comme un innovateur dans le domaine des percussions et de la batterie, qui jouait avec un ensemble de petits marteaux de longueurs et de dimensions variées. Il s'était rebaptisé Kwesi, ce qui, dans la langue akan du Ghana, signifie "Né le dimanche". Ironie du sort, il est mort ce jour-là.

Ces dernières semaines, Brooklyn et le Lower East Side ont été le théâtre de rien moins que trois meurtres de musiciens afro-américains. Gant est le troisième assassiné dans des circonstances mystérieuses, après le saxophoniste Tyrone "Ekundayo" Jackson, tué à Crown Heights le 2 avril dernier, et le pianiste Bill Vanneau, poignardé le 16 avril dans Delancey Street.

Les modalités et les armes des trois meurtres sont différentes: Ekundayo a été tué le soir par un inconnu qui s'est approché à pied de son auto avec un revolver Smith & Wesson .38 Special modèle 64. Vanneau aussi a été agressé le soir par un inconnu à pied, à l'arme blanche (d'après le coroner, il pourrait s'agir de ciseaux); le pistolet qui a blessé à mort Kwesi Gant en plein jour n'a pas encore été identifié.

En tout état de cause, le fait que les trois musiciens soient noirs, que tous les meurtres aient été commis le dimanche et que dans deux cas sur trois (Ekundayo et Vanneau) les témoins aient parlé d'un homme blanc vêtu de sombre, donne à penser qu'il existe un lien.

C'est en tout cas l'opinion de la famille et des amis des victimes, frustrés par les faibles progrès des enquêtes. L'avocat Ward W. Wilson, qui représente Mme Angela Vanneau, veuve du pianiste, a déclaré à notre journal: "Il saute aux yeux que les trois meurtres sont liés, il y a déjà assez d'éléments pour formuler l'hypothèse que le mobile est de nature raciale ou carrément politique. Les trois victimes étaient, chacun à leur façon, de jeunes et brillants leaders de la communauté afro-américaine et pourtant le NYPD continue à traiter ces affaires comme si elles étaient sans lien. L'enquête sur chaque meurtre est suivie par un district différent. Qu'est-ce qu'ils attendent pour unifier les investigations sous la direction d'une équipe unique?"

Propos repris par Calvin D. Mey, journaliste à la retraite et père de Julia Mey, la jeune femme blessée pendant l'agression contre Ekundayo: "Si les victimes avaient été blanches, les enquêtes auraient déjà été unifiées." Calvin

D. Mey vit dans le Vermont mais il est venu à New York pour être près de sa fille, qui est sous le choc et a eu un bras cassé par une balle. "Il est possible que soit à l'œuvre une organisation raciste, peut-être une fraction folle de groupes comme la John Birch Society ou le parti nazi américain." M. Mey restera à New York jusqu'à ce que sa fille soit remise de sa fracture et de son choc.

Le capitaine Albert D. Rizzi, du 71^e district du NYPD, s'est défendu contre les accusations de négligence: "Nous faisons tout ce qu'il est possible de faire, mais les indices sont vraiment peu nombreux."

À Harlem, le révérend Alphonse Bradley de la Holy Spirit and Fire Baptist Church a déclaré que les noirs pourraient organiser des patrouilles d'autodéfense dans les quartiers où les assassins ont frappé, "pour contrecarrer la terreur raciste". H. Rap Brown, porte-parole national du Student National Coordinating Committee, a affirmé que "les frères doivent se défendre des embuscades du nouveau fascisme américain". Dans un communiqué incendiaire, le poète noir LeRoi Jones a déclaré: "Nous ne laisserons pas le sang noir se répandre seul dans les rues, nous en verserons un peu de blanc pour lui tenir compagnie."

Cette chaîne de meurtres arrive dans un moment délicat pour la communauté noire des États-Unis: beaucoup de jeunes considèrent aujourd'hui comme inadéquates les tactiques non violentes du mouvement des droits civiques et adoptent les positions de feu Malcolm X, selon lequel les noirs doivent se défendre armes à la main contre les attaques racistes. C'est grâce à ces affirmations que le Black Panther Party for Self-Defense, né en Californie l'année dernière, est en train de faire des disciples dans le reste du pays.

Des précédents existent: en 1957, sur l'initiative de l'ex-marine Robert F. Williams, la communauté noire de Monroe, en Caroline du Nord, s'arma pour répondre coup pour coup aux agressions du Ku Klux Klan. Williams a raconté cette expérience dans son livre *Negroes with Guns*,

publié en 1962. Entre-temps, à la suite d'accusations qui auraient pu lui valoir la prison, l'auteur avait fui à Cuba, où il réside toujours. Quelques années plus tard, en Louisiane et dans le Mississippi, se formèrent les Deacons for Defense and Justice, dont le but était de protéger les activistes des droits civiques contre les attaques racistes.

Dans la journée d'hier, le maire John Lindsay a lancé un appel au calme, invitant "nos concitoyens afro-américains à tenir bon". Le maire a ajouté: "Il n'y a rien qu'on ne puisse surmonter par un effort commun entre autorités et citoyens."

Parmi les nombreux télégrammes de deuil reçus par les proches de Grant est arrivé celui de John Coltrane, informé de l'événement à la fin de son concert à Harlem. L'enterrement se déroulera demain après-midi à la Concord Baptist Church of Christ. Les plus importantes personnalités du jazz et de la communauté afro-américaines seront présentes. Le trompettiste Bill Dixon et le saxophoniste Pharoah Sanders joueront. M. Coltrane sera absent en raison d'une légère indisposition.

Amsterdam News, jeudi 27 avril 1967

LE RÉVÉREND BRADLEY FAIT UN SERMON

"DES OSSEMENTS DESSÉCHÉS" POUR ARRÊTER LA PEUR

Par Joshua T. Davies

Aussitôt dit, aussitôt fait. Après l'avoir annoncé par voie d'affichettes et de messages radiophoniques, hier soir, le révérend Alphonse Bradley a fait un sermon "des ossements desséchés" sur le parvis de la Holy Spirit and Fire Baptist Church, à Harlem, devant plus de cinq cents personnes. Debout à l'arrière d'un pick-up plutôt dégingué, éclairé par des flambeaux brandis haut par des fidèles, le prédicateur controversé a tonné contre l'angoisse qui s'est emparée de la communauté afro-américaine de New York City après les meurtres des dernières semaines.

Le révérend Bradley, dont le style braillard et chargé d'électricité entre dans la tradition des *soul jerkers* baptistes, est natif de Brooklyn et se trouve sous les projecteurs depuis que, avec d'autres pasteurs des églises noires de Brooklyn, il a organisé un sit-in devant le chantier du Downstate Medical Center. À l'époque, Bradley était l'assistant du révérend Tobias Horton à la Lighthouse Missionary Baptist Church. Il s'installa à Harlem en 1964, tout de suite après les troubles de juillet, pour fonder sa propre église, en se réclamant des paroles de Jean-Baptiste: "Il vous baptisera dans le feu et le Saint-Esprit."

Il n'est pas rare qu'on définisse Bradley comme un "dangereux démagogue" et un "trublion". C'est certainement le pasteur noir le plus enclin à l'action directe militante.

Dans la tradition des églises noires, le type de sermon choisi par le révérend sert à inviter la communauté à rester unie et à ne pas céder au découragement. Un sermon *dry bones* se développe à partir d'Ézéchiel, 37, 1-28, verset dans lequel le Seigneur conduit le prophète dans une vallée pleine d'entassements d'os. Les os commencent à bouger, se rapprochent et se relient, chair et nerfs les recouvrent, jusqu'à former une légion d'hommes morts. Ces morts sont le peuple d'Israël divisé et sans espérance durant la captivité babylonienne. Le Seigneur dit à Ézéchiel d'annoncer aux Israélites une nouvelle alliance de paix: "Voici que je vais prendre les Israélites parmi les nations où ils sont allés. Je vais les rassembler de tous côtés et les ramener sur leur sol. J'en ferai une seule nation dans le pays... Je les établirai, je les multiplierai et j'établirai mon sanctuaire au milieu d'eux à jamais."

Soulevant l'enthousiasme des fidèles, en particulier des femmes, le révérend Bradley a raconté l'histoire d'Ézéchiel, en donnant au prophète le langage d'un *soul brother* de la rue, et a poursuivi en expliquant les allégories: le "royaume du Nord" et le "royaume du Sud", c'est Harlem et Brooklyn; les ossements se rapprochent dans le paradoxe et dans

la peur, parce que seule la peur de la mort semble en mesure de réunir le peuple noir.

À ce point, Bradley a dirigé son crescendo avec habileté, donnant libre cours à son style, avec un usage savant des pauses et des répétitions, des changements de volume et de registre, sautant sur le pick-up aux puissants amortisseurs comme sur un trampoline. Cette union dans l'angoisse est une union entre ossements desséchés, a-t-il expliqué. "Nous ne voulons pas être des cadavres ambulants, déjà condamnés par la structure du pouvoir blanc. Le Seigneur Dieu a dit : voilà, j'ouvre vos sépulcres, je vous ressuscite de vos tombes. L'union véritable est dans la lutte, la résurrection des ossements desséchés est dans l'organisation."

Arrivé au comble de l'effort vocal et physique, le prédicateur a sauté à terre, arraché le flambeau des mains d'un garçon et l'a jeté au milieu de la foule, qui s'est ouverte comme la mer Rouge. "Ce feu ne vous brûlera pas, frères et sœurs. Ceci est le feu qui illumine le chemin des patrouilles d'autodéfense. Parce que si nous ne nous occupons pas nous-mêmes de nous défendre, ce n'est certes pas Nabuchodonosor qui y pensera." Au cas où la métaphore ne serait pas assez claire, en évoquant le souverain babylonien, Bradley a montré le côté opposé du parvis, où stationnaient trois voitures du NYPD, après quoi, trempé de sueur, il a salué les fidèles et le chœur de la Holy Spirit and Fire a entonné l'hymne *Dem Bones*.

7. Le chœur, 26 avril 1967

Ce soir, pas de répétition, la salle est vide.

Anita n'est pas là pour accueillir ceux qui veulent chanter. Anita n'est pas là pour accueillir ceux qui sont de retour. La maison des pères et des mères a la grande porte barricadée.

Anita est enveloppée d'un manteau de larmes et de calmants, dans un moelleux trou incolore.

À l'enterrement, Anita a remercié les musiciens, imploré les journalistes de la laisser tranquille, embrassé les jeunes du chœur. Elle a sangloté jusqu'au soir, l'acidité remontait dans l'œsophage à chaque hoquet.

Elle laisse sonner le téléphone dix, vingt fois. Elle se lève et répond.

Anita dans le cabinet de l'avocat. Anita en entretien avec la police.

Anita a perdu son mari, il lui tenait la main et elle l'a senti sombrer. Elle a perdu connaissance dans l'ambulance. L'odeur des sels lui est restée pendant des heures entre lèvres et narines.

Anita mange seule. Des boîtes. Kwesi n'est pas là pour tambouriner avec les couverts sur les bouteilles et les verres. Kwesi n'est pas là, son époux depuis sept jours seulement. Mon amour n'est pas là dans cette maison que je ne peux plus m'offrir.

Sur le seuil de chaque pièce vide, Anita n'a plus de centre de gravité.

Mercredi, elle ira au chœur. Rester ainsi est pire que mourir. Elle téléphone au garçon qui joue du piano. Lui demande d'appeler tout le monde.

Il est temps de jouer et de chanter.

*Altho' you see me goin' 'long so
oh, yes, Lord:
I have my trials here below
oh, yes, Lord.**

* "Même si tu me vois aller de l'avant / oh, oui, Seigneur / j'ai mes épreuves ici-bas / oh, oui, Seigneur. "

8. Love me, I'm a liberal

"La mairie doit aller au-devant des citoyens, dont l'unique contact avec l'Administration est souvent un policier, un inspecteur du logement ou un conducteur d'ambulance. L'extériorité diffuse – quand ce n'est pas la profonde aliénation – qui caractérise le rapport entre l'Administration et ses citoyens peut être surmontée en donnant aux gens les moyens de faire sentir leur propre voix, forte et directe, dans la gestion de la ville."

John V. Lindsay, maire de New York,
dans le *Saturday Review*, 8 janvier 1966

LET'S-PLAY-A-GAME Alphonse Bradley avait le sens du spectacle, ça se voyait dans le moindre détail. Malgré sa rhétorique de va-nu-pieds, la Holy Spirit and Fire n'était pas dépourvue de moyens. Bradley pouvait se faire monter une estrade, sur ce parvis, ou parler en chaire. Utiliser l'arrière d'un pick-up fut un choix théorique, ça donnait l'idée d'un événement exceptionnel et improvisé, alors même que le sermon était annoncé depuis des jours. Il voulait projeter l'image d'un homme qui ne bouge pas son cul de la rue, près de l'âme des travailleurs et des déshérités. À Bed-Stuy, dans les années 40 et 50, il était très difficile de parler de *middle class* noire. Sauf qu'il le faisait remarquer de toutes les façons et insistait tellement que même les choses authentiques finissaient par paraître postiches.

GREEN MAN Le cimetière était et est encore spectaculaire. Des dizaines de milliers d'arbres: chênes sapins pins mélèzes saules magnolias cyprès et les oiseaux, des centaines d'espèces. Au milieu des années 60, il y avait même des plongeurs catmarins. Quand je suis sorti de

prison, il n'y en avait plus, et je ne les ai jamais plus vus. Allez savoir où ils sont allés. Il s'est passé la même chose avec les pies. Disparues. Eric Dolphy, disparu. Ekundayo, disparu. Bill Vanneau, disparu. Kwesi Gant, disparu. John Coltrane, disparu. Albert Ayler, disparu. Qu'est-ce qui reste ?

Il reste Manhattan vue de Battle Hill, le point le plus élevé de Brooklyn.

C'était beau de travailler au Green-Wood. Je passais devant la tombe des frères Brooks et je pensais à l'argent mis de côté pour me refaire ma garde-robe. Quelquefois ma femme me le reprochait, comme quand je voulais un nouveau costume, une chemise, des écharpes, et moi je lui répondais :

– Petite, tu vois comme elle était, la veste de Miles Davis ? Je te prive de quelque chose ? Il me semble qu'on s'en sort pas trop mal.

Je passais devant la tombe de Henry Ward Beecher, le prédicateur abolitionniste, et je pensais que chez les blancs aussi il y avait de braves gens, même si j'en connaissais peu. J'étais au travail le jour des funérailles d'Albert Anastasia, le chef mafieux. De ces têtes louches... Certaines, je les ai revues à Riker's Island, quelques années plus tard.

Le Green-Wood, Prospect Park et le jardin botanique sont les trois endroits de Brooklyn où on respire comme à la campagne. On ne voudrait jamais s'en aller. Vous n' imaginez pas combien de fois il m'est arrivé de faire sortir des gens restés dans le cimetière après la fermeture.

Aujourd'hui, au Green-Wood, il y a la sépulture de ma femme. À vol d'oiseau, elle est à mi-chemin entre la tombe de Jean-Michel Basquiat et celle de Samuel Morse. Près d'elle est enterré un pompier mort dans les Twin Towers... De quoi on parlait ?

LE DIRECTEUR Le *Brooklynite* était un journal populaire mais pas vulgaire. Ce n'était pas le *Village Voice* mais pas

non plus le *New York Post*. Nous avons démarré comme un hebdomadaire en 1960, l'année d'après nous avons fait le saut du quotidien. Nous vendions cent cinquante mille exemplaires. La propriétaire appartenait à la plus ancienne famille de Brooklyn, imaginez qu'elle descendait de Lady Deborah Moody, pionnière anglaise de sang bleu, philanthrope et utopiste. Au XVIII^e siècle, elle vint ici fonder Gravesend, la seule ville où régnait une liberté totale de culte.

Sa descendante, Mme Winifred Asquith, finança l'opération. C'était la veuve d'un millionnaire, riche comme Crésus mais très disponible. Elle parlait avec l'accent de Brooklyn et avait la nostalgie du vieil *Eagle* qui ne sortait plus depuis 1955.

Le *Brooklynite* reprit des rubriques de l'*Eagle* et conquirit aussitôt les lecteurs. Nous reprîmes la vieille stratégie consistant à nommer le plus grand nombre possible d'habitants et à publier leurs photos, ainsi amis et parents achetaient le journal pour le montrer à tout le monde. Si un type assommait sa femme, nous envoyions un photo-reporter recueillir l'avis de tout le voisinage.

Mais le *Brooklynite* n'était pas une doublure de l'*Eagle* : les temps avaient changé, le pays était en ébullition et le journal reflétait ce climat, en parlant dans un langage compréhensible du mouvement pour les droits civiques, de l'avant-garde, des hippies... On tarabustait le maire et le NYPD.

Une belle expérience. Elle finit en 1973, en raison des difficultés économiques. Mme Asquith était morte, ses héritiers vivaient à Beverly Hills et se fichaient de Brooklyn et du journal. Sonia, elle, était déjà partie depuis un moment.

W. CH. La documentation sur Cointelpro est un long récit de terreur. Le Black Panther Party, le Socialist Workers Party et d'autres groupes et individus, y compris le Dr King, furent en butte à des persécutions, si ce n'est à

une véritable entreprise d'anéantissement. Opérations programmées dans les moindres détails, exécutées avec perfidie par des personnes dérangées et paranoïaques, racistes, sexophobes. Beaucoup d'agents actifs de la "guerre sale" venaient du Sud et pensaient que le véritable esprit américain était celui du Klan. Pour eux, le fait que les noirs et les Indiens s'organisent était monstrueux et inconcevable, une chose contre nature, comme la sodomie. La description correspond aussi trait pour trait à leur chef suprême J. Edgar Hoover.

LE DIRECTEUR Sonia n'était pas une spécialiste du fait divers. Jusque-là, elle avait écrit des comptes rendus de concerts, des articles sur les vernissages, des choses de ce genre. Le soir où Ekundayo fut tué, Sonia était au Low-down, où jouait le groupe de Bill Vanneau. Comme toujours, elle avait son magnétophone. Vers la fin du premier set, quelqu'un lui a donné la nouvelle, entendue à la radio. Sonia aimait beaucoup Ekundayo. *Tout le monde* aimait beaucoup ce garçon. La première chose qu'elle fait est de me téléphoner au journal, la voix cassée, un mot toutes les dix secondes. Au début, je ne la reconnais même pas, je ne l'ai jamais entendue comme ça. Je lui dis que je passe la prendre.

J'arrache les dernières *news* du télex, descends dans la rue et prends un taxi. Quand j'arrive, c'est la pause entre deux sets, Sonia s'est un peu reprise et elle est devant le local avec Vanneau. Elle a le magnétophone en bandoulière, il fume le cigare. Je lui lis les dépêches et Vanneau me surprend par une phrase péremptoire.

– C'est un meurtre raciste, *man*.

Sonia se secoue, écarquille les yeux et me dit :

– Bill a raison, Grand Chef.

Il ne s'est pas passé trois heures depuis l'assassinat, les informations sont vagues, il y a trois homicides par jour à New York et ces deux-là ont déjà une théorie ? Vanneau dit

qu'une agression de ce genre contre un couple interracial ne peut qu'avoir un mobile raciste. Il dit que la guerre raciale peut éclater à tout moment, et les jazzmen sont les cibles les plus prévisibles parce que ce sont des "guerriers de la culture noire". Je suis sur le point de répondre que ça me paraît idiot mais Sonia dit : "Attendez un instant", elle allume le magnétophone et elle demande à Vanneau de répéter. Lui, il ne se démonte pas, il répète ses phrases dans le microphone sous mon regard perplexe, puis il éteint le cigare, nous salue et rentre pour le deuxième set. Sonia et moi arrêtons un autre taxi. Je lui demande si elle veut rentrer chez elle et elle me répond :

– Non, allons là-bas.

– Où ça, là-bas ?

– Là où on l'a tué.

Le corps et l'auto n'étaient plus là et ils étaient en train d'enlever les barrières. Quelques groupes d'habitants du quartier résistaient. Garry Belden, notre chef de rubrique des faits divers, était rentré au journal pour écrire le papier. Nous restons là un quart d'heure, puis nous prenons deux taxis différents, moi pour aller au journal, elle Dieu sait où.

Deux semaines plus tard, toujours le dimanche, arrive le coup de fil annonçant la mort de Vanneau, poignardé juste devant la boîte ! J'en reste pantois. J'envoie Belden au 7^e district du NYPD. Peu après, sans qu'on se soit appelés, entre Sonia. Elle ne dit rien, pose le magnétophone sur mon bureau et l'allume. La voix de Vanneau qui annonce la guerre interraciale. Sonia me fixe d'un air interrogateur.

– Bon, d'accord, je dis.

LET'S-PLAY-A-GAME On va jouer à un jeu : moi, je te décris un quartier pauvre, un ghetto où il y a la misère, la drogue et la violence mais où les gamins de l'école élémentaire ont le petit-déjeuner gratuit, offert par d'ex-délinquants qui se réveillent chaque matin à six heures pour le préparer. Les grands-mères de ces enfants, si elles doivent aller quelque

part, genre faire les courses, et qu'elles ont peur de sortir seules de chez elles, téléphonent à ce que tous les journaux décrivent comme un gang dangereux, ou carrément un groupe de terroristes qui attente à la sécurité de la nation, tu me suis? Eux, ils envoient quelqu'un qui escorte la petite vieille, l'aide et peut-être lui paie les courses. Et ce n'est pas seulement un service pour les personnes âgées: il y a un programme qui s'appelle *People's Free Food Program*, qui donne à manger à qui a faim: des dizaines de milliers de sacs de provisions. Dans ce quartier, toujours, est répandue une forme d'anémie, beaucoup ne savent même pas qu'ils l'ont. Bien, ils peuvent te faire le test gratuit dans une clinique populaire... créée par qui? Par les mêmes dangereux sujets. Ces derniers ont aussi une petite usine de chaussures, où travaillent des anciens taulards devenus cordonniers en prison. Les chaussures sont ensuite distribuées à ceux qui n'en ont pas. Il y a un programme semblable pour les vêtements. Si tes chiottes ou ton installation électrique sont cassées, les "terroristes" t'envoient gratuitement un type qui fait de la plomberie ou de l'électricité. Certains d'entre eux se mettent aux carrefours dangereux privés de feux et... ils règlent la circulation, difficile à croire, pas vrai? Sans parler de l'assistance judiciaire gratuite aux jeunes du ghetto, du programme de conseil et d'assistance pour ceux qui veulent s'inscrire sur les listes électorales, des colonies de vacances pour les enfants... Ah, j'oubliais le programme de transport gratuit pour les parents et les familles de détenus: en louant des bus, les sales types susnommés s'occupent de faire avoir des visites même à ceux qui purgent leur peine loin de chez eux et qui ont une famille pauvre.

Ce n'est pas un rêve. Beaucoup de tout cela se passait dans le ghetto noir de Oakland, en Californie, à cheval entre les années 60 et 70, et le reste dans diverses villes où existait le Black Panther Party. Ça s'appelait le *Community Survival Program*.

W. CH. Le FBI a reconnu avoir mené deux cent quatre-vingt-quinze actions de déstabilisation entre 1967 et 1971. Deux cent trente-trois étaient dirigées contre le BPP.

Le niveau le plus bas était la désinformation: le Cointelpro écrit des articles pleins de contrevérités et de calomnies et les fait publier dans les journaux de tout le pays, signés par des *columnists* à la solde du Bureau. Des photocopies de ces papiers sont envoyées sans adresse d'expéditeur aux églises qui appuient les programmes communautaires du parti, aux blancs progressistes qui les financent, aux universités où est prévue une conférence d'un membre des Panthères. Les envois se poursuivent jusqu'à ce que les destinataires suspendent les rapports avec le BPP ou annulent les initiatives. Avec ce système, le Cointelpro impose aussi des reconstructions fausses des épisodes cruciaux, comme l'assassinat de sang-froid de Fred Hampton et de Mark Clark par des flics de Chicago.

Au deuxième niveau, il y a des formes de sabotages plus élaborées: sur les mémos internes du Cointelpro on lit des propositions d'empoisonnement des aliments destinés aux programmes de petits-déjeuners, ou de contamination des paquets de journaux du BPP avec des substances puantes ou irritantes. Une technique typique de sabotage consiste à empêcher, par la diffamation et le recours aux agents provocateurs, les coalitions entre le BPP et d'autres groupes radicaux. Plus encore, les rivalités sont exacerbées ou carrément créées exprès, jusqu'à les faire dégénérer en affrontements armés, comme cela se passa à Los Angeles entre les Panthères et les United Slaves de Maulana Karenga. Dans la guerre entre les deux groupes tombent plusieurs militants du BPP, comme Alprentice "Bunchy" Carter et John Huggins, tués en 1969 par trois membres des US, identifiés par la suite comme des agents du FBI.

Là, nous sommes déjà au troisième niveau, l'emploi massif d'infiltrés qui ont quelquefois licence de torturer et

de tuer. Il y a le cas de George Sams, qui, à New Haven, dans le Connecticut, s'autodésigne pour nettoyer le parti des espions, accuse un jeune homme dénommé Alex Rackley, le fait enchaîner à un lit et le torture pendant une semaine en versant sur lui de l'eau bouillante, après quoi, avec d'autres, il le tue et jette son corps dans un fleuve. Quelques semaines plus tard, plusieurs membres du BPP, dont certains dirigeants nationaux et Bobby Seale lui-même, sont accusés du meurtre de Rackley. On découvre que Sams souffre de problèmes mentaux, qu'il a déjà été admis en hôpital psychiatrique, avant d'avoir été utilisé par le FBI pour s'infiltrer d'abord dans le SNCC puis chez les Panthères.

Les groupes radicaux noirs étaient tellement infiltrés par les différentes agences que, quelquefois, les provocateurs se provoquaient mutuellement, et pire encore: en 1969, à Los Angeles, un certain John Stark, infiltré dans le groupe de Karenga, tua un membre des Panthères dénommé Al Holt, sans savoir qu'il était lui aussi payé par le Bureau.

ROWDY-DOW Dans notre musique, on crevait de faim. À peine arrivé à New York, Pharoah dormait dans le métro. Rashied Ali dormait dans les parcs et quand il n'avait plus d'argent, il retournait à Philadelphie. Tôt ou tard, tout le monde a dû mettre son instrument au clou. Et le logement? Certains appartements étaient si froids et si humides qu'on préférait rester dans la rue. On vivait dans de vraies latrines, avec les rats et les insectes. Un ami à moi, qui vivait à Harlem, plaisantait là-dessus:

– J'espère que la révolution va arriver, comme ça je déménagerai *downtown*.

Pendant quelques années, ma femme, institutrice à Bed-Stuy, m'a entretenu. Au début j'avais honte, mais elle a insisté et, tu sais, on ne peut pas faire changer une *sœur* d'idée.

Dans la période où nous nous sommes installés à Crown Heights, je travaillais quand et où je pouvais. Pendant des soirées, je me suis retrouvé à jouer dans le petit orchestre d'un crooner minable. Joey Cafariello, il s'appelait. Il chantait "les grands slows du passé" pour des couples entre deux âges, dans un club *midtown*. Smoking, nœud papillon, sourire improbable: on aurait dit un frère attardé de Dean Martin.

Ce n'était plus l'époque d'or, mais des chanteurs italiens, il y en avait à foison: Vincent Vasi, Tony Compagno, Lou Canova, Tommy Santercole, Jimmy Cappuano, Freddie Martellone...

Dans le *band*, j'étais le seul noir. Il fallait que je fasse *Begin The Beguine*, *Pennies from Heaven*, des trucs de ce genre. Ce que je détestais le plus, c'était que le type m'appelait "boy" et me donnait toujours des claques sur les épaules. Il fit pire encore le premier soir: après mon solo dans *You Make Me Feel So Young*, ce con s'approche, me donne une tape sur le menton et dit au public de *honkies*:

– Il est bon, le gars, pas vrai? Applaudissez notre Sidney Poitier!

Cette nuit-là, de colère, je n'arrive pas à dormir. Le lendemain soir, au beau milieu de *Shadow Of Your Smile*, je pars dans une improvisation libre qui laisse tout le monde bouche bée: pétarade foireuse, cris d'animaux, sifflet de locomotive, je n'en finis plus. Je suis jeté dehors par la *security*. Si mon frère Marcus avait été là, il aurait démoli la boîte. Dans une circonstance très semblable, un de mes collègues se fourra deux doigts dans la gorge et vomit dans le sax du leader d'un orchestre de rumba. Pendant qu'il faisait son solo.

LET'S-PLAY-A-GAME Écoute ça: "Notre programme de survie est comme un kit de premiers secours, de ceux qu'on utilise quand l'avion est tombé et qu'on se retrouve en canot au milieu de l'océan. Il faut quelques trucs pour

Puis il lança une attaque frontale contre le parti. À un certain moment, le comité central au complet était en taule.

“xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx artistes de ladite ‘avant-garde’
xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx quelques actes exemplaires pas

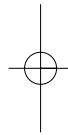
Dans les dossiers à la disposition des chercheurs, ce feuillet n'est relié à rien d'autre. Il est probable qu'il a été déclassé par erreur.

Aux funérailles de Bill, il y a cette fille blanche qui s'approche, grande, cheveux roux, un gros sac en bandoulière. Elle me tend une carte "Sonia Langmut" et un numéro de téléphone, et me dit : "Mme Vanneau, je voudrais vous faire écouter un enregistrement, c'est la voix de votre mari et je crois que c'est important", puis elle s'en va. Quelqu'un me dit que c'est une critique musicale, ou quelque chose de ce genre, qui connaissait Bill.

Deux jours plus tard, Sonia monta à Harlem. Nous la reçûmes, le révérend Bradley, maître Wilson et moi. Sur la bande, il y avait mon mari. Même trottoir, même endroit où il allait mourir deux semaines plus tard. Bill commençait le meurtre d'Ekundayo et parlait de mobiles raciaux. Il ignorait qu'il connaîtrait la même fin.

Grâce à un pressentiment et à cette espèce de lugubre coïncidence, Sonia fut la première à relier entre eux ces deux assassinats, et ceux qui suivirent.

JULIA MEY Sonia Langmut fit écouter l'enregistrement à mon père et lui dressa la liste des analogies entre les deux cas : deux jazzmen de l'avant-garde noire tués le dimanche



par un homme blanc vêtu de noir. Je ne sais pas si ce fut mon père ou son avocat, en tout cas quelqu'un parla avec le capitaine Rizzi du NYPD, qui n'y prêta pas grande attention... du moins jusqu'au troisième meurtre, quand le *Brooklynite* commença à jouer du tam-tam.

ANGELA VANNEAU Maître Wilson parla avec le lieutenant Rosakis, mais celui-ci lui répondit que les analogies étaient trop vagues, les deux cas étaient peut-être liés ou peut-être pas, en fin de compte l'un était localisé à Brooklyn, l'autre à Manhattan, et de toute façon, avec le climat qui régnait, il fallait faire attention avant de dire qu'il y avait un mobile racial ou qu'il y avait en liberté un assassin du genre étrangleur de Boston. En pratique, il dit que sans indices plus concrets, on ne pouvait pas faire grand-chose.

LE DIRECTEUR Je chargeai Sonia de suivre l'affaire et de recueillir les opinions. Je dus calmer Belden en lui assurant que lui aussi s'en occuperait, mais en gardant les contacts avec la police tandis que Sonia, qui connaissait presque tout le monde dans la communauté du jazz, ferait le contre-chant. À elle, je dis qu'elle ne pouvait pas construire une enquête en se basant juste sur l'intuition féminine et une coïncidence. Le *Brooklynite* était un journal sérieux, pas un tabloïd. En outre, vu qu'elle n'avait jamais écrit sur des faits divers, Belden reverrait ses papiers avant leur remise. Les plus épineux, ou les plus importants, ils les écriraient ensemble. Le but n'était pas seulement d'éviter les envols de l'imagination ou les délires complotistes : Belden était un vétéran du journal, estimé dans le milieu du NYPD. En revanche, Sonia était jeune et inconnue des flics. Belden pouvait lui servir de bouclier humain. Sonia maugréa un peu mais admit que j'avais raison.

GARRY BELDEN J'avais trente-cinq ans, une femme et deux filles. Non, une. L'autre est née en 1968. Johnson ne

me plaisait pas mais je votais démocrate. J'étais un nostalgique de JFK, et des comme moi il y en avait beaucoup. Si on parle de musique, en 1967, j'étais une pièce d'antiquité : j'écoutais Pete Seeger et Peter, Paul & Mary. Cette chanson de Phil Ochs où il se moque des *liberals*, comment elle s'appelait ? *Love Me, I'm a Liberal*. Voilà, certains passages semblent écrits pour moi.

Je ne supportais pas un certain radicalisme noir. Quand Malcolm X était mort, j'avais dit qu'au fond il l'avait bien cherché, exactement comme dans la chanson : *"He got what he ask'd for this time."* Mais j'étais déjà contre la guerre au Vietnam. Quelques années après je me gauchisai, je fis la campagne pour McGovern. En tout cas, on peut dire : avec Sonia, je n'avais vraiment rien en commun. Mais je me suis amusé. Dieu sait où elle est passée... Non, jamais plus revue. J'ai entendu des bruits, comme tout le monde. Ah, ma cadette... je te l'ai dit comment elle s'appelle ?

Elle s'appelle Sonia.

THUMB TACK Pour comprendre si et à quel point les fédéraux ont trempé dans les crimes du Fils de Whiteman, il faudrait déclasser les archives du NYPD et celles que le FBI continue de garder au frigo, s'ils ne les ont pas déjà jetées au broyeur. Tu te rends compte, aujourd'hui tout est électronique. Si les historiens du futur veulent suivre les saloperies du gouvernement, ils ne pourront pas suivre le sillage des paperasses. *Clic*, et en un instant tu effaces tout. C'est le progrès.

GARRY BELDEN Sonia écrivit le papier sur la mort de Grant, qui était aussi une récapitulation de l'affaire, en y fourrant un tas de trucs que j'ai coupés. Il y avait un paragraphe entier sur l'histoire de l'enregistrement, de la prophétie de Vanneau, etc. Je lui dis : "C'est bon pour les tabloïds" et *zac* ! on enlève tout. La partie sur l'autodéfense noire, Robert F. Williams et les Deacons for Defense and

Justice, était beaucoup plus longue. H. Rap Brown, LeRoi Jones et le révérend Bradley prenaient beaucoup de place. Je dis à Sonia que le *Brooklynite* n'était pas *The Militant*, qu'il s'agissait de pondre un papier de faits divers et que moi, j'avais à faire aux flics tous les jours. En le relisant, on voit que c'étaient les premiers pas d'une collaboration entre deux personnes très différentes : c'est discontinu, indécis... Mais ça s'est amélioré.

JULIA MEY Après la mort de Kwesi Gant, pour le NYPD il fut de plus en plus difficile de gérer l'affaire. Des critiques arrivaient de toutes parts : mon père, la communauté noire, le *Brooklynite* qui amplifiait les désaccords... Puis arrivèrent les fédéraux, la presse nationale, les chefs charismatiques du *movement*... Ça devint un cirque à trois pistes. Enfin, le NYPD se décida à unifier les enquêtes et à créer une équipe interdistricts.

Moi, j'étais hébergée/soignée dans une grande maison de l'Upper West Side, propriété d'amis de la famille. Recroquevillée les bras autour du cou dans un coin de mon monde, qui s'était brusquement rapetissé. Je ne voyais que mon père, les médecins et très peu d'amis. Les cris, les slogans et les fanfares ne m'arrivaient que de très loin.

LET'S-PLAY-A-GAME Pendant des années, j'ai entendu des gens dire, et écrire : "Le gouvernement a exagéré, c'est vrai, mais les Panthères étaient dangereux, il fallait les arrêter." En général, il s'agissait de ceux qui avaient ingurgité la diarrhée de Hoover déversée par les médias. Les *liberals* blancs passèrent toutes les années 60 à mettre en garde les "bons" contre les "méchants". Comme durant l'esclavage : éviter que les "nègres domestiques" soient en contact avec les "nègres des champs". La phrase qu'ils répétaient le plus souvent ? "Moi, j'ai défilé à Selma avec Martin Luther King."

HEAVY LEGS Si tous ceux qui disaient avoir défilé à Selma l'avaient vraiment fait, la queue du cortège serait encore dans la rue.

9. L'imagination a des gros godillots

*“Bien sûr, les grandes choses se font par sauts brusques.
Et les découvertes qui comptent brisent toujours le fil de la
continuité.”*

Sonia Langmut

D.E.M. Le Fonds *Brooklynite*/Langmut : tes neurones grésilleraient et sauteraient comme du pop-corn. J’y ai passé des mois, dans cette petite salle, à essayer de recomposer le puzzle : j’ai écouté des centaines d’heures d’enregistrement, rempli cinquante cahiers de notes, tenté des montages et des recombinaisons. Je me suis crevé les yeux sur les carnets de Sonia. J’ai proposé à de vieux amis de Sonia d’écouter des sélections de sons mystérieux et de voix d’inconnus. Même eux n’ont pas su me dire de quoi il s’agissait.

Avant de quitter New York, Sonia fourra dans une camionnette les bandes et une caisse de carnets, et porta tout ça aux archives du journal. Le personnel était à la pause déjeuner, il n’y avait que Walt, l’huissier. Walt rapporta que Sonia était entrée en compagnie “d’un de ces noirs en veste de cuir”, et en deux-trois voyages, ils avaient transporté les caisses dans le couloir, devant l’entrée des archives. Après quoi, pff ! elle disparut. Personne ne l’a plus revue.

Quand ceux des archives sont rentrés, ils ont vu ce merdier, quatorze caisses de bobines et une de carnets pleins de galimatias. Par-dessus, une lettre adressée à personne en particulier.

*“Un jour, quelqu’un saura forcer cette boîte à bijoux. Je ne
peux pas le faire pour vous, ni n’ai le droit d’arrêter le convoi*

*pour vous laisser des instructions. Il est l’heure, le convoi part.
Le pays change sous nos pieds, mais l’imagination a de gros
godillots. Merci pour tout. Sonia.”*

Il va de soi que les types n’y comprirent rien. Ils appelèrent le directeur, qui gratta son crâne à demi chauve puis appela Belden. Des gens secouèrent la tête, quelques-uns lancèrent une hypothèse, mais juste pour causer. Une autre action excentrique de Sonia, pas de quoi perdre trop de temps. Et qui pouvait se l’imaginer, qu’elle ne reviendrait plus ? L’attitude était : “Quand elle se repointera, ce coup-là il faudra qu’elle me l’explique.” Quelques-uns écoutèrent quelques bandes, essayèrent de comprendre ce qui était écrit sur les carnets et se rendirent très vite. Les caisses furent empilées dans une pièce et y restèrent jusqu’à ce que le journal ferme, au début des années 70. Les archives furent dispersées : quelques trucs, comme les photos, retournèrent à ceux qui en détenaient les droits, le reste fut donné à la bibliothèque. Il faut donner acte à l’administration d’avoir conservé ce matériel, dont même les donateurs ignoraient la nature exacte.

10. Pièces du dossier, 16-21 mai 1967

The Brooklynite, mardi 16 mai 1967
QUATRIÈME MEURTRE DANS LA COMMUNAUTÉ
DU JAZZ DE NEW YORK CITY
LES CITOYENS POUSSENT LE NYPD À L'ACTION
L'ASSASSIN ÉVENTUEL A DÉJÀ UN SURNOM :
"LE FILS DE WHITEMAN"

Par Sonia Langmut

Crown Heights, Brooklyn. Pour la quatrième fois à New York City – la deuxième dans ce quartier –, les amoureux de la musique jazz pleurent un membre de leur communauté assassiné par des inconnus. Dimanche dernier, ce fut le tour du contrebassiste Montgomery Burckhardt, vingt-six ans. Ce meurtre, comme ceux de Tyrone "Ekundayo" Jackson, Bill Vanneau et David "Kwesi" Gant, a eu lieu un dimanche.

Burckhardt, à la différence des autres victimes, a été tué chez lui, devant la station du métro de Kingston Avenue. Il vivait au rez-de-chaussée, l'assassin est entré chez lui à une heure non précisée entre neuf heures du soir et minuit, en forçant une fenêtre et en surprenant Burckhardt sous la douche. Le musicien a opposé une résistance, mais il est mort après avoir reçu de profondes blessures à l'arme blanche. Les blessures sont comparables à celles trouvées sur le cadavre du pianiste Bill Vanneau, tué il y a un mois devant le Lowdown Club de Delancey Street, dans le Lower East Side. Selon les enquêteurs, il pourrait s'agir de grands ciseaux ou d'un sécateur à broussailles.

La rédaction musicale du *Brooklynite* s'était occupée de Burckhardt il y a deux mois, en l'interviewant après un concert au Prospect Park avec le groupe Langsynble, projet de libre improvisation avec des instruments peu ou pas du

tout utilisés dans le jazz, comme la cornemuse écossaise et le *shakuhachi* japonais. Burkhardt avait passé au Japon, justement, à Osaka, la période de 1959 à 1961. À son retour, il s'était engagé dans le mouvement des droits civiques, au point d'avoir gagné le surnom Montgomery Boycott.

L'opinion publique n'a plus de doutes sur le fait que les quatre meurtres sont liés. Un sondage téléphonique mené hier parmi deux mille abonnés de notre journal a donné les résultats suivants : 64 % de l'échantillon sont convaincus que les meurtres sont l'œuvre de la même ou des mêmes personnes. Si on décompose cette donnée, il apparaît que 52 % pensent que les meurtres ont un mobile racial ou politique, 24 % qu'il s'agit de l'œuvre d'un psychopathe, 19 % n'excluent pas une conspiration gouvernementale, 5 % préféreraient ne pas formuler d'hypothèse.

Dans la communauté du nouveau jazz de New York City, l'assassin a déjà un surnom moqueur, le "Fils de Whiteman". Il pourrait s'agir d'une référence au chef d'orchestre Paul Whiteman, qui dans les années 20 connut la célébrité avec le titre de "Roi du jazz", en jouant une version édulcorée de la musique née chez les noirs de la Nouvelle-Orléans. Aux jazzmen noirs, il est toujours apparu ironique que le premier "monarque" de la musique afro-américaine, plutôt que Louis Armstrong, Duke Ellington ou Sidney Bechet, ait été un blanc au nom si pléonastique. Le définir, même de manière indirecte, comme "père" de l'assassin en train de massacrer des musiciens noirs est peut-être une forme de sarcasme amer, énième indice d'un éloignement entre les races et les cultures dans l'Amérique contemporaine.

De toutes parts s'exacerbe le ton des critiques contre le NYPD, accusé dès les premiers jours d'avoir pris les meurtres "par-dessous la jambe". Aux voix des musiciens, des leaders de la communauté noire et des familiers des victimes s'ajoutent maintenant celles de l'écrivain Norman Mailer et de la députée à la chambre des représentants de l'État Shirley Chisholm.

À l'occasion d'un meeting contre la guerre du Vietnam et de soutien aux réfractaires à la conscription, le célèbre romancier a défini la conduite de la police de New York "à la limite de l'homicide par imprudence" et a lié "les deux manières d'éliminer les noirs américains: en les envoyant en mission-suicide dans la jungle ou en les abandonnant dans le ghetto à la merci du premier psychopathe qui se prend pour un justicier".

La représentante Chisholm a mis en garde les autorités de New York, en déclarant que dans les quartiers noirs la peur et l'état de tension prolongé pourraient aussi "provoquer une nouvelle émeute, cette fois non pas à cause de la brutalité de la police, mais de son laxisme".

Le *Brooklynite* a interviewé le capitaine Albert D. Rizzi du NYPD, chef de l'équipe interdistricts qui vient à peine d'être constituée pour enquêter sur le Fils de Whiteman. "C'est un surnom stupide et déplacé, a dit Rizzi, et là, il ne s'agit pas d'une blague. Pour l'instant, il n'y a aucune preuve que ces meurtres aient un mobile racial." Quand nous lui avons montré les résultats du sondage téléphonique, Rizzi les a définis comme "enfantés par l'imagination populaire", ajoutant que "certaines initiatives de la part de la presse ne facilitent pas le travail de mes hommes, et même augmentent la pression sur eux et rendent les enquêtes plus difficiles."

Rizzi s'est refusé à divulguer ses hypothèses d'enquête, mais a déclaré que "la police est en train de sonder les vies des quatre musiciens pour trouver 'des éléments, des expériences et des connaissances communes qui pourraient conduire à une piste'". Entreprise ardue, étant donné que les victimes, de par leur profession, connaissent et fréquentaient des dizaines de boîtes et de lofts, et des centaines de personnes, collègues, critiques et admirateurs.

Les funérailles de Montgomery Burckhardt sont prévues pour demain matin auprès de l'église de St. Gregory the Great. Le maire John V. Lindsay sera présent et de Harlem viendra le controversé révérend Alphonse Bradley.

The Brooklynite, jeudi 18 mai 1967

LE "FILS DE WHITEMAN" EXISTE-T-IL VRAIMENT ?

INTERVIEW D'UN DES LEADERS

DE LA CAMPAGNE DES DROITS CIVIQUES

EN EXCLUSIVITÉ POUR LE *BROOKLYNITE*

Par Garry Belden

Qui est et que veut, s'il existe vraiment, le Fils de Whiteman, comme est désormais appelé l'assassin des musiciens noirs qui trouble le sommeil des habitants de Brooklyn? Nous l'avons demandé à Calvin D. Mey, l'homme qui ces dernières semaines est devenu un vrai souci pour la police de New York [...].

"Je ne veux pas prendre la place des enquêteurs mais il n'est pas douteux qu'il y a eu des négligences. Le refus de la part du NYPD de prendre en considération certaines analogies et récurrences a carrément fait penser à une volonté de couvrir quelqu'un ou quelque chose. D'où la prospérité des théories du complot, il suffit de lire les résultats de votre sondage, d'écouter la radio, les conversations dans le métro ou dans les bureaux durant le *coffee break*. [...] Au stade actuel, personne ne peut dire avec certitude si les meurtres sont vraiment liés, si le coupable est une personne seule ou un groupe, mais c'est un fait, les victimes étaient toutes noires et appartenaient à un certain monde 'underground', certaines étaient actives dans le mouvement des droits civiques. [...] Dans notre pays se déroule un dur affrontement social, presque une guerre entre races. [...] Je ne connais pas le révérend Bradley ni les autres personnes que vous me nommez, je ne peux dire si ce sont ou non des démagogues ou des provocateurs, je sais seulement qu'elles ont fait entendre leurs voix dans un moment important, le NYPD devrait les remercier au lieu de publier des déclarations irritées. [...] Je suis seulement un père

préoccupé. Le compagnon de ma fille a été tué comme un chien, ma fille a été blessée et se trouve encore à l'heure actuelle en état de choc. [...] Non, je ne connais pas le programme du Black Panther Party. [...] Nous risquons de déplacer l'attention de l'assassin à la police, au moment où ce qui compte est de trouver l'assassin. La police a bougé au ralenti, en tout cas, maintenant elle a bougé, elle est sous surveillance du public. [...] Bien sûr, un journal proche de la communauté peut faire beaucoup, je crois qu'il est important maintenant d'éviter des réactions d'hystérie collective. [...] Oui, je crois qu'un bon journaliste d'investigation pourrait rendre plus clairs certains aspects."

The Brooklynite, dimanche 21 mai 1967

LE FILS DE WHITEMAN ENTRE

DANS LE FOLKLORE DE BROOKLYN

"C'EST UN MOYEN DE COMBATTRE LA PEUR"

DIT UN CIREUR DE CHAUSSURES EXPERT EN JEUX VERBAUX

Par Sonia Langmut

Bedford-Stuyvesant. À peine deux mois après son apparition, l'assassin de musiciens surnommé le "Fils de Whiteman" semble avoir déjà pris place dans la culture orale de la communauté noire. Les événements de ce printemps sanglant laissent leur trace dans les comptines et les chansonnettes des enfants, dans les échanges rituels d'insultes et dans les concours d'agilité verbale connus comme *playing the dozens*, *sounding* ou *signifying*. Quelques-uns de ces jeux consistent à inventer d'élégantes obscénités sur la mère de l'adversaire, d'autres à insulter ce dernier ou à décrire en rimes improvisées la supériorité de l'orateur sur celui-ci.

Pendant un après-midi entier, Bill Sayler, trente-sept ans, propriétaire d'une petite affaire de cirage de chaussures sur Norstrand Avenue, a guidé le *Brooklynite* dans une bizarre expédition anthropologique. M. Sayler est né à

Brooklyn et dans sa jeunesse jouait aux *dozens*: "J'étais très fort, je suis toujours rentré chez moi vainqueur. Les gamins d'aujourd'hui y jouent devant ma boutique tous les après-midi et ces dernières semaines, j'ai entendu que le Fils de Whiteman apparaissait de plus en plus souvent. Je crois que c'est un moyen de montrer que nous n'avons pas peur de lui. Ça aussi, c'est le *black power*, non?"

Persuadée que la présence d'une journaliste blanche aurait inhibé la capacité expressive des adolescents de Bed-Stuy, je me suis postée à l'arrière de la boutique, dans les toilettes dont la lucarne se trouve à moins de deux mètres du point où se jouent les *dozens*. En deux heures, j'ai entendu une quantité d'obscénités sur les mères de ces gamins, à en avoir les oreilles en flammes. En divers cas était évoqué le Fils de Whiteman.

Après la fermeture de sa boutique, M. Sayler m'a accompagnée pour un tour du quartier, à la rencontre des personnages les plus *hip*. Quelques-uns ont préféré ne pas parler avec une journaliste, d'autres ont répondu avec enthousiasme aux questions, débitant les dernières plaisanteries et blagues qui concernent d'une manière ou d'une autre le Fils de Whiteman. Le plus disposé à collaborer a été James Macon, mieux connu comme Sweet Blood, élégant personnage à la profession indéfinissable qui passe la plus grande partie de ses journées dans le salon de coiffure de Jitterbuggin' Joe au 1499 de Fulton Street.

Les principes de décence que respecte notre journal interdisent de rapporter toutes les injures élaborées que j'ai entendues, mais il est possible de donner quelques exemples.

Dans les *dozens*, le Fils de Whiteman est utilisé comme étalon de mesure de l'appétit sexuel de la mère des autres, grâce aux deux acceptions (littérale et figurée) du verbe *b...*: "Ta mère *b...* encore plus les nègres que le Fils de Whiteman."

Plus complexe sera le propos concernant le *signifying*: comme dans une grande partie de la culture afro-américaine,

on y trouve des images de vélocité, du rythme et de l'harmonie dans les mouvements: le protagoniste se définit comme *swinger* ou *hustler*, expressions qui renvoient à une manière de bouger aussi énergique que désinvolte. Il y a abondance de métaphores animales (*cat*) ou anatomiques (*hip*) qui évoquent des mouvements sinueux. Dans les compositions semi-improvisées que j'ai entendues, c'est justement grâce à ces caractéristiques que le protagoniste affronte et défait le Fils de Whiteman (décrit, à l'image de tous les blancs, comme lent et rigide et avec un "manche à balai dans le c..."). Ou plutôt, c'est l'assassin qui affronte le jeune noir, lequel la plupart du temps le bat en l'ignorant, en se montrant *cool* et impénétrable.

Dans le dialecte afro-américain, l'homme blanc est appelé de diverses manières: *The Man*, M. Charlie (Charlene, si c'est une femme), Chuck, *honky*, *cracker*, *whitey*, *ofay*, *blue-eyed devil*, *gray* et tant d'autres. Dans le *signifying*, le Fils de Whiteman devient l'incarnation de tous les traits négatifs contenus dans ces définitions: il se croit plus fort que ce qu'il est, est "gris" mais a des yeux bleus sataniques et le cou rouge comme un pivert (*peckerwood* est une autre expression dépréciative réservée aux blancs). Le fait que, pour lui, sont appelées à la rescousse *toutes* ces expressions est la énième preuve de la force avec laquelle la communauté s'est convaincue, sinon du mobile, du moins du contexte racial des meurtres.

EXEMPLES DE *SIGNIFYING* ET DE *DOZENS*
D'APRÈS LES ENREGISTREMENTS DE SONIA LANGMUT
DU 19 MAI 1967
(FONDS *BROOKLYNITE* / LANGMUT
C/O BROOKLYN PUBLIC LIBRARY)

Je suis *méchant*, *superméchant*,
et couillu, *baby*, c-o-u-i-l-l-u,

je suis pas Chuck avec un manche dans le cul.
Je suis *cool* mais j'ai un regard qui grille les *crackers*,
brûle le cou de pivert du Fils de Whiteman.
Trou du cul radioactif,
je chie un champignon atomique.
J'ai le regard qui bronze les gris,
qui fait frire Whitey, réduit en cendres les oncles Tom,
je marche dans la rue et je provoque des accidents.
Diable-aux-yeux-bleus veut tuer les frères
parce que eux ils l'ont dure et lui il la trouve même pas,
s'il se présente dans le quartier, envoyez-le-moi
je le baise dans le cul et je l'engrosse au lance-flammes
il donnera le jour à un bel étron qui hurlera:
"Pouvoir noir!"

J'ai traîné toute la journée avec ta mère sur le nœud.
Oui, ta mère est une truie et de mon pieu
toujours elle en veut,
elle disait ton père c'est sûr il bande mou,
elle chantait alléluia et béni soit ton bout.
Je l'ai laissée dans une impasse réduite en bouillie,
elle y est peut-être encore avec la chatte qui fuit.
Si je n'ai pas glissé sur l'asphalte
si je n'ai pas glissé sur l'asphalte
j'ai dit: si je n'ai pas glissé sur l'asphalte
c'est juste que j'ai une troisième patte.
Ta mère baise plus de nègres que le Fils de Whiteman
elle court plus après les nègres que les types du Klan
avale plus de nègres que la jungle du Viêt Nam
et *wham! Bam! Thank you, ma'am.*

EXTRAITS DE L'ENREGISTREMENT AU SALON DE COIFFURE
DE JITTERBUGGIN' JOE, BEDFORD-STUYVESANT,
19 MAI 1967
(FONDS *BROOKLYNITE* / LANGMUT
C/O BROOKLYN PUBLIC LIBRARY)

SWEET BLOOD Eh là, qu'est-ce que fait une nana BCBG au milieu de la jungle avec un gros machin en bandoulière?

CLIENT 1 Tu vas voir qu'elle va en trouver pas mal, pour lui tenir compagnie. Nous aussi, on a des machins bien beaux bien gros...

SONIA LANGMUT Je suis journaliste au *Brooklynite*, je m'appelle Sonia Langmut.

CLIENT 1 Ah ah, tiens, tiens...

JITTERBUGGIN' JOE C'est un honneur, Miss. Bienvenue dans le plus ancien salon de coiffure de Bed-Stuy...

CLIENT 2 Tu tombes mal, peau rose, ici, personne ne lit.

CLIENT 1 Il fait quoi, ton journal, fillette, un article sur les pires chiottes du ghetto?

JITTERBUGGIN' JOE Modérez vos propos, nom d'un chien! Il y a une demoiselle!

CLIENT 1 Joe, montre-lui l'oreille que tu as coupée l'autre jour. Tu l'as encore?

SWEET BLOOD Frères, ne soyez pas injustes: ça fait bien sept semaines qu'aucun client de Joe n'est mort du tétanos.

BILL SAYLER Je l'ai emmenée ici parce qu'elle veut entendre les dernières astuces sur le Fils de Whiteman, elle a déjà enregistré Li'l Moe et les deux fils de Break Chops qui jouaient aux *dozens* à côté de ma boutique.

JITTERBUGGIN' JOE Les lecteurs du *Brooklynite* s'intéressent à ces ordures?

SONIA Eh ben, on ne peut pas publier certaines choses mais ça nous intéresse de voir comment la communauté noire réagit à ce qui se passe...

CLIENT 2 Elle réagit en balançant de la merde, comme toujours.

JITTERBUGGIN' JOE Eh ben, ici, nous avons un vrai expert de ce type de "réaction"...

BILL SAYLER Sweet Blood a le meilleur rap du quartier et il connaît toutes les histoires.

SWEET BLOOD Ça, c'est toi qui le dis, pas moi. C'est mon agent, je lui donne dix pour cent.

CLIENT 1 Dix pour cent de mon cul.

CLIENT 2 Et il se sucre au passage, en plus.

BILL SAYLER Blood est le meilleur *sounder* et *signifyer* de Bed-Stuy, maintenant que le Numéro 1 vit à Harlem...

JITTERBUGGIN' JOE Si vous saviez les choses qu'on entend ici dedans... Blood, comment c'était celle que tu disais quand il y avait Danny Hot Wire?

SWEET BLOOD Ici, dans le quartier, on sent le manque de Bradley, celui qui en inventait au mètre, c'était un téléscripneur à la méthédrine, maintenant, quand il parle, on dirait qu'il est sérieux, mais ça reste un grand fouteur de merde...

SONIA Bradley, Bradley? Le révérend Alphonse Bradley?

CLIENT 1 Un vrai homme de foi, pas vrai?

SWEET BLOOD On a grandi ensemble, lui et moi. Un vrai champion de *dozens*, le meilleur de nous tous. Il a inventé quelques rimes qu'on se transmet encore. Il est devenu pasteur parce qu'il aime les petites brebis noires, oh oui. Il aime les faire paître, les tondre et surtout les emmener dormir. Les petits agneaux, en revanche, il les répand à droite à gauche, dans les prés de par ici aussi il y en a quelques-uns qui lui ressemblent.

JITTERBUGGIN' JOE Allons, Blood, c'est un homme d'Église! Un peu de respect!

CLIENT 1 C'est ça, et Jitterbuggin' Joe est coiffeur.

CLIENT 2 Et les blancs savent cuisiner leombo.

[...]

SWEET BLOOD Je suis rapide, je suis *prêt*, je suis le style incarné, je bats un cil et cours un mille, j'éteins la lumière et je suis dans la rue avant d'entendre *clic*. Je chie du toit et

cours en bas, je prends la batte, frappe la merde au vol et bat un *home run*, je suis pire qu'un fusil à pompe. Il pleut de la merde *funky* sur la rue du *honky*, "Dieu tout-puissant!" crie *Whitey*! Walter Cronkite dit que tout va bien, mais à Charlene il lui faut un parapluie sur la Upper East Side. L'*Homme* appelle les gros bras, ils arrivent en masse, pas un chien de flic ne mord mon doux cul noir. Arrive le Fils de Whiteman, lui il n'aime pas le jazz. Doigt sur la détente, il veut tuer un nègre. Il bat un cil et je suis déjà loin, il fait un pas et pour moi c'est déjà demain, il me vise en avril et pour moi c'est déjà mai, il fait feu en mai et pour moi on est en juin, je lui fourre le flingue dans le cul et lui fais gicler la cervelle dans la lune! (*Applaudissements.*)

CLIENT 1 Dis-le-lui bien comme il faut, frère!

11. Le chœur, 17 mai 1967

*Ezekiel connected dem dry bones,
Ezekiel connected dem dry bones,
Ezekiel connected dem dry bones,
I hear the word of the Lord!**

Ce soir, il y a moins de monde.

L'os du doigt de pied uni à l'os du pied.

Qui tendrait l'oreille distinguerait les voix, le grain, le tremblement.

L'os du pied uni à l'os de la cheville.

Ce n'est pas un chœur. Un chœur est incendie, là, ce sont des flammèches qui ondulent dans les courants d'air.

L'os de la cheville uni à l'os de la jambe.

Anita a l'esprit ailleurs, et le cœur. En dépit de ce qu'on chante, tout est désuni et le Seigneur taciturne.

L'os de la jambe uni à l'os du genou.

Il y a trois jours, une nouvelle mort, un nouveau courant d'air, et la pensée est une flammèche.

Qui entrerait dans la salle sans connaître le chant, s'efforcerait de comprendre de quoi on parle. On dirait une comptine pour apprendre quelque chose aux enfants. Pieds, jambes, genoux, cuisses, flancs, dos, épaules, cou, tête.

* "Ézéchiël relia ces ossements desséchés (3 fois) / j'entends la parole du Seigneur."

Trop de morceaux ébauchés et aucun achevé, pense
Anita.

Trop d'habits bâtis et aucun cousu.

*Your shoulder bone connected to your neck bone,
Your neck bone connected to your head bone,
I hear the word of the Lord!**

* "L'os de l'épaule uni à l'os du cou, / l'os du cou uni à l'os de la tête, / j'entends la parole du Seigneur."

12. L'homme des fantômes

Mort partout autour de moi, partout la mort. C'est là où je vais.

Elle le sait. Je ne sais pas comment elle l'a compris, je ne sais pas où elle l'a entendu, mais elle le sait. Le sang dans mon souffle n'a fait que confirmer.

Elle a insisté. Des questions, et silence, et réponses.

Je peux comprendre, dit-elle. Vous avez besoin de mon aide, dit-elle.

Je suis en train de mourir, dis-je. Plus de solo pour moi, plus d'amour pour moi, plus de temps, rien plus rien pour moi. Mon foie est une bouillie merdeuse qui a des dents meilleures que les miennes, et mord et me dévore. J'arrive à rester debout mais la douleur est partout en moi.

Je pleure. Pourquoi es-tu venue, mon amie? Qu'est-ce que je peux te dire d'important, moi qui n'ai presque jamais parlé avec des mots?

Je peux vous aider, dit-elle. Je suis l'oracle, dit-elle. "Dans un certain sens", dit-elle.

Je ne saisis pas, mon amie. Je ne sais pas comment tu l'as compris, je ne sais pas où tu l'as entendu, je ne sais pas ce que je devrais te dire. Je n'ai que des larmes et une odeur de mort mais parle-moi. Raconte-moi le monde là dehors, la mort, la mort qui n'est pas cette mort. Je serai ton confident, et si j'ai un souvenir qui peut t'aider, je te l'offrirai pour qu'il ne meure pas avec moi, même si je n'ai presque jamais parlé avec des mots.

Je me réincarnerai dans ton Butoba, peut-être. J'enregistrerai et je jouerai le monde, et la musique viendra ensuite. Parlons de ce que tu veux tant qu'il me reste de la voix.

13. Comme dans les temps anciens avec les viscères des animaux

“Si l'Amérique sort de la guerre du Viêtnam demain, j'ose dire que cette violence sera dirigée vers l'intérieur, contre l'Amérique noire. Telle est la situation, et nous avons la responsabilité d'informer la population noire que l'Amérique se prépare à jouer le rôle de l'Allemagne. Et si l'Amérique choisit de jouer le nazisme, les noirs ne joueront pas le rôle des Juifs.”

H. Rap Brown,
interview au *National Guardian*, 25 juin 1966

GREEN MAN Certains arbres du Green-Wood avaient un nom, je le leur avais donné moi-même, et les collègues avaient pris l'habitude: “Tu as taillé Luke?”, “Je m'assieds un moment à l'ombre de Matthew”, etc. Matthew, Mark, Luke et John étaient une rangée de quatre marronniers. Un grand chêne s'appelait The Mighty One, abrégé en Mighty. Le plus bel érable, on l'appelait Sweetie. Un cerisier du Japon était appelé Hirohito Notwithstanding, abrégé en H.N.: “H.N. commence à bourgeonner.”

LE DIRECTEUR Pourquoi Sonia enregistrait toujours tout? Bonne question. À y repenser, je ne sais pas avec quel argent elle s'achetait les bobines et les piles. Cette machine consommait plus de piles que le soussigné de tasses de café. Et elle était pas non plus légère à trimbaler.

Durant les premières semaines, au *Brooklynite*, les collègues étaient perplexes, mais elle semblait tellement normale que personne ne posait de questions. Peu à peu tout le monde s'est habitué, et on aurait été étonné de la voir sans cet engin allumé, mais ce n'est jamais arrivé. En

tout cas, Garry et moi, nous avions une théorie, et je crois que les faits l'ont confirmée, au moins en partie : elle utilisait le Butoba à des fins *divinatoires*. Elle attendait d'avoir une illumination, alors elle l'allumait, enregistrant ce qui se passait autour d'elle, et en le réécoutant, elle interprétait, elle en tirait des *signes*, des signes de n'importe quel genre, elle flairait l'air du moment et obtenait... des réponses, comme dans les temps anciens avec les viscères des animaux.

UNDERCOVER De quelle accusation je dois répondre ? De quoi je dois me justifier ? Écoute-moi bien, on va te raconter un tas de conneries. Les faits, je vais te les dire moi, tu peux les vérifier, puis dis-moi si ça a un rapport avec c'tes théories de psychopathes. Moi je ne viens pas de l'Area 51, je n'ai rien à voir avec les extraterrestres, je te parle de choses terre à terre parce que la seule chose que j'ai faite, putain, c'est servir mon pays. J'ai passé trente-deux ans dans la police, entre 1939 et 1971, avec la pause de la guerre et des missions dans l'OSS et dans la CIA. Formé à organiser des incursions derrière les lignes ennemies. Parachuté deux fois en Italie, pour établir des contacts avec la Résistance. La CIA m'a rappelé pour la Corée. Je suis resté dans l'Agence trois ans et demi, j'entraînais le personnel pour Stay Behind, le réseau de résistance, en cas d'invasion soviétique de l'Europe. En 1955, je suis revenu au Département avec le grade de capitaine et je suis tout de suite passé dans l'Équipe rouge, comme on appelait le BOSS, le Bureau of Special Services. J'ai pris ma retraite peu après le flop du procès contre les Panther 21. L'accusation et le juge Murtagh firent tellement d'erreurs, dans l'enquête et le procès, que le jury acquitta tout le monde sans hésiter. C'est nos agents infiltrés dans les Panthères qui ont eu l'air cons. Ces garçons s'étaient comportés de manière irréprochable, ils ne méritaient pas d'être cloués au pilori. Mais ce procès, ça a que dalle à voir avec ce que tu m'as demandé. Tu veux t'informer sur le Fils de Whiteman, une

histoire qui s'est passée trois ans avant. Bien, alors, écoute-moi bien : quiconque, presque quarante après, insinue encore que le BOSS avait un quelconque rapport avec ces délits, voilà, celui-là est une gigantesque tête de con. Amène-le-moi, là, devant, et on va voir s'il aura le courage de les répéter, c'tes idioties. À quatre-vingts ans passés, je peux encore faire avaler ses dents au premier connard qui fait le malin.

GREEN MAN Une nuit, je fis un rêve : quelqu'un découvrirait au Prospect Park une espèce de lémures super intelligents, qui communiquaient par télépathie. Ces prosimiens demandaient à rencontrer le président Johnson, pour négocier la paix entre leur espèce et la nôtre. En réalité, la "négociation" était une partie de backgammon. L'enjeu était la propriété du parc, qui pour les lémures était le centre du monde. Comme LBJ ignorait leurs requêtes, les lémures organisaient un attentat démonstratif : en se concentrant tous ensemble, ils faisaient partir une grande onde télépathique qui frappait le pilote de l'avion dans lequel voyageaient Otis Redding et les Bar-Kays. L'avion se précipitait dans un lac et Otis mourait avec tout son *band*. Je me suis réveillé en me demandant : "Mais, merde... ?"

Un rêve étrange et rien de plus, si je l'avais fait *après* la mort d'Otis. Mais, je le jure devant Dieu, je l'ai fait plus d'un an avant, durant l'été 1966. Cet avion se précipita dans le lac Monona, dans le Wisconsin, en décembre 1967. Aujourd'hui encore, si je vois des lémures à la télé ou dans les revues, je me retrouve à penser : "Seigneur..."

UNDERCOVER Quand j'y suis entré, le BOSS venait juste de changer de nom, pour la quatrième fois en dix ans et pour la huitième depuis sa naissance, en 1912. Il s'était appelé Radical Bureau, Neutrality Squad, Radical Squad, Bureau of Criminal Alien Investigation, Public Relations Squad, Bureau of Special Services and Investigations, et

enfin on retira le mot Investigations. L'Équipe rouge était restructurée suivant les ennemis à combattre : dans les premières années, c'étaient les anarchistes italiens qui jetaient des bombes ; durant la Première Guerre mondiale, les agents secrets du Kaiser ; dans les années 20 et 30, les bolchevistes et les agitateurs syndicaux ; après Pearl Harbor, les espions nazis ; dans les années 50, en théorie, c'étaient les communistes mais le FBI y allait si fort qu'à nous, il ne nous restait plus rien. Dans les années 60, l'objectif c'était la nouvelle gauche et les nationalistes noirs. Nous étions très forts pour nous infiltrer chez ces derniers. Tu le savais qu'un des gardes du corps de Malcolm X était un de nos agents ? Il était là quand Malcolm a été tué, il lui a fait le bouche-à-bouche. Plus tard, il entra dans les Panthères, c'était un des gars qui ont témoigné au procès qui a fait flop.

Entrer dans les groupes noirs, c'était facile, il suffisait de ne pas être pressé. Un de nos agents de couleur allait vivre dans un quartier noir, comme Harlem ou Bed-Stuy. Il commençait à se montrer, il jouait au basket sur les terrains, participait à la vie du quartier, bref, il se mettait en évidence. Au bout d'un moment, c'étaient les groupes noirs qui lui demandaient d'entrer. Nous l'avons fait avec la Nation of Islam, le Core, l'OAAUU et surtout le Black Panther Party. Ceux-là, c'étaient des fous dangereux, ils se trimbalaient partout armés jusqu'aux dents, dans leurs appartements ils gardaient des caisses de dynamite, ils projetaient de faire sauter les commissariats... Nous devions donc les arrêter avant qu'ils passent à l'action !

W. CH. Conneries. Ceux-là, le Black Panther Party, ils l'ont carrément *fondé*. Les flics étaient dedans depuis le début, en avril 1968.

Les infiltrés, pour être crédibles, finissaient par être les plus enflammés de tous : ils procuraient des armes, donnaient des leçons de "guérilla urbaine", soutenaient les discours les plus extrémistes, s'assommaient de joints et

d'autres trucs, dealaient carrément. Curieuse manière de combattre le crime, non ? Le FBI faisait encore pire au niveau national, vu que ses infiltrés et ses informateurs ont tué et torturé.

UNDERCOVER Quelqu'un devrait m'expliquer le rapport entre tout ça et le Fils de Whiteman. Les foutaises sur une implication directe du NYPD, elles ont été mises en circulation par certains prédicateurs déments comme Alphonse Bradley, qui s'est pendu quelques années plus tard, ou quelque fils à papa radical, mais ce sont restées, justement, des foutaises.

Nous, les flics de New York, nous avons tout le monde contre nous, à commencer par le maire Lindsay, cet abruti, cette espèce de mannequin de mode qui voulait se mêler de nos oignons, merde, je dis, qu'est-ce qu'il en savait de comment on fait le flic ? Le pire maire que New York ait jamais eu : il invitait à la mairie les voyous des gangs, il se faisait photographier avec les trublions, Bradley compris. Là-haut, à Harlem, il a offert un local pour le siège des Five Percenters, une bande de fanatiques. Il ne perdait pas une occasion de critiquer la police, il s'en est manqué d'un cheveu qu'il nous colle au cul cette putain de commission de contrôle, pour recueillir les réclamations contre nous et nous mettre dans la merde. Il n'y a pas réussi mais il a envoyé un signal : si même le maire ne se fie pas à la police, pourquoi devriez-vous vous y fier, vous, les noirs, les Portoricains, etc. ? Les gars étaient obligés de travailler dans un climat de méfiance totale, entre deux *riots*, avec les étudiants qui brûlaient le drapeau et les avis d' enrôlement, les freaks qui se trimbalaient nus dans les parcs, le Fils de Whiteman...

Le problème, c'est que les fédéraux d'abord, et ceux du Watergate ensuite, ont répandu *vraiment* un tas d'ordures. Nous, on a toujours agi dans les limites de la loi, le Cointelpro, non, et les gens ne font pas la différence, les théories du complot sont comme des boules de neige, tu peux y

mettre le 11 septembre, le Patriot Act, les conneries sur la guerre en Irak, Guantanamo, les tortures... Il n'en faut pas beaucoup pour trouver vraisemblable l'idée que le gouvernement fédéral ou la police de New York allait flinguer des musiciens à droite et à gauche. Mais moi, je dis : pour quoi faire ? Putain, pourquoi on aurait dû faire ça ?

GARRY BELDEN Sonia avait besoin de quelqu'un qui réécoute avec elle. Ce n'était pas seulement la recherche d'un avis, c'était un rituel : elle devait faire en sorte que quelqu'un d'autre *participe*. Durant l'enquête, il s'agissait de moi, du directeur et d'une troisième personne dont j'ignore l'identité, qu'elle appelait "l'homme des fantômes".

Après l'avant-avant-dernier homicide, celui du pont, Sonia commença à me rapporter les intuitions et les sensations de cette personne, qui devint une espèce de guide, de conseiller spirituel. Inutile de lui demander qui c'était, elle était faite ainsi, il fallait accepter ses bizarreries. Bien sûr, ce devait être quelqu'un d'important, quand Sonia parlait de lui, ses yeux brillaient. Au début, le directeur pensait que le type n'existait même pas, mais moi je ne le croyais pas et, au bout d'un petit moment, il cessa lui aussi de le penser. Il fallait voir le regard, le ton respectueux avec lesquels elle parlait. En tout cas, quel que ce soit, il mettait dans le mille : les deux derniers meurtres, il les a prévus presque dans les détails.

GIT-ON-THE-GOOD-FOOT Pendant que le frère Stokely faisait le tour du monde, la presse américaine le transformait en démon, en Satan nègre, la personnification de l'antiaméricanisme et de la "trahison". Mais, je vous en prie, ce pays ne nous avait jamais donné que dalle, il nous gazait et nous tabassait dans les ghettos puis il nous envoyait crever au Viêtnam, et si un noir le dit et explique que les États-Unis volent la richesse de la planète, c'est un traître ?

La seule inculpation qu'ils ne tentèrent pas de coller à Stokely était d'être le Fils de Whiteman. Pour ça, il avait un alibi, il déjeunait avec Ho Chi Minh.

En Guinée, il rencontre Kwame Nkrumah, l'ex-président du Ghana, déposé par un coup d'État appuyé par les USA. Nkrumah n'est pas seulement un exilé de haut niveau, Sékou Touré l'a nommé coprésident du pays. Nkrumah a étudié en Amérique, il connaît bien la lutte des frères d'ici, c'est un panafricaniste et pour lui ce sont toutes des batailles du peuple africain, sur le continent et dans la diaspora atlantique. Beh, pour être bref, Nkrumah demande à Stokely de devenir son assistant. Celui-ci, qui, entre-temps s'est mis avec Miriam Makeba et qui est en plein trip africain, accepte, mais d'abord, il veut retourner aux USA pour finir le travail. Tous les Africains de la diaspora qu'il rencontre lui disent : "*Brother, are you crazy?* Si tu rentres, Dieu sait ce qu'ils vont te faire ! L'homme blanc veut ton cul !" Mais il décide de rentrer, il ne peut pas laisser ses projets en plan. À peine arrivé à JFK, ils lui confisquent son passeport. Lui, il s'y attendait, il a déjà appelé ses avocats, il est disposé à faire le diable à quatre pour le ravoir.

GARRY BELDEN Chef de la rubrique des faits divers depuis dix ans, les postes de police, je les avais pas mal fréquentés, et aussi les bureaux du procureur de Brooklyn. Les gars m'avaient toujours traité avec courtoisie. Pour eux, le journal était un peu trop *liberal*, nous avions même soutenu Lindsay lors du référendum sur le contrôle de la police, mais c'était le journal de Brooklyn, héritier du *Brooklyn Eagle*, on y trouvait des nouvelles de leurs quartiers, les photos des voisins et des amis, les naissances et les morts, les résultats du Loto, l'horoscope, sans parler de quand ils faisaient une arrestation ou une rafle. Le capitaine du 61^e district gardait sur son bureau un de mes articles sur une opération antidrogue. Arrive Sonia, et

l'attitude change pas mal. "Garry, comment ça se fait que tu t'es mis à écrire avec cette hippie communiste de merde?" "Qu'est-ce que ça veut dire, toutes c'tes conneries sur la police de Brooklyn?" "Putain de merde, même ma femme me regarde comme si j'avais tué quelqu'un!"

Même Rizzi était furieux, il définit le sondage téléphonique comme un "vomi sec de vermine", quoi que ça puisse signifier. Il accusait le *Brooklynite* de dresser l'opinion publique contre la police.

En réalité, nous tentions de tracer une frontière, de distinguer dans la critique légitime des réflexes lents de la police de Brooklyn et les racontars qui faisaient tache d'huile, et pas seulement dans la communauté noire. N'oublie pas qu'à cette époque, je ne savais rien des opérations sales, du programme antinoirs du Cointelpro, etc. Je savais bien qu'il y avait des problèmes de racisme et de brutalité dans les forces de l'ordre, mais qu'il y ait une "équipe secrète" en circulation pour flinguer des musiciens noirs me semblait une énormité.

Trois ans plus tard, après le meurtre de Hampton et de Clark à Chicago, les révélations sur le rôle du BOSS dans l'affaire des Panther 21 et celles sur le Cointelpro au niveau national, je compris beaucoup de choses. Mais dire que le Fils de Whiteman était en réalité une équipe de policiers justiciers était et reste une idiotie.

HEAVY LEGS Il y a un risque, celui de lire les années 60 en Amérique seulement à la lumière des infiltrations et des provocations. De cette manière, on devient paranoïaque. Cela dit, il n'en est pas moins impossible de lire cette époque, et même n'importe quelle époque, *sans* les infiltrations et les provocations. On doit avancer sur la corde raide.

GARRY BELDEN Si le BOSS tenait un dossier sur Sonia? C'est probable, et Dieu sait ce qui est écrit dedans.

S'il y a jamais eu un contact direct entre Sonia et le NYPD sans moi pour jouer les intermédiaires?

Un soir, devant l'entrée de son immeuble, deux types ont essayé de l'intimider, mais comment tu fais pour intimider une personne qui, à la seconde où tu commences à parler, allume le magnétophone et te fourre un micro sous le nez?

Ce sont deux énergumènes descendus d'une Corvette, ils lui disent: "Eh là, reporter", et elle: "Juste un instant" et... *clic!* elle allume le magnéto. Eux, une fraction de seconde avant, on aurait dit qu'ils allaient démolir la planète, et là, ils commencent à balbutier et à se regarder, perplexes. Et Sonia: "Il n'y a rien à craindre, c'est juste un magnétophone", et puis, tu sais ce qu'elle fait, elle commence à énumérer les caractéristiques techniques de l'engin: "Fabrication allemande, deux moteurs, deux vitesses (3 et 3/4 et 1 et 7/8 pouces-seconde), deux compartiments pour deux séries de quatre piles..." et toute la lyre. Les énergumènes regardent autour d'eux, quelques passants les observent en faisant pisser leurs chiens... Un des deux fait un signe à l'autre, demi-tour, ils remontent en voiture et allez.

Le lendemain, à la rédaction, Sonia me les décrit. D'après moi, c'étaient Harris et Vitiello, du 71^e. En tout cas, il ne s'est plus rien répété de ce genre.

BLOOD WILL TELL L'appartement de Sonia était... où? Ah, oui: à Williamsburg. Non, je n'y ai jamais été. Je sais qu'elle vivait seule. Bien sûr, maintenant je m'en souviens, c'est Plotinus Franklin qui m'en a parlé, le critique. Lui, oui, il y avait été. Je crois que Sonia et lui avaient une histoire, ou plutôt, en avaient eu une. À l'époque des crimes, elle était certainement finie. L'appartement de Sonia. Plein à ras bord de bobines, de livres. Je ne sais pas qui d'autre y a été, je ne la vois pas recevoir des visites et j'ai même du mal à l'imaginer avec une maison. Elle était toujours par monts et par vaux, on la rencontrait partout.

GARRY BELDEN Non, je ne suis jamais allé chez elle. En tout cas, je crois que c'était à Fort Greene, pas à Williamsburg.

LE DIRECTEUR Chez Sonia? Non, il ne me semble pas, non. Mais, si je ne me trompe pas, ce n'était pas à Fort Greene. Il me semble l'avoir entendue dire qu'elle était à Brownsville, et ajouter: "Comme Emma Goldman." Tu sais qui était Emma Goldman? De vieilles histoires d'anarchistes. Début du siècle.

ROWDY-DOW Personne ne savait que Trane était en train de mourir. À l'Olatunji, il avait joué avec une énergie surhumaine, il était traversé d'un ouragan de sons, on aurait dit qu'il ne devait jamais mourir. J'y ai joué aussi, avec le "quartet étendu", quand il y avait Pharoah avec eux. C'était la période où, si tu te présentais avec ton instrument, Trane te faisait asseoir avec eux et quand ton moment arrivait, tu faisais le solo. Tu le sais qu'il a été le premier à demander et obtenir des royalties pour les musiciens qu'il utilisait en studio? En tout cas, la surprise a été grande quand il s'est présenté à notre *rent party* à Crown Heights. Ce n'est pas que, ma femme et moi, nous avions besoin de l'argent pour payer le loyer, mais nous voulions payer d'un coup les trois dernières mensualités de la voiture, une Buick d'occasion. La voiture me servait pour quand je trouvais des engagements dans le New Jersey ou le Connecticut. Les gars qui m'accompagnaient étaient tous à pied et encore plus fauchés que moi, alors on a décidé d'organiser une fête et de recueillir des dons. Vers onze heures du soir, on sonne à la porte, je regarde dans la rue et au début je ne le reconnais pas, je lui demande: "Eh, frère, qui es-tu?" Et lui: "Bonsoir, Rowdy-Dow, c'est John." Et moi: "John qui?" Et lui: "John Coltrane" et moi, j'ai failli tomber par la fenêtre, qui s'y attendait? Ma

femme n'en croyait pas ses yeux, elle l'a cajolé pendant des heures, et elle n'a pas été la seule. Trane s'est empiffré de petits fours et de tranches de gâteaux, a descendu du Coca-Cola, il parlait peu mais écoutait les gens avec la courtoisie et le respect que tout le monde se rappelle. Il est parti à une heure en laissant vingt dollars sur la table.

14. L'homme des fantômes

Qu'est-ce que je peux te dire d'important, moi qui n'ai presque jamais parlé avec des mots?

Pas dans le temps qui me reste mais dans celui que je donnais au monde je jouais et jouais et jouais, et pendant les pauses je jouais encore, je jouais de la flûte dans un coin de la pièce.

Les matins japonais, peu avant l'aube, je jouais du violon.

J'ai encore tes bandes. Il y a pas longtemps, je les écoutais encore, j'improvisais dessus, mais maintenant, je n'ai plus de souffle maintenant.

J'ai été le premier à partir, et pourtant je suis encore en voyage, et je suis là à te parler. Il y en a qui ne savaient pas devoir partir et qui sont déjà arrivés sans avoir jamais été en voyage. Quel triste sort. Excuse-moi, je me fais pas comprendre... J'ai du mal à rester concentré. Je médite, je prie, je me pose des questions.

J'ai toujours cherché les réponses. Tu m'as vu à la conférence de Malcolm X, et je cherchais. Tu m'as vu encerclé de tambours et de sonnaillles, et je cherchais. Tu m'as vu plié sur l'estrade les lèvres blessées à la cinquantième minute de solo.

Toi aussi tu cherches, tu isolés les sons du monde, tu les écoutes et tu prends ce qui te fait avancer. Ce qui me faisait avancer, moi : m'aventurer au-delà du dernier avant-poste du bop.

Chaque soir, j'allais prendre Ornette au Five Spot, je le payais pour me donner des leçons, m'apprendre à aller plus

loin. Plus loin. Donner ma contribution. Un homme, tu le reconnais à la contribution qu'il donne. Eric Dolphy. Pharoah Sanders. Albert Ayler. Ça, c'est la révolution que nous avons vue et que nous avons faite. Les bandes que tu enregistres dans le loft et dans les petites salles contiennent les cartes du nouveau monde, mais quelqu'un tue les explorateurs. *Quelque chose*, si on parle de moi. Tant de projets et les voilà interrompus par *quelque chose*. Voyages en Afrique et en Inde, espaces pour la communauté, pour les enfants...

Utilisation d'une aiguille infectée.

Il y a dix ans.

Hépatite asymptomatique.

Jamais soignée.

Non, mes mains ne tremblent pas. C'est que je ne peux pas m'empêcher de les bouger.

Je les ai bougées toute ma vie.

Miles piétiné par un policier blanc devant la boîte où nous jouions.

Cecil Taylor agressé par des voyous qui ont failli lui casser les doigts.

Tu vois, nous avons toujours été en alerte. Là dehors, il y a la haine. Nous le savions. Une haine qui va au-delà de nous.

Ce quelqu'un que tu cherches...

Les deux premiers, il les a tués dans la rue. Le troisième, il l'a tué sur le seuil de chez lui. Le quatrième, il a dû le surprendre nu et sans défense, sous la douche. Et maintenant?

Ça va être toujours plus difficile. Les professionnels, quand ils sortent de chez eux, se déplacent en groupe, ou armé, ou les deux. Mais ton quelqu'un ne hait pas les musiciens. Il hait la musique. Il hait ceux qui la jouent. Il n'est pas nécessaire d'être un professionnel. Quiconque joue notre musique est en danger. Quiconque la joue en

public. Et si on tue ceux qui jouent, personne ne jouera plus hors de chez lui. Et si personne ne joue, il devra chercher une autre victime. Il ne hait pas les musiciens, il hait la musique. Il n'est même pas nécessaire de la jouer.

Il suffit d'être en rapport avec elle.

15. Année sabbatique

"Les hommes d'abord entendent sans percevoir, puis ils perçoivent avec une âme troublée et émue, enfin, ils réfléchissent avec un esprit pur."

Jean-Baptiste Vico

D.E.M. Au milieu des années 80 fut publié mon livre sur l'histoire du journalisme à Brooklyn. Un survol qui couvrait deux siècles, et un seul chapitre était consacré au *Brooklynite*, mais en y travaillant, j'étais tombé sur le personnage de Sonia. À l'époque, c'était déjà un mystère, sa disparition, et tout le monde me disait à quel point elle était étrange. Alors, j'ai pensé: "J'écris une enquête sur elle!" L'idée était: je me prends une année sabbatique du *college*, j'interviewe ceux qui l'ont connue, j'essaie de m'y retrouver dans les bandes et les carnets qu'elle a laissés, puis je vais à l'Ouest et je la cherche.

En réalité, je me suis laissé engloutir par le mystère dans le mystère, qu'est-ce qu'il pouvait y avoir dans ces bandes, quelle était leur signification. Mon erreur fut de commencer à les écouter trop tôt, avant d'avoir une bonne quantité de données et de témoignages. J'essayai de faire les deux choses en parallèle et elles se sont vite superposées: aux interviewés je demandais des explications sur ce que j'avais entendu sur les bandes, mais j'avais l'esprit confus et je ne pouvais pas prétendre que tout le monde les écoute avec moi, de sorte que les interviews devinrent plus bizarres et toujours moins utiles. Au bout de six mois, j'avais beaucoup plus de doutes que quand j'avais commencé. À contrecœur, je renonçai au projet. Ce fut une grande déception, je restai déprimé pendant longtemps. J'ai mis plus d'un an avant d'avoir l'idée d'un nouveau livre. Tu

vois, je viens d'une famille de rats de bibliothèque et de chercheurs connus, et entre 1936 et 1938 mon grand-père a travaillé au Federal Writer's Project, sous la direction de John A. Lomax. Ils interviewèrent des centaines d'ex-esclaves noirs et en transcrivirent les récits, une documentation indispensable, base de toutes les études ultérieures sur la culture afro-américaine. Mais le Fonds *Brooklynite*/Langmut nous a vaincus, mon héritage et moi.

16. Pièces à conviction, 1-9 juin 1967

The Brooklynite, jeudi 1^{er} juin 1967

VICTIME DU FILS DE WHITEMAN ?

LE CORPS D'UN MUSICIEN AMATEUR REPÊCHÉ

DANS L'EAST RIVER

Par Garry Belden

Brooklyn. L'autopsie du jeune Lindani McWhorter, dix-neuf ans, dont le corps a été repêché dans l'East River à l'aube mardi, a révélé une blessure par arme blanche dans la zone inguinale, insuffisante pour provoquer la mort, qui est en fait survenue par noyade. Le garçon a été identifié par sa sœur Tanisha.

Imitant son idole Sonny Rollins, McWhorter passait des après-midi et des soirées à s'exercer au saxophone sur le passage piétonnier de Williamsburg Bridge. Selon de nombreux témoignages, il se trouvait là aussi dimanche après le coucher de soleil. Il est probable que, à la faveur de l'obscurité naissante, il a été frappé et jeté par-dessus le parapet. Le corps est resté dans l'eau pendant de nombreuses heures. On n'a pas trouvé trace du sax ténor, modèle Aristocrat, de marque Buescher, vieux de près de quarante ans, que Lindani a hérité de son grand-père maternel.

Tout laisse à penser que McWhorter est la cinquième victime du présumé Fils de Whiteman. "Pour la première fois a été frappé un musicien amateur plutôt qu'un professionnel", a déclaré le capitaine Albert D. Rizzi, chef de l'équipe du NYPD qui enquête sur les morts des deux derniers mois. "C'est un développement imprévu. Rester seul le soir sur le Willy B. est déjà risqué. Si celui qui le fait est un noir qui joue du jazz, c'est une véritable invitation à

l'agression. La victime est un parfait inconnu et doit avoir sous-évalué le risque."

La mort de McWhorter ne peut que faire monter la tension dans les quartiers noirs de Brooklyn, par ailleurs déjà très haute. Dans les prochains jours, le capitaine Rizzi, dans une tentative pour franchir "le mur de Berlin de méfiance entre la police et les noirs", tiendra quelques rencontres publiques à Bedford-Stuyvesant et à Crown Heights, les quartiers les plus visés par le Fils de Whiteman. "C'est un geste de bonne volonté et d'un grand bon sens", a commenté M. Calvin D. Mey, que l'opinion publique a désigné comme représentant de ses préoccupations. "Rizzi n'obtiendra rien du tout parce qu'il ne peut pas comprendre les frères et les sœurs", a répliqué Alphonse Bradley, de la Holy Spirit and Fire Baptist Church, avant d'ajouter: "Le mur de Berlin de la méfiance ne tomberait pas même avec la sonnerie des trompettes de Jéricho."

The Brooklynite, mercredi 7 juin 1967
MYSTÉRIEUX COUP DE FIL À LA RÉDACTION DU *BROOKLYNITE*
S'AGIT-IL DU FILS DE WHITEMAN?
DES ÉLÉMENTS PERMETTRAIENT PEUT-ÊTRE D'IDENTIFIER
LA PROCHAINE VICTIME

Par Garry Belden et Sonia Langmut

Un appel anonyme passé hier matin au standard de notre journal pourrait révéler des éléments utiles pour repérer et protéger la prochaine victime du Fils de Whiteman.

Depuis qu'ont commencé nos reportages sur les meurtres, le *Brooklynite* reçoit jusqu'à trente coups de fil par jour sur le sujet. Il s'agit de citoyens, et pas seulement de couleur, qui veulent donner des informations, communiquer des inquiétudes et des soupçons ou même simplement commenter nos articles. Selon une source fiable, le fait que ceux qui ont des soupçons appellent le *Brooklynite* plutôt

que le NYPD est une des questions que le capitaine Albert D. Rizzi entend affronter ce soir à la rencontre publique avec les citoyens de Bedford-Stuyvesant [...].

Un bon tiers de ces appels émane de mythomanes, de fanatiques des complots et de membres de groupes extrémistes politiques et religieux. Parmi ces derniers, nous avons eu le douteux honneur d'entrer en contact avec la Real Church of the Mother Plane (née d'un schisme au sein des musulmans noirs), qui voit dans les meurtres l'intervention de prosimiens extraterrestres et la réalisation de prophéties anciennes, et avec la Christian Anti-Communist Crusade, selon laquelle, derrière les assassinats, il y aurait un règlement de comptes entre trotskistes et maoïstes.

Une dame de Bensonhurst a demandé s'il était ou non légal de publier une annonce pour demander au Fils de Whiteman de la féconder, pour mettre au monde un "Petit-Fils de Whiteman".

Dans ce marécage se détache un appel reçu à 9 h 30 hier et recueilli par notre collègue Dave Dahlke. D'une voix réduite quasiment à un murmure, un homme à l'accent et à la syntaxe étrangers a dit: "Ça dure depuis trop longtemps et ça devient trop dangereux, mais je ne peux pas m'arrêter. J'ai essayé, mais lui, il ne me le permet pas. Pendant une seconde, je voulais me jeter en bas moi aussi, mais je n'ai pas réussi. Je voulais rester, me faire prendre par eux mais j'ai pris le saxophone et j'ai parti (*sic*). Avec moi, il ne marchait pas: je soufflais dedans mais il n'en sortait rien, alors je l'ai laissé dans un endroit où sa sœur le trouvera... Maintenant, au suivant. Moi, je lui ai dit: 'Celui-là, il joue pas, il joue pas!' mais lui, il fait comme s'il joua (*sic*). Cette fois, c'est même plus dangereux, parce que lui il est dangereux, si je frappe pas le premier, lui il me frappe et il me fait mal, peut-être il me tue."

À ce point, l'anonyme a raccroché. Une copie de l'enregistrement du coup de fil a été remise aux inspecteurs de la "task-force antiWhiteman" du NYPD. Selon une source

confidentielle, l'anonyme connaissait un détail qui n'avait pas encore été rendu public : samedi matin, des inconnus ont abandonné un saxophone dans l'entrée de l'immeuble de Crown Heights où vit la sœur de Lindani McWhorter, tué un dimanche, voilà quinze jours, sur Williamsburg Bridge. Tanisha McWhorter a reconnu le vieil instrument du grand-père maternel, dont Lindani jouait sur le pont avant d'être agressé. Le Buescher Aristocrat a été nettoyé avec un produit décapant et ne porte pas d'empreintes digitales.

Une copie de l'enregistrement a été remise au Pr. Donald F. Betts, expert en linguistique et phonétique, afin de reconnaître l'accent, entreprise difficile du fait que la personne cherchait à le dissimuler et parlait d'une voix très basse.

Se dessine l'hypothèse que le Fils de Whiteman ne soit pas une seule personne, mais au moins deux : le commanditaire (Lui) et l'exécuteur (manifestement en crise psychologique, apeuré et désireux de se faire arrêter).

En tout cas, des éléments permettraient d'identifier et peut-être de protéger la prochaine victime : il s'agirait non d'un musicien mais d'une personne qui est en relation avec la musique (*"comme s'il joua"*) et qui est capable de se défendre contre une agression. C'est encore peu pour circonscrire la cible potentielle, le nombre de personnes robustes dans le milieu musical d'une ville de plusieurs millions d'habitants étant très élevé : amis et parents de musiciens, organisateurs et impresarios, propriétaires de labels discographiques et techniciens de studios, journalistes et critiques. Mais la task-force de Rizzi a déjà quelque chose à se mettre sous la dent.

The Gotham Chronicler, vendredi 9 juin 1967

FLOP SPECTACULAIRE DE LA RENCONTRE

ENTRE LE CAPITAINE RIZZI ET LA POPULATION DE BED-STUY

Par Frank Williams Powell (anthropologue, auteur de l'essai *Negro Speech and Communication in White America*, New York, 1964)

Le capitaine Albert D. Rizzi, de la task-force anti-Whiteman, ne peut certes pas se féliciter de ce qui s'est passé mercredi soir dans la salle de conférence de la Seventy-Two Presbyterian Church. Il est rare de voir une telle comédie d'équivoques. Dans les intentions de Rizzi, la rencontre publique entre le NYPD et la communauté afro-américaine servait à obtenir la confiance de cette dernière, toujours plus effrayée par les meurtres du Fils de Whiteman. Après sa performance, on peut dire que la méfiance règne dans tous les cœurs.

"Un public noir se comporte de manière différente d'un public blanc", a expliqué au terme de l'assemblée M. Delmer Sagonte, habitué de l'église. "Si un orateur blanc l'ignore, il prend les commentaires pour des interruptions et le brouhaha pour de l'impolitesse, il devient nerveux et transmet sa nervosité aux spectateurs. Je vous donne un exemple : dans une réunion de noirs, il est normal que beaucoup de spectateurs ne regardent pas celui qui est en train de parler. Ce n'est pas un signe de distraction, au contraire : c'est une manière de vérifier les réactions des autres spectateurs à ce qui est dit. Si celui qui parle ne connaît pas cette habitude, il pense qu'une bonne partie du public ne l'écoute pas et commence à s'inquiéter, à se troubler, à se répéter."

Après que le révérend Gilroy lui a souhaité la bienvenue et lui a donné la parole, Rizzi a commis au moins cinq erreurs graves.

Erreur n°1 : durant les propos de bienvenue et pendant les vingt premières minutes de l'exposé (une récapitulation des entreprises du Fils de Whiteman), le capitaine a pensé

que le brouhaha et les échanges de regards entre les assistants étaient des manifestations d'hostilité ou de méfiance.

Pour ce motif, erreur n°2, Rizzi a haussé le ton et adressé des phrases de réprobation à la communauté noire, décrite comme "peu disposée à collaborer et à écouter ce que la police a à dire", "encore trop méfiante malgré les progrès réalisés par le pays dans le domaine des droits civiques et de l'intégration raciale" et "trop incline à s'envoler sur les ailes de l'imagination et à répandre des racontars". Beaucoup d'auditeurs ont croisé les bras, gardant pendant de longues minutes le dos droit, une expression renfrognée et le regard dans le vide. D'autres ont échangé des regards et des signes de tête qui indiquaient leur désapprobation. D'autres encore ont gardé les yeux fermés, les lèvres tendues et les mains sur les cuisses jusqu'au moment des questions. Néanmoins, tout le monde écoutait.

Rizzi a commis l'erreur n°3 en élevant la voix jusqu'à obtenir un ton aigu, faisant ainsi apparaître son exposé, jusque dans les points les plus innocents, comme un doigt pointé contre une communauté déjà exaspérée.

À ce moment, un garçon a hurlé: "Dites-le, que le Fils de Whiteman est un de vos porcs!", et un autre a repris le slogan des émeutes noires: "Brûle, *baby*, brûle!" Quelques spectateurs ont applaudi. Les deux garçons ont été éloignés par les bénévoles de l'église. Un accord avait été trouvé pour que l'ordre ne soit pas maintenu par la police, mais à ce point divers auditeurs qui ne fréquentent pas la Seventy-Two Presbyterian, déjà irrités par la manière d'argumenter de Rizzi, ont pris les bénévoles pour des policiers en civil et exprimé à grands cris leur protestation. "Voilà la brutalité des flics!", "T'as emmené avec toi tes oncles Tom?", "Tu viens jusqu'ici pour nous accuser, et après tu veux nous empêcher de causer?"

À ce point, Rizzi, qui n'était plus connecté à ce qui se passait dans la salle, a commis l'erreur n°4, en n'expliquant pas tout de suite que dans le service d'ordre il n'y avait pas

d'agents de police. Il a balbutié pendant quelques secondes jusqu'à ce que le révérend Gilroy intervienne pour dissiper l'équivoque et essayer de calmer les esprits. À ce moment, Rizzi, vu comme un symbole de la "structure du pouvoir blanc", a abandonné l'autorité à un pilier de la communauté noire, donnant ainsi un signal de faiblesse.

Au moment du *question time*, une grosse dame, en état d'ivresse manifeste, s'est traînée jusqu'au microphone et a commencé: "Il y a cinquante ans...", expliquant pendant dix minutes que sa naissance coïncidait avec le naufrage du *Lusitania*, circonstance qui aurait influencé toute sa vie. Personne n'a interrompu la femme. Erreur n°5, le capitaine s'est porté plusieurs fois les mains au visage et a regardé autour de lui avec nervosité, en soupirant. Un signe de mépris pour la manière de communiquer des Afro-Américains. Le révérend Gilroy a remercié la dame du *Lusitania* et a demandé si, dans la salle, il y avait des questions pour le capitaine.

Le deuxième à intervenir a été un jeune homme robuste, qui a fait une liste de tout ce qui ne va pas à Bedford-Stuyvesant, en partant des rats dans les habitations pour arriver à la brutalité policière, et conclure enfin: "Et puis dans ce quartier, il y a trop d'oncles Tom!" L'affirmation a été saluée par de longs applaudissements. Toujours plus désorienté, Rizzi s'est approché du micro et a demandé: "Quelle était la question, s'il y en avait une?", provoquant une explosion d'hilarité [...].

EXTRAIT DE L'INTERVIEW PAR SONIA LANGMUT

DU "RÉVÉREND" MAHAMID ZUWARAH

DE LA REAL CHURCH OF THE MOTHER PLANE, 6 JUIN 1967

(FONDS *BROOKLYNITE* / LANGMUT

C/O BROOKLYN PUBLIC LIBRARY)

ZUWARAH: L'Avion Mère fut mis sur orbite le 3 janvier 1930 et sa mission ne coïncide pas avec celle décrite par les

apostats attentistes de la prétendue Nation of Islam. Dès à présent, et non pas au jour du Jugement, l'Avion Mère est en train d'opérer pour défendre les peuples de l'Afrique, de l'Asie et de la colonie intérieure américano-babylonienne. Sauf que les frères et les sœurs en orbite là-haut doivent agir avec précaution. Les radars de l'homme blanc ne peuvent trouver l'Avion Mère parce qu'il utilise d'antiques et impénétrables systèmes de dissimulation, mais il y a de plus en plus de risques, donc il faut de la discrétion... C'est pour ça qu'ils ont envoyé ici-bas, dans la Babylone américaine, les lémures, ils les ont envoyés à Prospect Park, qui est le centre de la planète...

LANGMUT : Vous voulez dire que dans le cœur de Brooklyn, en ce moment, il y a des mammifères qui d'après les zoologues n'existent qu'à Madagascar ?

ZUWARAH : Oui, ils mènent de dures attaques psychiques contre les apostats et les attentistes au sein de la colonie interne américano-babylonienne...

LANGMUT : En quoi consistent les "attaques psychiques" ?

ZUWARAH : Avant, je devrais t'expliquer pourquoi la prétendue Nation of Islam est un pseudo-culte de traîtres et d'hérétiques, ennemis de la vraie religion. Je sais que ce que je vais te dire te blessera, en tant que femme blanche, mais il est juste que vous, les *honkies*, vous sachiez quelles sont vos origines... Vous avez été créés en laboratoire par un homme noir très intelligent et mauvais, Yacub, honte de sa lignée. Il y a six mille cinq cent soixante-dix ans, Yacub vivait au paradis terrestre, avec tous les autres hommes et femmes noirs, mais il commença d'horribles expériences génétiques et sa communauté l'exila à l'ouest, dans la mer Égée, sur l'île de Patmos. Ce fut là que Yacub créa la lignée de l'homme blanc.

LANGMUT : Mais quel rapport avec les lémures et le Fils de Whiteman ?

ZUWARAH : Il y a un rapport, parce que celui que vous appelez Fils de Whiteman n'est pas, en fait, fils de l'homme

blanc, mais est le résultat d'une contre-expérience bénéfique et plus récente, qui a compensé au moins en partie les dégâts provoqués par Yacub... L'homme noir a deux gènes, un fort et un faible. Le fort est déclaré "gène sombre", le faible "gène clair"...

LANGMUT : Vous avez des preuves à l'appui de ce que vous affirmez ?

ZUWARAH : C'est écrit dans la Bible, même si c'est sous forme allégorique. Par ses expériences, Yacub avait à sa disposition 59999 disciples, exilés avec lui. Il commença à les croiser, sélectionnant peu à peu des exemplaires chez lesquels prédominait le gène clair. En croisant entre eux ces derniers, il obtint des exemplaires à la peau toujours plus claire, aux gènes faibles et à l'intelligence limitée, parce que leur cerveau ne pesait que cent huit grammes. Mais ils étaient dépourvus de préjugés et privés de morale, ils s'abaissaient à donner libre cours à leurs plus bas instincts. Ils constituèrent bientôt la majeure partie de l'île. Après la mort de Yacub, il n'y avait plus un seul homme noir sur l'île de Patmos. Quand l'île ne put plus contenir les hommes blancs, beaucoup d'entre eux émigrèrent en Europe. Le reste est une triste histoire. Les armées des blancs attaquèrent carrément le paradis terrestre. Cela se passa grosso modo voilà cinq mille ans. Avant son effondrement, du paradis terrestre décolla l'Avion Mère, auquel fut confiée la rédemption des races de couleur...

LANGMUT : Vous n'avez pas dit que l'Avion Mère est en orbite depuis 1930 ?

ZUWARAH : En effet, mais avant il a erré dans le cosmos pendant des millénaires. Sur l'Avion Mère, les frères et les sœurs firent l'expérience contraire à celle de Yacub, sélectionnant des hommes et des femmes toujours plus forts et capables de vivre longtemps, au point de devenir presque immortels. Dans l'espace, ces super-humains connurent d'autres espèces, dont une race supérieure chez qui les animaux domestiques étaient très intelligents, doués de

pouvoirs psychocénétiques et en tout point semblables à nos lémures. Les aliens donnèrent quelques-uns de ces animaux à l'équipage de l'Avion Mère, qui les domestiqua et en fit ses "archanges", ses émissaires sur la Terre. Un de ces lémures, Gabriel, fonda l'unique vraie religion...

LANGMUT: Le lien entre la Nation of Islam et tout le reste m'échappe...

ZUWARAH: Le faux noir Elijah Poole, qui se fait appeler Elijah Muhammad, est un traître parce qu'il s'attribue un rôle semi-divin, de prophète, alors que l'unique prophète est l'innommable couronné par l'archange Gabriel et que le Prophète ne peut se représenter dans ses traits, au contraire d'Elijah qui se laisse photographier et filmer et dont les portraits sont accrochés dans tous les locaux de la soi-disant Nation of Islam. L'Avion Mère a envoyé sur terre les archanges pour remettre de l'ordre. Avec leurs pouvoirs télécinétiques, ils troublent les réunions de la soi-disant Nation of Islam, font tomber les portraits du faux noir Poole des murs... Celui que vous appelez le Fils de White-man est en réalité l'ange exterminateur, le lémure-prince, celui qui accomplit la nécessaire opération de nettoyage...

LANGMUT: Néanmoins, aucune des victimes du Fils de Whiteman n'adhère à la Nation of Islam...

ZUWARAH: Ça, c'est ce que soutient l'homme blanc, nous, de la Real Church of the Mother Plane, nous avons d'autres informations.

LANGMUT: Tout à l'heure, vous parliez d'"attentisme" et du rôle de l'Avion Mère...

ZUWARAH: Le faux noir Poole enseigne que, une semaine avant le jour du Jugement, l'Avion Mère donnera des indications aux hommes justes sur la manière de se cacher, puis il fera partir mille cinq cents avions qui bombarderont la planète jusqu'à ce que ne survivent que les justes. L'Amérique brûlera dans un lac de feu pendant trois cent quatre-vingt-dix ans et ne se refroidira qu'au bout de six cent dix ans. Les noirs construiront une nouvelle

civilisation. Mais les archanges nous ont dit que c'était un mensonge: "Liberté maintenant!" Pourquoi attendre des milliers d'années avant de mettre fin à la méchanceté américano-babylonienne?

17. No Schmaltz

"Ce gouvernement, avec ses notions de Superman et ses politiques de bandes dessinées... Nous le savons bien, Superman n'a jamais sauvé aucun noir!"

Bobby Seale, tribunal d'État de Chicago,
27 octobre 1969

TANISHA MCWHORTER Lindani et moi, nous sommes nés jumeaux, mon épaule droite collée à son épaule gauche. On nous a séparés quelques jours après la naissance. Tout ce qu'on dit des jumeaux, de leur lien "spécial", la télépathie... Je ne sais pas, j'ai entendu tellement d'histoires, mais je crois que certaines coïncidences d'humeur sont dues au fait d'avoir été élevés ensemble. Les amies me racontaient l'histoire de personnes qui éprouvaient des douleurs quand leur jumeau avait un incident à mille milles de distance, moi je souriais et je haussais les épaules, il ne m'était jamais rien arrivé de semblable. Puis, il y a eu la nuit du rêve. La nuit où est mort mon frère, en fait, je ne savais pas qu'il était déjà mort.

Je rêvai que Lindani était à Prospect Park et parlait avec d'étranges petits animaux sur les branches des arbres, c'est-à-dire, il ne parlait pas vraiment, il communiquait avec eux d'une certaine façon. On aurait dit des petits singes avec une tête de raton. Tandis qu'ils s'adressaient à lui, en même temps ils regardaient un western. Ou plutôt, ils ne le regardaient pas, ils le *voyaient*. Chacun d'eux lisait dans la pensée des autres : il suffisait que l'un d'eux se poste sur la corniche d'un immeuble et regarde un téléviseur à travers la fenêtre d'un appartement, et tout le monde pouvait suivre le film. *Vera Cruz*, avec Gary Cooper et Burt Lancaster. Les animaux répétaient à mon frère les répliques

des acteurs. À un certain moment, dans une scène de fusillade, ils s'excitaient et, par la force de la pensée, sans le vouloir, faisaient tirer le pistolet d'un policier de passage. Par rebond, la balle touchait et tuait Lindani.

Je me réveillai avec une terrible démangeaison autour de la cicatrice à l'épaule. Une réaction cutanée sombre, qui resta pendant des semaines. Je l'appelais mon "signe de deuil".

LE DIRECTEUR Je ne crois pas que Rizzi avait des préjugés raciaux, mais dans son background il n'y avait rien qui puisse l'aider à comprendre les noirs, autant qu'il puisse s'y efforcer. Vous imaginez s'il pouvait prévoir les mouvements du Fils de Whiteman, ou comprendre les conséquences des meurtres dans la psyché des gens.

Je fus désolé par le flop de Bed-Stuy. En fin de compte, c'était une personne sensible, il écrivait de la poésie, il avait fait imprimer à compte d'auteur un recueil de vers intitulé *The Chromatic Closet*. Il avait plus ou moins mon âge, trente-sept, trente-huit ans. Nous étions tous deux des vétérans de la Corée.

Dès le début, il fut très dur avec le journal, et soupçonneux, toujours sur ses gardes. Il avait une idée bizarre de la liberté de la presse et pensait que notre but était de remuer la merde dans je ne sais quel but politique. À l'entendre, nous voulions exciter les lecteurs contre la police, ou carrément nous substituer à elle. En réalité, nous n'avions pas de plans cachés, nous nous limitions à informer le public. Il sortait de ses gonds quand les lecteurs en possession d'informations, ou qui croyaient l'être, nous téléphonaient à nous plutôt qu'à la task-force antiWhiteman, mais c'était l'effet de la profonde méfiance à l'égard du NYPD. Non pas une méfiance contingente, mais une méfiance historique, sédimentée au cours des décennies, couche après couche. Nous ne l'avions pas construit nous, le Mur de Berlin, de même que Rizzi ne l'avait pas construit. La première

pierre, l'establishment l'avait posée des siècles auparavant. Une des dernières avait été l'assassinat de Malcolm X. Plus tard, il y eut le procès contre les Panther 21. Beaucoup d'entre nous se rendirent compte que le mur était encore plus haut que ce que nous imaginions, et surveillé par un nombre croissant de gardes armés.

Je ne te dis pas comment Rizzi le prit, quand ce fut l'assassin en personne qui appela le journal! Avant même d'entrer dans cette salle, il était d'une humeur noire. À sa place, le maire Lindsay ne se serait pas démonté, il n'aurait perdu ni son calme ni sa lucidité.

TANISHA MCWHORTER La Véritable Église de l'Avion Mère, je ne crois pas en avoir jamais entendu parler. Peut-être qu'il y a eu une influence, peut-être que j'avais lu ou entendu des discours quelque part, sans y faire attention... Peut-être à la radio, pendant que je faisais autre chose...

GARRY BELDEN Sonia alla interviewer ce bouffon, juste pour voir, mais sa merde puait trop, ce n'était pas publiable. Avec le climat qu'il y avait, en plus... Comme les jours passaient, il y avait toujours plus de cinglés qui prenaient pour cible le standard du *Brooklynite*: l'un d'eux appela au moins dix fois, en soutenant que tout ça, c'était une histoire de satanisme et que le "D" des deuxièmes prénoms de Calvin Mey et d'Albert Rizzi voulait dire "diable". Il les appelait toujours comme ça: Calvin Diable Mey et Albert Diable Rizzi.

LE DIRECTEUR Notre manière de suivre l'affaire était très différente de celle des autres titres. Le *Post*, le *Daily News*, le *Chronicle*, le *New York Times* à la fin, aucun ne baignait dans les événements autant que nous, parce qu'aucun d'eux n'avait l'identité brooklynaise, une *voix* brooklynaise. C'est comme de dire *poifect* à la place de *perfect* ou *tooawk* plutôt que *talk*. Moi, je suis né à

Greenpernt, ce n'est pas un truc qu'on peut simuler. Un journal peut avoir un correspondant ou même une direction à Brooklyn, mais ça reste un journal de Manhattan. Nous, en revanche, on se considérait comme les héritiers de l'*Eagle*, le journal dans lequel avait écrit Walt Whitman. Peu importait que Sonia soit du nord de l'État: c'était une journaliste du *Brooklynite* et, en tant que telle, elle appartenait à Brooklyn. Ou plutôt, à *Bwookn*.

ROWDY-DOW Nous étions trois fois mal barrés: discriminés parce que noirs, exploités en tant qu'artistes, marginaux par choix. Tu le sais ce qu'on éprouve quand on est séparé de son instrument parce qu'on l'a mis au mont-de-piété? Un musicien sans instrument est-il encore un musicien? Je répète, on crevait la faim, je le dis pas pour causer. En 1966, Andrew Hill publia une annonce dans *Down Beat*: il demandait aux lecteurs un geste "dans un authentique esprit de fraternité", à savoir lui expédier un dollar chacun parce qu'il n'avait pas à manger. Et c'était un des meilleurs pianistes en circulation! Archie Shepp déclara n'avoir jamais réussi à travailler une semaine d'affilée si ce n'est à l'étranger. Eric Dolphy, les critiques le massacrèrent, surtout ceux du *Down Beat*, sans pitié, aucune envie de comprendre ce qu'il faisait, puis il est mort sans le sou et la revue l'a mis dans son "*Hall of Fame*". Mais c'est une histoire vieille comme le jazz: les blancs ont fait des films sur la vie de Benny Goodman ou de Gene Krupa, mais rien sur Duke Ellington ou Count Basie.

Vous dites: mais dans le jazz, il y avait de l'argent qui circulait, qui l'empochait? C'est vite dit: des gens comme les frères Termini, les propriétaires du Five Spot. En 1966, ils se mettaient dans la poche entre trois et quatre mille dollars par soir. Des dollars de l'époque, pas de maintenant. Pour te donner une idée, une table au Five Spot plus trois consommations ça se montait à sept dollars cinquante. Aujourd'hui, qu'est-ce que tu as, à Manhattan,

pour sept dollars cinquante? Un café frappé et un muffin de la veille.

Alors, les musiciens se mirent en colère et se radicalisèrent. C'était dans l'ordre des choses. Pour te donner un exemple, durant cette période, au Village Theater, il y eut un concert pour financer Stokely Carmichael et le SNCC. Il y eut Jackie McLean, Marion Brown, Archie Shepp... et l'ici présent Rowdy-Dow. J'étais peut-être la dernière roue de la charrette, mais je faisais partie du convoi.

BLOOD WILL TELL Il y en aurait, des anecdotes à raconter sur Plotinus Franklin, suffit de dire que ce fut un des très rares, peut-être carrément le seul en dehors du cercle des intimes, à être au courant de la maladie de Trane. Il écrivit même la nécro, un papier d'une bonne longueur d'ailleurs, à publier dans le supplément dominical du *Gotham Chronicler*. L'ennui, c'est qu'il mourut avant Trane et qu'il se créa un paradoxe: le journal ne pouvait quand même pas publier l'évocation d'un mort écrite par quelqu'un qui était encore plus mort. À la fin, ils ont coupé les références explicites au décès et ils l'ont présenté comme un "essai inédit du regretté Plotinus Franklin", ou quelque chose de ce genre.

Franklin encensait la *new thing*, il cherchait à lui donner une visibilité, mais il avait choisi une manière étrange. Dans les critiques de concerts, il pouvait écrire vingt lignes sur des détails marginaux, au détriment de la musique. Dans un article, il s'attarda pendant deux alinéas sur la manière qu'avait Don Cherry de remercier le public en claquant de la langue. Ces trucs aussi font partie de l'événement, la musique et le journalisme ont besoin d'un peu de couleur, mais consacrer la moitié d'un article à une connerie de ce genre... Une fois, il me demanda combien de chapeaux j'avais, qu'il en avait besoin pour un article, et moi: "Nigga, you crazy."

GIT-ON-THE-GOOD-FOOT Durant les mois qu'il passa aux USA, Stokely devint dirigeant honoraire des Panthères, il épousa Miriam Makeba, se battit pour récupérer son passeport et essaya d'organiser la communauté noire de Washington D.C. Puis le Dr King fut tué. Dans le pays éclatèrent plus de cent révoltes, la situation était désormais hors contrôle, organiser notre peuple était presque impossible. D'un jour à l'autre, les ghettos se remplirent de toxicos, l'héroïne se répandait. Stokely, de son côté, passa de sales moments: le Cointelpro les surveillait, Miriam et lui, et faisait tout son possible pour détruire leur réputation. Une tournée entière de Miriam fut annulée sans explications après que le FBI eut dit deux mots aux *promoters*. Le Cointelpro répandit dans le *movement*, et surtout chez les Panthères, le faux bruit que Stokely était un infiltré de la CIA. À la fin, avant que quelqu'un lui fasse sauter la cervelle sous un motif quelconque, Stokely récupéra son passeport. Miriam et lui retournèrent juste à temps en Guinée.

W. CH. Ceci est un mémorandum du FBI, daté du 10 juillet 1968:

"[...] créer l'impression que CARMICHAEL est un informateur de la CIA. Une méthode pour obtenir le susdit résultat serait de déposer dans le véhicule d'un ami intime nationaliste noir le carbone d'un rapport de la CIA, en apparence écrit par CARMICHAEL. La feuille serait placée de manière à être retrouvée tout de suite. On espère qu'une fois lu, le rapport aide à répandre la méfiance entre CARMICHAEL et la communauté noire. On suggère d'utiliser le carbone pour indiquer que CARMICHAEL a consigné l'original à la CIA en gardant la copie. On suggère en outre d'informer un certain nombre de criminels de confiance et d'informateurs raciaux que 'nous avons su auprès de sources fiables que CARMICHAEL est un agent de la CIA'. On espère que ces informateurs répandront le bruit dans diverses communautés noires du pays."

BLOOD WILL TELL Franklin avait quarante ans. Il était né à Lowndes County, en Alabama, et était monté à New York au temps du be-bop. L'un des très rares critiques noirs. Quand tu te baladais avec lui, il te racontait un tas d'anecdotes d'enfance, des restes de superstition, genre que si l'oreille droite te démange, ça veut dire que quelqu'un est en train de bien parler de toi, si tu marches dans ton sommeil, c'est que Dieu te conduit à accomplir une bonne action, et ainsi de suite. Rester là à l'écouter, c'était comme recevoir une carte postale de la plantation. Un soir, j'étais à dîner avec lui et nous parlions du pauvre Montgomery Boycott. Franklin allait au gymnase avec lui, il l'avait rencontré la veille au soir du jour où il est mort. À l'en croire, Monty se grattait le nez sans arrêt et "on sait que si le nez te démange, tu vas bientôt avoir de la visite". Oui, belle anecdote, mais Monty était allergique au pollen et le gymnase était juste à côté de Prospect Park.

GREEN MAN Au milieu des années 60, au moins pour ce qui concernait mon patrimoine, d'arc-en-ciel sous mes fesses, je n'en avais plus. À la maison, c'était des disputes continues pour des questions de sous. Des enfants, on n'en avait pas, donc les bouches à nourrir n'étaient que deux, et le loyer n'était pas trop élevé, mais ma femme ne travaillait pas, en plus elle avait un sale caractère et s'était fâchée avec diverses amies. Elle restait à la maison et s'aigrissait, elle trouvait toujours des prétextes pour se disputer, ça faisait passer l'envie de lui dire de m'accompagner au concert, elle disait qu'elle ne comprenait rien à la musique que j'écoutais, depuis quelques années déjà je ne savais plus quoi inventer pour la contenter. Elle me reprochait mes moindres petites dépenses personnelles, les mensualités de la stéréo, quelques chemises, et moi: "Mais pourquoi tu te cherches pas un boulot, merde?"

Elle avait essayé d'être bonne et femme de ménage, parce qu'avec les études qu'elle avait faites, elle ne pouvait pas trouver mieux, mais elle réussissait toujours à se disputer avec son patron et à se faire licencier, plus elle vieillissait et plus elle avait mauvais caractère, à l'écouter tous les blancs lui couraient après, ils lui faisaient des propositions obscènes ou lui mettaient la main au cul, moi je disais: "Si ça s'est vraiment passé comme ça, tu as bien fait de te barrer." Et elle: "Qu'est-ce que ça veut dire 'si ça s'est vraiment passé'?" Et on était repartis à s'engueuler.

Oui, parce que moi, j'en avais, des doutes: ok, eux, ils tentaient toujours le coup, mais ma femme, ces dernières années, on peut pas dire qu'elle se maintenait bien, quoi, elle n'était pas exactement... Voilà, il lui était venu un de ces gros culs qui ne plaisent pas aux blancs... Sincèrement, d'après moi, elle n'avait aucune intention de travailler, et pire encore: elle faisait de son mieux pour que la situation reste telle quelle, comme ça elle pouvait me faire chier.

BLOOD WILL TELL Pendant des années, les critiques avaient écrit des trucs qui ne tenaient pas debout, mais en 1965 Trane était devenu si grand que même ses ennemis les plus acharnés se convertissaient. Tout à coup, ils voyaient passer la grosse loco et avaient peur de ne pas pouvoir s'y agripper. Avec *A Love Supreme* il s'est empiffré de prix, il a écrasé le monde du jazz. Album de l'année, meilleur sax ténor et deuxième meilleur poly-instrumentiste, d'après les journalistes. Jazziste de l'année, album de l'année, meilleure composition jazz et meilleur sax ténor d'après les lecteurs de *Jazz*. Composition de l'année et album de jazz de l'année, d'après les journalistes.

Dans le *Chronicle*, Franklin le proposa aussi pour la première place des "marathoniens du jazz", parce qu'il pouvait jouer dix heures d'affilée, et parmi les musiciens mangeurs de glaces.

GREEN MAN Le travail, les arbres, la musique ne suffisaient plus à me distraire. Je regrettais ma vie de célibataire, mes vingt ans, à peine arrivé du Sud en pleine explosion du be-bop. Le premier travail de jardinier dans une villa des Brooklyn Heights. Les longs voyages en métro destination Harlem, pour m'enfermer dans l'Apollo Theater et me voir des heures de jazz et de rhythm & blues. Quelquefois j'entrais l'après-midi, je voyais d'abord une série B, puis le *band*, et je sortais à temps pour le dernier métro.

JULIA MEY La température était en train de monter, dans chaque ghetto couvait une émeute. Durant la période McCarthy, mon père était considéré comme un "rouge", mais dans celle du Black Power et des Panthères, il était désormais un modéré, il se sentait mal à l'aise.

Il rencontra plusieurs fois Sonia Langmut et Garry Belden, pour faire le point. Avec Belden, il n'avait pas de problèmes de relations, ils communiquaient entre collègues. Elle, en revanche, c'était une énigme. Mon père ne comprenait pas la moitié de ce que Sonia disait et faisait, mais il lui faisait confiance, elle avait été la première à faire le lien entre les homicides.

Quant à moi, l'état de choc était presque dépassé, mon bras allait bien, je me préparais à revenir dans le monde. J'écoutais la radio et contemplais ce qui se passait au-delà de la baie du grand séjour, les autos qui défilaient, les gens qui se promenaient dans le parc, les écureuils et les moineaux dans les branches, plus haut les sillages des avions.

Une des dernières nuits d'isolement, je ne me souviens pas quelle radio c'était... C'était une émission de jazz, ou plutôt, pas vraiment de jazz, c'était un talk-show nocturne, une atmosphère intime, avec de la musique, des invités en studio et des coups de fil des auditeurs.

Le thème était le Fils de Whiteman. Il me semblait épier, avec le verre posé sur le mur, la conversation dans

une salle de paranoïaques. Des mythomanes, des détectives improvisés, des cinglés appelaient... L'animateur était très ironique, il expédiait les appels les plus mélodramatiques et feignait de laisser la bride sur le cou à ceux qui exposaient les théories les plus absurdes. Je me souviens avoir pensé : et si une de ces voix était celle du Fils de Whiteman, qui se paie leur poire à tous ? Je fus frappée par les appels de certaines personnes qui soutenaient avoir été agressées, frappées, carrément blessées à cause de la psychose sur les meurtres. Ça s'était vraiment passé ou bien c'était des mythomanes ? Quelques-uns pleuraient, ou semblaient pleurer. L'un d'eux dit : "Il n'est pas possible que les frères se lynchent entre eux." En studio, il y avait un journaliste du *Gotham Chronicler* et il lui échappa un commentaire du genre : "Le Fils de Whiteman est en train de modeler les Brooklynais à son image et à sa ressemblance."

Le monde dans lequel je me préparais à retourner.

ROWDY-DOW Le jeudi soir jusqu'aux petites heures, sur la WCCB, il y avait *No Schmaltz*, présenté par Dave Mickiewicz, un des rares à mettre de la nouvelle musique. Il y avait un invité différent à chaque émission, plus qu'un invité en fait, parce qu'il présentait en même temps que Dave. Ils commentaient les disques, bavardaient et recevaient des coups de fil des auditeurs. J'avais été invité moi aussi, et si je ne me trompe, Sonia Langmut aussi, avec quelques-uns de ses enregistrements.

BLOOD WILL TELL C'était une émission très suivie. Moi aussi, j'ai été invité. Sonia également, et Plotinus aussi. Moi, j'y suis allé quelques mois avant la mort d'Ekundayo et de tous les autres, je m'en souviens bien, on n'y parla pas du Fils de Whiteman parce qu'il n'existait pas encore. Sonia y alla avant moi, Plotinus je ne sais pas, mais je sais que lui aussi y est allé.

ANGELA VANNEAU Bill écoutait toujours l'émission de Mickiewitz, lui aussi fut invité.

BLOOD WILL TELL Tu vois, ça c'est *WCCB on the Air*, le livre que la radio a fait en 1975 pour son dixième anniversaire. Voilà la liste des invités de *No Schmaltz* de 1966 à 1969, l'année où Mickiewitz est mort d'une overdose et personne ne l'a remplacé. Regarde ça : Archie Shepp, Bill Dixon, Larry De Tommasis, Bill Vanneau, Giuseppi Logan, Rowdy-Dow, Milford Graves, Kwesi Gant, Monty Burckhardt, un défilé de noms qui n'en finit pas. Voilà : Vanneau, Gant, Burckhardt et Franklin. Presque toutes les victimes de Whiteman avaient participé à *No Schmaltz*.

ROWDY-DOW Ce soir-là, l'invité était un journaliste du *Gotham Chronicler*, le type qui s'occupait du Fils de Whiteman. Vinola, il s'appelait, ou Vinoli. Ce jour-là, l'émission était consacrée aux meurtres. On aurait dit que tous les chtarbés de Brooklyn s'étaient donné rendez-vous sur cette fréquence. Une nana disait qu'elle voulait avoir un fils du Fils de Whiteman, une autre qu'elle soupçonnait le pompiste de la station en bas de chez elle, d'autres que celui qui tirait les ficelles, c'était ce flic, Rizzi. Avec certaines personnes, Vinola, ou Viniola, essayait même de raisonner, mais Dave se foutait de leur gueule à tous, pire, les plus dingues il les excitait avec des questions qui les faisaient déconner encore plus. Il s'amusait comme un petit fou. Et en effet, on riait, mais pour pas trop réfléchir, sinon il y avait de quoi se flinguer.

À un certain point, arrive un coup de fil qui me fait tendre l'oreille : une voix familière, je ne me rappelle pas où je l'ai entendue. Accent bizarre, mais à Brooklyn, on en entend tous les jours. Je suis concentré sur la voix et pendant une dizaine de secondes, je perds ce qu'elle dit, puis Dave l'interrompt et lui demande qui il est et d'où il appelle. L'autre répond qu'il appelle de Crown Heights.

J'augmente le son. Il recommence à parler mais Dave l'arrête, irrité :

– Mollo, l'ami, pour commencer dis-nous comment tu t'appelles.

L'autre se tait une seconde puis répond : "Augustus Rodney Downland", ce qui est mon nom, bordel de merde ! Je fais un bond sur ma chaise en gueulant : "L'enculé !"

Je suis sur le point d'appeler pour démentir mais Dave me devance, il lui répond un truc du genre :

– Eh, l'ami, dis pas de bêtises, tu crois qu'on est nés de la dernière pluie ? Ça, c'est le nom d'un musicien, Rowdy-Dow, et ta voix n'est pas celle de Rowdy-Dow. Ici, on est tolérants mais tu ne peux pas, j'insiste, tu ne peux absolument pas te faire passer pour quelqu'un d'autre, ni décharger sur d'autres la responsabilité des conneries que tu débites.

Ça finit que le type raccroche et moi je reste là à me demander putain mais qui ça peut être, parce qu'il m'a mêlé à ça et qu'est-ce qu'il a dit pendant que je n'écoutais pas.

Pendant qu'ils passent un morceau de Miles, je téléphone moi aussi et ils me passent Dave.

– Ehi, *mah man*, qu'est-ce qu'il a dit, merde, ce type qui se faisait passer pour moi ? J'avais l'impression de connaître sa voix.

Et Dave :

– Il a dit qu'un de mes invités va mourir de mort violente et que ce sera aussi ma faute. C'te jeteur de sort de merde ! Mais pourquoi il a utilisé ton nom ?

18. L'homme des fantômes

Non pas dans le temps qui me reste mais dans celui que je donnais au monde en jouant et jouant et jouant, et durant les pauses, je jouais encore, je jouais de la flûte dans un coin de la pièce.

(La flûte d'Eric. Le cadeau de sa mère.)

Puis nous sommes allés au Japon. Alice, Jimmy, Pharoah, Rashied et moi.

Peu après l'aube, je jouais du violon.

Hiroshima. Nagasaki.

Ils m'emmenèrent au mémorial de la bombe. Où tout commença à être effacé. Le bord du moment où le monde brûla. Éclair blanc, la dernière chose vue. La peau qui se détache et prend son vol, le corps qui se défait, cesse d'être *toi*, s'il l'a jamais été.

Les yeux fermés et les mains jointes en prière. On m'a photographié.

Sur le journal, on a écrit que je demandais pardon pour les crimes de mon pays.

(Pardon, pour Naima et les deux bébés morts avant de naître? Pardon, pour qui s'est senti trahi? Pardon, pour ce qui s'est perdu? Pour la hâte... ou l'hésitation? One day married, next day free/broken hearts for you and me./ It's a sin for you to get/a Mexican divorce... Pardon... pour ce qui me glissait entre les doigts?)*

* "Un jour marié, le lendemain libre / le cœur brisé pour toi et moi. / Quel dommage que tu obtiennes / un divorce mexicain."

*(Ça, c'est quoi?
Un homme qui meurt
ou un flash-back d'acide?)*

On se trouvait au Japon.

À l'aéroport, ils ont déroulé le tapis rouge. Rashied n'en croyait pas ses yeux.

En Amérique, aucun d'entre nous n'avait jamais été traité comme ça, traité en homme, respecté.

Je dis le Japon, mais "le Japon" c'est là où on est libre.

Elvin n'était plus dans le *band*, mais au Japon il a connu sa femme.

Art Blakey vole au-dessus du Pacifique plusieurs fois par an.

Monty Burckhardt est resté deux-trois ans au Japon, et il est rentré ceinture noire. Ici, il allait dans le même *dojo* que Plotinus Franklin, tu le connais?

Excuse-moi, mon amie. Je ne sais plus garder mes mains et mes pensées tranquilles.

"Cette fois, c'est même plus dangereux, parce que lui, il est dangereux."

Quelqu'un qui se balade armé? Un balèze?

"Si je frappe pas le premier, lui il me frappe et il me fait mal, peut-être il me tue."

Un critique armé? Un *promoter* qui sait se défendre?

"Je dois le frapper là où il ne m'attend pas."

Burckhardt a été tué chez lui, pris par surprise.

Il s'est défendu, mais dans ces conditions il ne pouvait pas...

Autrement, il l'aurait...

Parce que Burckhardt était...

On pense la même chose, mon amie.

19. Notes prises sur l'instant

"Quelle chanson chantaient les sirènes, ou quel nom prit Achille quand il se cacha parmi les femmes, ce sont des questions embarrassantes, mais pas hors de portée de toute conjecture."

Sir Thomas Browne

D.E.M. Tu dois comprendre que le seul "système de classification" était une étiquette collée sur chaque bobine, avec le lieu, le jour, le mois et rien d'autre, même pas l'heure ni l'année. Pas de noms de ceux qui parlaient, pas de sujet de l'enregistrement. Juste: "Harlem, 20 avril" ou "Prospect Park, 4 mai", et ainsi de suite. Il y a de longues listes de noms et de prénoms, quelquefois elles durent une demi-heure. Des personnages célèbres et inconnus. Peut-être des exercices mnémotechniques, ou de méditation. Pour chaque jour, il y a au moins six-sept bandes, toutes avec la même étiquette, pas moyen de comprendre l'ordre sans les écouter toutes. J'imagine que Sonia avait juste besoin d'écouter quelques secondes de chaque bande pour reprendre le flux mais, si j'ai compris quelque chose à sa méthode et à ses raisons, il est probable qu'il y a eu peu de bandes qu'elle ait écoutées plusieurs fois. Avec beaucoup de peine, j'ai réussi à mettre dans l'ordre un peu plus de quarante pour cent des bandes, celles du printemps 1967, juste avant le départ, mais il y a encore des trous. Il manque au moins une bobine.

Les bandes étaient bien conservées mais très vieilles, quelques-unes abîmées, les enregistrements pleins de parasites. J'ai réussi à en copier un peu sur des cassettes, à l'époque c'est ce qu'on avait. Aujourd'hui, il faudrait digitaliser au plus vite ce qui reste.

Quant aux carnets: des notes sur des livres lus, de longs flux de conscience sans ponctuation, des ébauches de lettres aux destinataires jamais nommés, des réflexions sur l'imminent "départ pour Brahman" d'un certain T... Les références aux bandes sont nombreuses mais cryptiques, du genre: "Cf. 03/02 Bed-Stuy." Un agenda entier semble avoir été rempli en une seule soirée: si j'ai bien compris, ce sont des notes prises sur l'instant concernant des coups de fil à une émission radio.

Moi, j'ai été là où tu t'apprêtes à entrer.

20. Économie politique des boules Quiès

“Il y avait des gens qui disaient que quand un nègre mourait, il allait en Afrique. C’est un beau mensonge. Comment fait un mort pour aller en Afrique?”

Miguel Barnet, *Biografía de un cimarrón*

GARRY BELDEN Le soir avant que meure le garçon du pont, Sonia me dit que, d’après l’homme des fantômes, la prochaine victime allait être un musicien amateur. Lindani fut repêché dans l’East River et je commençai à éprouver un fort respect pour l’inconnu. Je me souviens avoir dit à Sonia : “Il faut que tu le presses comme un citron!”

Elle me répondit qu’elle n’allait plus le rencontrer pendant quelques jours, parce qu’il allait mal. Cette fois non plus, je n’insistai pas pour me faire dire qui c’était. Je m’armai de patience et attendai le prochain contact. Puis il y eut le coup de fil au journal, l’histoire du saxophone retrouvé, les phrases sibyllines. Chaque jour, je demandais à Sonia :

– Tu l’as appelé, l’homme des fantômes?

Et elle :

– Demain, peut-être. Je ne veux pas le déranger, il a des problèmes de santé.

Tu savais que dans les carnets de Sonia il y a ces brouillons de lettres à un certain T.? C’est peut-être lui, l’homme des fantômes.

SONIA/FONDS B-BPL Différentes manières de mourir, tu m’as dit, et moi je pensais à Auschwitz et au bombardement de Dresde, aux parents de ma mère morts sous les décombres, aux camarades de classe de mon père morts

dans les camps d’extermination. Mourir un peu à la fois, dans l’agonie, mourir dans l’instant qui sépare l’éclair du tonnerre. Il y en a qui disent que Auschwitz fut l’anéantissement, et Hiroshima la lutte contre l’anéantissement. Au cimetière de Green-Wood, il y a un cerisier importé du Japon, les jardiniers lui ont donné un surnom : “Malgré Hirohito.” Malgré Hirohito, les Japonais étaient des êtres humains. À Hiroshima et à Nagasaki comme à Dresde, il y avait des civils. Des parents de la mère de quelqu’un. Des camarades de classe du père de quelqu’un. Le Japon était déjà en train de se rendre. Il y avait une technologie à expérimenter. Comme à Bikini : les gamins de l’atoll voisin virent s’approcher un nuage, ils rirent, ils pensèrent qu’il s’agissait d’un jeu, jusqu’à ce que la peau leur brûle, et que leurs cheveux et leurs dents tombent. Différentes manières de mourir : tu t’en vas avant le tonnerre, tu t’en vas avec l’éclair, mais ceux de l’atoll voisin s’en vont peu à peu, en demandant de l’eau, en marmonnant des malédictions desséchées. Ils disent que nous sommes “la génération de la bombe”, les premiers à avoir grandi en sachant que tout, moi, toi, vous, eux, peut être effacé en un instant. Tu me disais ta prière sur le lieu de l’explosion, et ce qu’ont écrit les journaux : demander pardon au nom de ce pays. Mais le pays change sous nos pieds. J’ai entendu le discours du Dr King. Le rapport d’autopsie de ce pays pourrait être un long rouleau de papier de calculatrice, comme les écrits dactylographiés de Kerouac. Il y aurait écrit Wounded Knee, Hawaï, Philippines, Hiroshima, Guatemala, Ghana, Saint-Domingue, Viêtnam, et Dieu sait quoi d’autre...

GIT-ON-THE-GOOD-FOOT Par chance, Stokely et Miriam sont retournés en Afrique vivants et non pas morts comme le voulaient certaines légendes répandues parmi les esclaves.

La Guinée indépendante était la base arrière de toutes les guérillas d’Afrique noire. Il y avait les Angolais, les

Mozambicains, ceux de la Guinée-Bissau et du Cap-Vert, les Sud-Africains de l'African Natinal Congress. Tous les mouvements de libération nationale prenaient leur envol à partir de Conakry. Stokely changea de nom, il s'appela Kwame Ture, en hommage à Kwame Nkrumah et à Sékou Touré. L'eau dans laquelle il se plongeait pour son deuxième baptême fut la culture africaine. Il entra dans l'All-African People's Revolutionary Party et s'occupa des rapports entre les mouvements africains du continent et ceux de la diaspora. Il ne s'arrêtait jamais une seconde.

LET'S-PLAY-A-GAME Sékou Touré était un mythe panafricain. En 1958, la France du général de Gaulle décida de faire un beau geste, des relations publiques, de se montrer ouverte et magnanime. Comme le général Giap les avait humiliés en Indochine, puis qu'ils s'étaient embourbés en Algérie, ils devaient utiliser le gant de velours, ou plutôt faire semblant. En Afrique, ils avaient un beau paquet de colonies qui, vu que les blancs aiment les euphémismes, s'appelaient "territoires associés à la communauté française africaine". De Gaulle proposa trois options à chaque colonie : laisser les choses en l'état, devenir territoire français de plein droit ou bien le choix le plus extrême : l'indépendance complète, mais en renonçant à une quelconque aide économique de l'ex-Empire. La troisième carte, ils la gardaient dans le paquet juste pour faire bien, ils pensaient : personne ne la choisira. Quand la petite Guinée fut la seule à lui balancer son poing dans la gueule, la France resta bouche bée, vacilla et tangua comme un boxeur pris par surprise. Oh, oui ! "Merci beaucoup, *pa'on*, mais nous, on veut l'indépendance !" Que l'Église dise *aamen* !

Passé les premiers jours du choc, les Français réagirent avec fureur. En quittant le pays, les fonctionnaires français emportèrent *tout* : l'argent public, les réserves d'or, les meubles, les fichiers avec leur contenu, jusqu'aux plans des

installations électriques, téléphoniques et des égouts. Ils emmenèrent même les ampoules et les téléphones.

SONIA/FONDS B-BPL Les câbles courent ensemble, se croisent et divergent, se tressent et se chevauchent, s'emmêlent et s'étendent et se coupent, perchoirs à corbeaux, contre le ciel, ils transpercent la terre et poursuivent, trampolines et toboggans pour les rats et les cafards, fils à linge pour taupes. À l'intérieur d'eux des voix se suivent, se défient ou s'ignorent, un câble se détache du tas à chaque mètre et entre dans une maison, quelquefois la voix va se fourrer dans un mixeur, grimpe sur une antenne et prend son vol, qu'en est-il de la voix quand elle arrive jusqu'à moi ? Les voix de ceux qui appellent la radio sont des ombres, des mirages dans la nuit, des projections troublées, des pellicules qui brûlent. Consumées dans leur effectuation électrique, elles arrivent à moi fatiguées du voyage. Je reste à les écouter pendant une heure, l'homme essoufflé, l'homme qui se laisse mourir, l'homme qui s'en fout, la femme qui existe à peine, l'homme qui vit quand il est au téléphone et confie à la voix le dernier espoir de ne pas devenir fou.

L'homme dans les sables mouvants s'agrippe à une branche, cet homme s'agrippe au téléphone. La voix qui arrive épuisée défaite sans force mais vivante. À moi ? La voix m'arrive à moi ? C'est pour moi, il sait que je l'écoute, que je peux comprendre quelque chose ? C'est moi sa branche, ou bien c'est lui qui est la mienne ? Combien on est à l'écouter ?

GIT-ON-THE-GOOD-FOOT Quand les Français s'en allèrent, la Guinée n'avait pas même une monnaie nationale, elle ne pouvait pas payer les fonctionnaires ni rien acheter. Ce fut le Ghana de Kwame Nkrumah qui aida la Guinée, avec un prêt de dix millions de livres sterling. Pour cela, quand Nkrumah fut déposé par un coup d'État

dirigé par la CIA, Sékou Touré l'accueillit à Conakry et le nomma coprésident.

Nkrumah mourut en 1972. La révolution guinéenne perdait un de ses pères. Kwame pleura l'homme qui l'avait convaincu de venir s'installer en Afrique et dont il avait pris le nom.

Douze ans après, Sékou Touré mourut à son tour, dans un hôpital de Cleveland.

Entre-temps, Kwame et Miriam avaient divorcé, il s'était remarié, était devenu père et continuait à ne pas s'arrêter, à organiser, à prendre des contacts, à faire des discours, à écrire des essais.

Une tendance factieuse de l'armée profita de la mort de Touré pour prendre le pouvoir. Ils arrêtaient aussi Kwame, mais une mobilisation internationale les contraignit à le relâcher. Il décida de rester en Guinée, pour organiser l'opposition au nouveau régime. Ce frère avait risqué la mort de la main du Klan, des nazis américains et des barbouzes du Cointelpro. Avant de plonger ses racines en Afrique, il avait vécu toute sa vie en territoire ennemi, sous le feu de l'infamie, de la calomnie, de la haine raciale. Alors, tu parles, s'il pouvait avoir peur d'une junte militaire de minables!

HEAVY LEGS Les choix comme ceux de Carmichael, je les critique dans leur idée de fond, à savoir qu'il existe de "bons" régimes et qu'on peut être révolutionnaires en montant sur les épaules de leurs chefs d'État.

SONIA/FONDS B-BPL Dave Mickewitz. Fils de Whiteman. Albert D. Rizzi. John V. Lindsay. John F. Kennedy. Lee Harvey Oswald. Jack Ruby. Ruby Tuesday. Mardi gras. Leaves of Grass. Walt Whitman. Walt Disney. Donald Duck. Carl Barks. Karl Marx. John Reed. Emma Goldman. Golda Meir. Moshe Dayan. Robert Moses. Robert F. Kennedy. Jimmy Hoffa. Sam Giancana. Oncle

Sam. Oncle Picsou. De nouveau, Walt Disney. Walter Ppk. James Bond. Ian Fleming. Alexander Fleming. Louis Pasteur. Louis L'Amour. Elmore Leonard. Leonard Bernstein. Eduard Bernstein. Karl Kautsky. Vladimir Ilitch Lénine. Vladimir Nabokov. Smourov.

GREEN MAN L'année 1967 arriva et les problèmes familiaux interféraient avec tout, je ne réussissais plus à me concentrer. Je laissai ma vie partir en quenouille. Le printemps qui s'annonçait, la ville pleine de belles nanas et moi vie sexuelle zéro? Ça n'existe pas. Je commençai à draguer dans les concerts, d'ordinaire des blanches à moitié hippies, un peu intellectuelles. Et de là, à boire, à me faire des joints alors que je ne m'en faisais plus depuis des années, quelquefois je prenais de l'acide, s'il y en avait je fumais même de l'opium. Je passais mes nuits dans des motels ou dans un appartement quelconque du Village puis, à l'aube, je rentrais travailler à Brooklyn. Quand j'allais à la maison, avec ma femme, il n'y avait que des engueulades, du genre graves, de celles où les assiettes volent.

C'est là que je commençai à avoir des hallucinations. Pas de lémures, mais un jour, je vis un petit homme surgir de derrière le tronc de Mighty et me dire: "Suis-moi."

Moi, je le suis, autour de nous il n'y a personne. Il m'emmène devant un petit buisson en flammes, qui brûle mais ne se consume pas. Et du buisson arrive une voix: "Ôte-toi les sandales des pieds, parce que le lieu sur lequel tu te tiens est terre sainte!" Et le petit homme ricane, ricane toujours plus fort, et moi, je pense: "Merde, homme, faut te faire soigner, qu'est-ce qui t'arrive?"

Je fais comme dans les rêves, je me pince et je ne sens rien. J'ouvre les yeux et tout a disparu, je suis là debout comme un couillon devant un buisson très normal. Je regarde par terre et je vois un billet de banque, ce ne sont pas des dollars, c'est un truc étranger. Je le ramasse, dessus est écrit *Repubblica italiana*, un aigle, une nana de profil

avec un grand nez. Cinq cents liras. Au verso est écrit au stylo : *Natella*. Je le montre à un de mes collègues, et lui il me dit :

– Pas étonnant, ce matin ils ont enterré une de ces gouapes de Bensonhurst, il y avait aussi des parents de la mère patrie, le billet a dû échapper à quelqu'un. Inutile que t'aïlles le changer, l'argent italien vaut moins que de la pisse.

– Mais d'après toi, qu'est-ce que ça veut dire, *Natella* ?

– Putain, qu'est-ce que tu veux que j'en sache ? On dirait un prénom, peut-être que quelqu'un devait prendre une note et qu'il n'avait pas d'autre papier où l'écrire.

Oui, il avait sûrement raison, mais, je ne sais pas pourquoi, je continuais à penser à ces liras, je me demandais qui pouvait être c'te *Natella*, etc. Bref, j'avais trouvé le billet tout de suite après un flash-back d'acide et j'étais tombé dessus. Après quoi, je ne trouvais plus mes cisailles. Aucun des gars ne les avait prises. J'ai dû m'en faire prêter une autre paire.

ROWDY-DOW Un mardi matin, à l'heure où se réveillent les poules, je me tourne et retourne dans un demi-sommeil tourmenté et furieux parce que la veille au soir je n'ai pas trouvé les boules Quiès, voilà deux choses qui me persécutent, les chaussettes dépareillées et les boules Quiès. Je ne réussis jamais à appareiller les chaussettes, j'ai beau m'appliquer, pas moyen, je les enroule quand je les ôte mais à un moment non déterminé entre celui où je les enroule et celui où je les retire du séchoir, j'en perds toujours une et au bout de deux ou trois fois, il ne me reste plus qu'à en acheter d'autres paires. Même problème avec les bouchons de cire pour les oreilles, là aussi, il y en a un, de problème : quand tu t'habitues, tu peux plus dormir sans, j'ai commencé à les mettre les nuits du lundi, puis pendant les autres aussi, comme ça pendant des années, j'ai dormi avec les boules Quiès jusqu'à ce que, avec l'âge, je

n'en aie plus besoin parce que j'étais sourd sans rien. Le deuxième problème, je ne sais pas si ça arrive aussi aux autres, c'est que tu te réveilles et que t'en as une seule et l'autre Dieu sait où elle est passée, tu défais le lit mais tu ne les trouves pas, ou bien elles tombent par terre toutes les deux, tu marches dessus et tu les écrases, ou elles glissent sous un meuble et tu les retrouves noires de poussière, bref il ne te reste plus qu'à en racheter, et si je l'oubliais, je devais m'en faire une paire de secours avec le coton des premiers soins ou du papier hygiénique mouillé et, pour revenir où j'en étais resté, ça m'était arrivé justement la veille au soir. Bref, je me tourne et retourne dans ce demi-sommeil furieux avec une oreille pleine de papier hygiénique et l'autre découverte, et du plafond arrive le tohu-bohu du Dominicain. Je médite de monter le tuer, je rêve de lui fourrer l'aspirateur dans le cul, puis à un certain moment, il arrête, silence. Silence complet.

Je me rendors d'un sommeil léger, mais au bout d'un moment, je ne sais pas exactement combien de temps, je me réveille en l'entendant parler. Sa voix s'entend bien, le plafond est en carton. Il est en train de téléphoner, je réussis à comprendre : "Trop dangereux", "Plus dangereux", "Lui, il est dangereux". Si c'est de moi que tu parles, connard, tu te l'imagines même pas à quel point je suis dangereux. Je me rendors, mais me réveille encore une fois : au-dessus, ils sont en train de se disputer. Je regarde le réveil : dix heures et demie. La patronne et le Dominicain se donnent des noms d'oiseaux, elle le traite de délinquant, lui, il répond : "*No es verdad!*" J'entends des objets qui tombent, d'autres cris, puis la porte qui claque, quelqu'un descend l'escalier en courant.

Dans l'après-midi, comme je sors pour aller aux répétitions, je rencontre dans l'entrée de l'immeuble un de mes voisins d'en face, et lui il me dit :

– Tu sais que Mme Taddeus a renvoyé son domestique parce qu'il volait ? Il prenait tantôt un truc, tantôt un autre,

il lui avait vidé la moitié de la maison ! Lui, il s'est défendu, il a dit que c'était plus fort que lui, il ne pouvait pas arrêter. Un cleptomane, quoi.

En démarrant la Buick, je pense : espérons que le nouveau fasse moins de bordel.

GREEN MAN Ma femme, je l'ai zigouillée quand elle a jeté mes disques par la fenêtre. C'était un mercredi, je rentrais chez moi du parc et à deux blocs d'immeubles de distance, déjà, j'ai vu des bouts de vinyles sur le trottoir, puis des pochettes : *We Insist!*, *Kind of Blue*, *Crescent*, mais, bordel... ? Comprenons-nous, à ce moment, elle m'avait déjà cassé les couilles menu menu genre sable fin, j'étais déjà tout près de la tuer *avant* ce tour de con, mais quand j'ai commencé à comprendre ce qui s'était passé... Elle avait jeté dans la rue mes vêtements, les chemises, les complets à quatre boutons, toutes les affaires que les passants avaient déjà piquées. Je me suis dit : calme, reste calme... Je me suis arrêté, j'ai fermé les yeux. Quand je les ai rouverts, de derrière le coin de la rue a jailli le petit homme de l'autre fois. Il est venu à ma rencontre et il souriait.

— C'est le moment, il a dit.

J'ai soupiré, j'ai fermé et rouvert les yeux. Le petit homme n'était plus là.

ROWDY-DOW Il se passe que le lendemain j'achète le *Brooklynite*... et j'y retrouve exactement pareil le coup de fil du cleptomane.

Il n'y a pas de doutes : c'est écrit "un appel reçu à 9 h 30 hier", accent étranger, il y a des phrases que je me rappelais... *Motherfucker! I got' cha!* Il dit même qu'il a volé le sax de la dernière victime, et bien sûr, il est cleptomane ! Seigneur...

En un instant, il me revient à l'esprit *No Schmaltz*, le type qui a utilisé mon nom, la voix, voilà pourquoi elle

m'était familière. Il a dit : "Augustus Rodney Dowland", il a dit qu'un invité de *No Schmaltz* allait mourir... Tu veux voir que la prochaine victime... ? Là, il dit : "Lui, il est dangereux", bien sûr, il sait que je suis en colère contre lui... Bien sûr, il dit aussi des phrases peu claires, s'il n'était pas dingue il ne serait pas le Fi...

SONIA/FONDS B-BPL À qui est offerte le rameau ? Qui l'offre ? À qui arrive la voix ?

ROWDY-DOW Je me demande pourquoi il en veut tant aux frères, il n'est pas blanc, en fait. Nah, le cerveau, ce n'est pas lui, c'est impossible. Il fait juste le sale boulot, derrière il y a quelqu'un d'autre, ou quelque chose d'autre. Et maintenant, qu'est-ce que je fais ? Je le dis aux flics ? Je serais dingue, je me fie pas à eux. J'appelle moi aussi le journal ? Mais bien entendu, comme ça ils me confondent avec les autres cinglés.

Non, merde, je m'arrange tout seul. Comme Robert F. Williams. Comme les Deacons. Comme disait Malcolm : "Obéis aux lois, respecte tout le monde, sois pacifique, mais si quelqu'un lève la main sur toi, fais en sorte qu'il ne la lève plus jamais." Je dois découvrir comment il s'appelle et où il habite. Le surveiller. Y comprendre quelque chose. Le coincer. Le mettre hors d'état de nuire, appeler le *Brooklynite* et, *ensuite*, les flics. Je dois le faire, et pas seulement pour moi, mais pour tous les frères, et pour mon ami Ekundayo.

Voilà, telles étaient mes pensées, appuyé à l'auto le journal à la main, dans la journée qui a changé ma vie.

À un certain moment, j'entends un grand bruit et un passant dit : "Qu'est-ce qui se passe ?"

Je lève les yeux et je vois des disques répandus sur le trottoir. À la fenêtre d'un immeuble, une nana hurle des phrases incompréhensibles et balance albums, singles, 78 tours, les disques roulent hors des pochettes, finissent au

milieu de la rue, sont réduits en miettes par les autos. Je vois qu'il y a aussi mon album, *Rowdy-Dow and the Jass Pundits*, et pendant que je monte en voiture, je pense: Brooklyn est en roue libre.

GREEN MAN J'ai tué ma femme avec une poêle, en la frappant à la tempe de toutes mes forces. Morte sur le coup. J'ai mis la poêle dans l'évier et le corps dans un fauteuil. Dans la salle de bains, je me suis déshabillé pour prendre une douche. Au fond d'une poche de mon pantalon de travail, il y avait le billet de banque italien, je l'ai posé sur le bord du lavabo.

Une demi-heure de douche et j'étais un autre homme. Six heures et quart. La stéréo démolie, plus de disques mais la radio fonctionnait. Le speaker de la WCCB a annoncé *Mysterioso* de Monk.

Je n'avais pas d'avocat et je ne savais pas qui appeler. Retourné dans la salle de bains pour pisser, j'ai vu les cinq cents lires avec l'inscription *Natella*. J'ai eu une intuition: quels sont les noms utiles à un Italien, noms à noter en hâte sur le premier bout de paperasse? J'ai pris l'annuaire du téléphone: *Natella Alfonso, Natella Alfredo, Natella Andrew, Natella Anthony... Natella & Natella, 285 Avenue U, Bensonhurst*.

Sept heures. Il est tard mais je me dis: essayons. Une voix féminine répond:

– Cabinet d'avocats.

Et moi:

– *Hello*, je viens juste de tuer ma femme et je n'ai pas d'avocat.

21. Messenger des dieux

"J'aime les gens qui aiment leur pays, croient en lui et espèrent vivre jusqu'en l'an 2000, quand le revenu moyen par famille sera de quinze mille dollars par an, quand nous traverserons les océans en volant sur l'eau et sous l'eau avec nos cargaisons, quand un nouveau monde s'ouvrira dans le domaine des entreprises spatiales. Oh, c'est une perspective si belle et pleine d'espérance que j'ai lancé les médecins dans la recherche sur les maladies du cœur et le cancer et toutes ces choses qui tuent les hommes jeunes. Je veux être présent en l'an 2000 pour en profiter, et je sais que si j'y suis, j'en profiterai vraiment."

Lyndon B. Johnson, Butte,
Montana, 12 octobre 1964

D.E.M. Je t'ai appelé parce qu'il s'est passé quelque chose. Et même plusieurs choses, et importantes. J'ai fait un rêve. J'ai trouvé la Pierre de Rosette du Fonds *Brooklynite*/Langmut. Ou plutôt, je ne l'ai pas trouvée: on me l'a offerte. Je ne dors pas depuis deux jours, depuis que j'ai reçu la visite d'Hermès, messenger des dieux. Bien sûr, il est plus lent qu'autrefois: presque quarante ans pour arriver de Vancouver, et pendant qu'il voyageait, l'Amérique a changé, mais l'important est qu'il soit arrivé et qu'il m'ait apporté deux CD pleins de voix.

Tu l'as déjà entendue, l'interview par Sonia du type de la Real Church of the Mother Plane? Cette histoire des anges qui en réalité sont des lémures d'autres planètes, envoyés sur Terre par l'Avion Mère. La première fois que je l'ai entendue, je n'avais pas idée de ce qu'étaient des lémures. Ma sœur est abonnée au *National Geographic* et m'a fait voir des photos. Des singes à tête de raton et aux doigts très longs.

L'interview du cinglé m'a impressionné, et pendant quelque temps j'ai rêvé de ces bêtes, toujours la même scène: j'étais dans Prospect Park, eux ils étaient dans les arbres et communiquaient par télépathie. Ils me posaient des questions sur Lyndon B. Johnson, qu'ils appelaient "le Président". Moi, je répondais que LBJ était mort d'une crise cardiaque en 1973 et que le président était maintenant Ronald Reagan. Eux, ils soutenaient que c'était impossible, parce que Ronald Reagan était un acteur de westerns ratés. Ils étaient tous experts en western, ils les recevaient dans leurs cerveaux par voie télépathique. Moi, je répondais que Reagan avait abandonné le cinéma depuis longtemps, maintenant nous étions dans les années 80 et qu'il était président des États-Unis d'Amérique. Les lémures ricanaient, l'un d'eux me montrait une bobine et me disait:

– Non, l'ami, tu es encore dans les années 60, tu ne retourneras pas dans ta décennie tant que tu n'auras pas trouvé ça!

À ce point, je me réveillai.

C'était la bande manquante dans le Fonds *Brooklynite*/Langmut. Un "trou" dans les bandes de juin 1967, la période de la mort du Fils de Whiteman. La pièce du puzzle qui manquait.

Depuis longtemps, je ne pensais plus aux bandes de Sonia, mais après ta visite, elles se sont de nouveau frayé un chemin dans ma tête et les lémures les ont suivies. C'est comme disait Napoléon: où passe une chèvre passe aussi un homme, et où passe un homme passe aussi un bataillon.

Il y a trois nuits, j'ai rêvé des lémures, presque vingt ans après la dernière fois. La même scène: j'étais dans Prospect Park, eux se tenaient dans les branches. Ils me posaient des questions sur le président Johnson. Je leur répondais que nous étions dans un nouveau siècle et même dans un nouveau millénaire, et que LBJ était un souvenir éloigné. Ils rétorquaient:

– Il y a un Président texan et les États-Unis sont en train de faire une guerre en Asie.

Et moi:

– Ce n'est pas le même Président ni la même guerre.

Et eux:

– Ce n'est peut-être pas le même Président, mais c'est certainement la même guerre.

Non, je disais, maintenant nous étions au XXI^e siècle. L'un d'eux me montrait la bobine, me la lançait et disait:

– Maintenant, oui.

Le matin, j'ai reçu un paquet sans mention d'expéditeur, avec des timbres canadiens et des tampons de Vancouver. Il contenait deux CD mastérisés par un particulier et un billet avec une seule phrase: "... *mais croupir dans l'ombre et l'apathie, c'est de sa demeure se faire un tombeau.*"

Sénèque. La fin d'une des Lettres à Lucilius: "*mais croupir dans l'ombre et l'apathie, c'est de sa demeure se faire un tombeau. Au seuil même de tels hommes on peut graver sur le marbre, en épitaphe: morts par anticipation.*"

Les CD contiennent trois heures d'enregistrement: la voix de Sonia et de deux autres personnes. L'une parle longtemps mais on ne comprend presque rien, elle marmonne surtout. L'autre dit seulement deux phrases, mais claires.

C'est la bande manquante.

*"You worry because you're hurrying
and hurry because you're worrying
Don't happy, be worried."*
Benjamin Zephaniah, *De Rong Song*

SONIA/PREMIER CD Le prochain sera Plotinus. T. n'a pas eu besoin de le dire, la pensée s'était gonflée comme un ballon à l'hélium un 4 juillet. Si elle m'échappe des mains, elle montera haut, très haut, rétrécira dans le bleu du ciel et je la perdrai. Rester concentrée. Je ne dois pas me torturer de questions. Si j'ai raison, je dois agir, si j'ai tort, il ne se passera rien.

Plotinus est dans la nouvelle musique, même s'il ne joue pas: "C'est comme s'il joue." Il connaît les arts martiaux, sait se défendre. "Il est dangereux." Monty Boycott aussi savait se défendre. Il s'entraînait dans le même *dojo* que Plotinus. Monty savait se défendre, il était nécessaire de le cueillir par surprise.

Chez lui.

Avertir Plotinus avant qu'il soit trop tard. Avant dimanche. Après-demain. Vendredi soir à New York. Avertir Plotinus, aller chez lui, avant qu'il sorte avec l'envie de se plonger dans un écheveau de rues et dans la gueule des boîtes enfumées, pour n'émerger sans doute que dimanche, quand peut-être...

Plotinus le fera, il se plongera, il n'est pas du genre à s'enfermer chez lui, il se sent sûr comme un... Et si en fait, il était en alerte? Si lui aussi avait lu le journal, entendu la voix à la radio, saisi l'un de ses présages de son Sud profond?

"Si, en sortant de chez toi, tu sens une démangeaison sous l'aisselle droite, ça signifie que le Fils de Whiteman veut te tuer..."

Le Fils de Whiteman? Peut-être la moitié du Fils de Whiteman. Peut-être le complice du Fils de Whiteman. Le complice ou *un* complice? Difficile de faire deux plus deux si c'est l'un qui devient deux. Qui est derrière? Quelles forces?

Plotinus a participé à *No Schmaltz*. La voix a dit: un invité de l'émission mourra et ce sera aussi la faute de Dave. La faute de Dave parce qu'il l'a invité. Il a invité aussi Monty. Il a invité aussi Ekundayo. Bill Vanneau. Kwesi Gant. C'est comme ça qu'il choisit ses victimes? C'est vraiment lui qui les choisit? Je ne dois pas me torturer de questions.

Moi aussi, j'ai été invitée chez Dave. La voix savait-elle que j'étais à l'écoute? Elle m'a donné l'indice pour se faire trouver? Elle m'a demandé de le faire capturer pour qu'il arrête?

Pourquoi a-t-elle donné le nom de Rowdy-Dow? Peut-être un message aussi pour lui? Et si c'était la prochaine victime? Non, Rowdy-Dow joue. Il a été invité de *No Schmaltz*, mais ce n'est pas un non-musicien. Et si tout le monde avait mal compris? Si la voix était seulement celle d'un mythomane parmi tant d'autres, et si ses phrases étaient incohérentes? Peut-être qu'il se fout de notre gueule?

ROWDY-DOW En fin d'après-midi, je ne me rappelle plus quelle heure il était, je rentre chez moi et sonne à la porte du voisin de palier, celui qui m'avait parlé du cleptomane le matin. Je lui demande s'il se rappelle le nom du type. Il me répond que non.

– Essaie de faire un effort, homme, j'ai besoin de ce nom et il vaut mieux que je le demande pas à la Thaddeus, on a de très mauvais rapports.

– Je te jure, je me rappelle pas, c'est un de ces noms espagnols genre Alvarez, Gonzalez, Gutierrez, mais je me rappelle pas. Pourquoi t'en as besoin?

J'en reste là, c'est une histoire trop longue et je dis :
– Bon, beh, il ne reste plus qu'à le lui demander à elle.
– C'est inutile, il me dit, Mme Thaddeus est partie après le déjeuner pour le New Jersey, elle est allée voir sa sœur. Elle revient vendredi après-midi.
– Merde ! Mais tu es sûr de pas te le rappeler, ce nom ?
– Je te l'ai dit, c'est un de ces noms espagnols, genre Rodriguez, Fernandez, Henriquez...

Alors, je monte deux étages et j'essaie avec la voisine de palier de la Thaddeus, une vieille avec un seul bras. Elle m'ouvre la porte et je lui demande :

– Madame, est-ce que par hasard, vous vous rappelez le nom du domestique de Mme Thaddeus ?

Et elle :

– Ah bah, vous savez, c'est un de ces noms espagnols : Dominguez, Lopez, Suarez... Peut-être que M. Jackson, au premier étage, s'en rappelle, il parle un peu l'espagnol.

Ce Jackson travaillait dans une boutique d'animaux et n'était pas encore rentré chez lui. Une petite heure plus tard, je me pointe à son appartement :

– Bonsoir, monsieur Jackson, peut-être que ça va vous paraître une question bizarre, mais est-ce que vous vous rappelez le nom du domestique de Mme Thaddeus ?

Et lui :

– Ah ! Attendez, je l'ai sur le bout de la langue... Vous savez, c'est un de ces noms espagnols comme Martinez, Jimenez, Sanchez... Zut, ça me vient pas. Mais pourquoi vous me le demandez ?

Bref, après avoir fait le plein de noms espagnols, je me résigne à attendre deux jours. Très mauvaise manière de passer à l'action.

23. Lonnie's Lament

"La violence est aussi américaine que la tarte à la cerise."

H. Rap Brown

ROWDY-DOW Ce qui a baisé les autres, ça a été leurs habitudes, le fils de pute savait où les trouver, comment ils se déplaçaient et tout le reste. Moi, je veux être imprévisible. Il y a un certain temps, un intellectuel du Village, un certain Lazzarato, m'a vendu un complet bourgogne, je ne l'ai pas encore mis et c'est la bonne occasion, et puis j'ai un chapeau *pork-pie* blanc, bref, des trucs différents de ce que je porte d'habitude. Chez un prêteur sur gages, j'achète un petit pistolet de dame, un bibelot ridicule mais si ça te chope, ça te fait mal, et il tient dans la poche de la veste, pas besoin d'étui.

Dans les deux jours qui suivent, je sors de chez moi en passant par les toits, je descends un escalier anti-incendie, suis un passage et débouche de l'autre côté du pâté de maisons. Je disparais en arrêtant le premier taxi et la Buick reste à la maison. Avec les gars, on répète pas dans la salle habituelle mais sur l'arrière d'une baraque de Bed-Stuy. Au retour, même trajet. Avec une excuse dont je ne me souviens pas, j'envoie ma femme chez les beaux-parents. Je dors seul, avec quelques précautions : porte bloquée par une chaise et si quelqu'un ouvre la fenêtre, une cordelette fait tomber un vase de la commode, moi je me réveille, sous le coussin, il y a le pistolet et à la place de ma femme une batte de base-ball.

Enfin, vendredi après-midi, Mme Thaddeus revient du New Jersey. Je convaincs le voisin de monter avec une

excuse et, en parlant de choses et d'autres, de se faire dire quelque chose sur le type, le nom, des coordonnées...

Il s'appelle Héctor Ramirez. À New York depuis un peu plus d'un an. Il vit seul à Williamsburg.

On est vendredi 9 juin. Dimanche, Cornelius, le trompettiste du *band*, et moi, nous devons aller chez Slug's pour une jam-session avec les Langsymble, le groupe du pauvre Monty Boycott. Je soupçonne le type de vouloir me flinguer devant chez Slug's, un peu comme ça s'est passé avec Bill Vanneau. J'ai le temps de le retrouver, de comprendre si j'ai raison, de décider quoi faire.

SONIA/DEUXIÈME CD Aube du 10 juin, j'enregistre et je ne sais pas si quelqu'un écouterait. Je ne peux dire à personne ce qui s'est passé cette nuit, mais je dois mettre mes pensées en ordre. L'appartement de Plotinus avait la porte entrouverte. Palier silencieux, un rai de lumière ténue. À l'intérieur, quelqu'un haletait, gémissait... ou pleurerait... marmonnait quelque chose. Ce n'était pas Plotinus.

Je suis restée immobile une minute, comme un hibou dans les ruines du château d'hypothèses dressé et abattu chemin faisant. Il est tard, il est tard et tu n'as qu'un Butoba, pas un Colt, pas un Smith & Wesson, pas un Luger. Juste un magnétophone, l'arme de la critique.

Si là-dedans il y a le Fils de Whiteman, l'arme de la critique ne peut se substituer à la critique des armes. La force matérielle doit être abattue par la force matérielle.

J'ai le magnétophone et je ne peux utiliser que ça.

La façon de formuler un problème est déjà sa solution.

La critique de l'inadaptation est déjà la réponse à l'inadaptation.

Bref, ou ça passe ou ça casse.

Allumer, la bande tourne, profonde inspiration et ouvrir la porte.

Grincement, puis silence. Dans l'entrée: personne.

À gauche, porte de la salle de bains fermée. Sur la droite, porte du séjour grande ouverte.

Encore deux pas.

Un.

Deux.

ROWDY-DOW Tard dans l'après-midi du vendredi, j'arrive à Williamsburg après avoir changé deux fois de taxi, on sait jamais, et je trouve l'immeuble où habite Ramirez.

Et maintenant? Pour le mettre sous surveillance, je ne sais même pas par où commencer.

Mieux vaut prendre le taureau par les cornes, tenter un mouvement. J'appuie sur la sonnette du dernier étage.

– Je suis l'ouvrier de la société Unetelle, je dois réparer la lumière de l'entrée qui est grillée.

On m'ouvre.

Quatre étages, douze appartements, pas de plaques sur les portes. Je me gratte la tête, mais déjà au premier étage arrive quelque chose qui me remplit d'excitation: de derrière la porte, quelqu'un chante. C'est sa voix. Cette chanson, il la massacrait en faisant le ménage de la Thaddeus: "*Reír, Reír, Reír/lindas campanitas de cristal/que alégran mis horas de dolor...*"

Je regarde la montre: six heures. On a tout le temps. S'il sort, je peux le suivre, peut-être que je découvre ce qui me servira à anticiper ses mouvements. Je serre le pistolet dans la poche: les rôles s'inversent, salopard.

Je me glisse dans une cafeteria au coin de la rue, m'assieds à la table la plus proche de la vitrine de manière à tenir la porte de l'immeuble à l'œil. Si Ramirez sort, je me colle à son ombre.

Mais moi, j'ai jamais fait de filature. Quelle distance je dois laisser entre lui et moi? Et s'il se retourne? Mieux vaut se tenir de l'autre côté de la rue. Et s'il prend le métro? Comment je fais pour rester dans la même voiture

sans qu'il me voie? Beh, c'est vendredi et le métro sera plein de gens.

Et s'il entre ici pour prendre un café, un drink de début de soirée? Merde, ici, c'est le bar d'en bas de chez lui, peut-être que c'est une erreur d'y rester? Mais quelle est l'autre option? Je peux pas me poster au milieu de la rue.

Et s'il ne sort pas? Qu'est-ce que je fais? Je peux pas rester là jusqu'à ce qu'ils ferment!

Rowdy-Dow, t'es nul pour ces trucs. Mieux vaut laisser tomber et appeler les flics, ou le *Brooklynite*. Dans les films, ils s'en sortent facilement, les blancs, et en fait c'est la merde.

SONIA/DEUXIÈME CD Je me suis penchée et j'ai demandé pardon à Plotinus. Je m'en fichais, de la prudence, du raisonnement, je pleurais et sanglotais et essayais de dire quelque chose... Muscles du cou trop tendus, je reniflais, le monde était un sale endroit où on arrivait toujours trop tard, j'essayais de le dire à Plotinus, de lui présenter mes excuses, mais j'y arrivais pas, et j'étais folle au point de tourner le dos au bourreau, qui, toutefois, pleurait comme moi et gémissait, visage et mains pleines de sang, il se tamponnait la bouche avec un pan de chemise et parlait mais je comprenais seulement "*Lo hiente nusho*" et "*hegnohita Lanhut*", comme il m'appelait et essayait de me présenter ses excuses tandis que *moi*, je cherchais à présenter les miennes à Plotinus, à genoux sur les tessons comme pour une pénitence. La tête écrasée sous le téléviseur. Moquette trempée de sang, vases et bibelots en mille morceaux.

Quand je me suis levée, sans savoir combien de temps avait passé, sous le genou droit, il n'y avait pas seulement des tessons, mais aussi une incisive. Sa sœur était juste un peu plus loin, avec des fragments d'autres dents. Prononciation faussée, l'homme répétait qu'il était désolé. Nez cassé, menton livide et gonflé, bouche... explosée. Dents de devant envolées et lèvre supérieure presque tranchée,

réduite en pulpe sanguinolente. Plotinus avait dû le frapper en plein, peut-être plus d'une fois, avec un coup de pied de bas en haut. Un vrai miracle que l'os du nez ne se soit pas enfoncé dans le cerveau, que le cou ne se soit pas brisé, que l'homme ne se soit pas évanoui et étouffé dans son sang. La douleur devait être lancinante, une unique marée de douleur des tempes aux clavicules.

Dans l'état où il était, et dans celui où j'étais, j'ai eu du mal à reconnaître sa voix.

Je t'ai entendu à la radio, je lui ai dit. Il a hoché la tête. Je lui ai tendu un mouchoir propre pour s'essuyer le nez et la bouche. Il m'a remercié, du moins je crois, puis m'a dit son nom, mais je ne l'ai pas compris. Il l'a répété vainement, a renoncé et tendu son passeport.

Ce n'est qu'à ce moment qu'il s'est aperçu, et qu'il m'est revenu à l'esprit, que le Butoba marchait. Les bobines tournaient et il y avait la promesse d'un récit, mais c'était une promesse déjà trahie. Je sentais les vibrations de l'arrivée tardive, de la demi-compréhension, du je sais que tu sais que je sais mais il y a toujours quelque chose qui manque. Nous avons échangé un regard, l'assassin et moi, complices d'un instant triste.

ROWDY-DOW La radio du bar était réglée sur la WCCB, ma montre indiquait six heures, j'étais à la troisième tasse de café et je m'interrogeais sur les techniques de filature. Je tenais à l'œil la porte d'entrée, le nez à quelques pouces de la vitrine, j'écoutais *Lonnie's Lament* de Trane avec le vieux quartet, un morceau qui m'a toujours hypnotisé.

À un certain moment, une ombre. Je lève les yeux: debout devant la vitrine, Ramirez me fixe. Dans un coin de mon cerveau se forme une pensée: aux blancs du genre Marlowe ou Sam Spade, c'tes trucs n'arrivent jamais.

Je me lève, je sors et je l'affronte?

Je reste assis et je fais mine de rien, genre qu'est-ce qu'il y a de bizarre, on peut pas se boire un café à Williamsburg?

Si tu choisis cette tactique, tu dois rien en avoir à branler de lui, il n'est rien pour toi, lui.

Mais il est déjà trop tard, on est déjà en train de se dévisager.

Il n'a pas une expression hostile, et pas même surprise, comme si c'était la chose la plus normale du monde de me voir en bas de chez lui. Pendant qu'il s'éloigne, me revoilà parti avec les questions : qu'est-ce que je fais ? Je le rejoins et je le coince ? Puis je vois qu'il pénètre dans l'entrée de l'immeuble. Putain, et s'il rentre juste maintenant ? Peut-être que celui qui chantait était un autre. Les *spics*, quand ils roucoulent, ils se ressemblent tous.

Il m'a vu par hasard ou bien il me suivait ?

Assez de café, je suis tellement nerveux qu'à chaque mouvement j'ai des secousses dingues.

Deuxième chose : en parler à quelqu'un.

À qui ?

SONIA/DEUXIÈME CD Neuf heures. J'ai fermé l'entrée, récapitulé mes mouvements : je n'avais rien touché. À part la dent heurtée du genou, la scène est restée comme je l'avais trouvée. Une fois les larmes essuyées, et une fois calmé le sanglot que je ne m'étais pas aperçu avoir, il m'est revenu un peu de jugeote : sans défense, sans couverture, seule avec un multi-meurtrier. Hector assis sur un fauteuil, les mains sur les bras, chemise collée à la poitrine, visage déchiqueté, en attente de parler et de saigner à mort. Il avait tenté de toutes les manières de se faire arrêter, de donner des indices de ses prochains mouvements, maintenant, il allait m'expliquer pourquoi. J'avais besoin d'un peu de temps, d'un peu de culot et d'un petit bluff. Improviser. Je suis retournée à la porte et l'ai entrouverte, sans mettre la chaîne. Je me suis mise à la fenêtre qui donnait sur la rue et j'ai agité le bras comme pour répondre à un salut, puis je lui ai dit : je ne suis pas venue seule. Là, en bas, dans la rue, il y a une voiture avec deux hommes du

révérend Alphonse Bradley. Tu ne peux pas t'échapper. On est au premier étage, si je vois que tu as de mauvaises intentions, il suffit d'un signe et il ne leur faut pas longtemps pour monter, la porte est ouverte et ils finiront le travail commencé par mon ami Plotinus. Maintenant, dis-moi, Hector : pourquoi ?

J'ai tout enregistré. Il parlait, ou plutôt il marmottait, glougloutait et crachait du sang, s'interrompait pour s'éponger le nez. Il s'emmêlait, glissait toujours plus souvent dans l'espagnol. Se répétait. Fondait en larmes. L'écouter était une tâche de Sisyphe : il me semblait avoir saisi le sens, puis une phrase changeait le tableau. J'ai fait appel à toute ma lucidité.

Au terme d'une nuit qui a tué trois fois, j'ai dans mon giron une bande pleine de gémissements désespérés.

24. Le récit de Ramirez

*"Qu'en aura-t-elle à dire, elle, ma sévère CONSCIENCE,
ce spectre sur mon chemin?"*

William Chamberlayne, *Pharonnida*

Je m'appelle Héctor Ramirez Delgado et j'ai honte de dire mon nom parce que c'est comme salir le magnétophone, Héctor Ramirez Delgado a fait du mal, il a tué des gens, si je raconte tout, on en a pour deux jours mais moi je meurs avant. Je suis né à San Francisco de Macorís, un pequeño pueblito en República Dominicana, dans une famille pauvre mais pas trop. Je suis à New York depuis un an et quand [*incompréhensible*]. L'autre personne qui a le même nom que moi, Héctor Ramirez Delgado, je la connais depuis que je suis petit, à l'école. Le premier jour, la maîtresse fait l'appel et quand elle dit "Ramirez Delgado", on répond tous les deux, et on a aussi le même prénom! Moi je me sens comme une merde: comment ça se fait que je l'ai jamais vu alors que notre ville n'est pas grande?

Cet autre Héctor me contredisait toujours, si moi je dis blanc, il dit noir, si je dis noir, il dit blanc, bref il m'emmerdait vraiment, et c'était un violent, et il parlait toujours d'une voix trop forte, et quelquefois hors de l'école aussi parce qu'on s'appelait pareil, on me donnait la faute à moi de ce qu'il faisait lui. Je me rappelle que... non, si je dis ça aussi, on n'aura pas le temps de dire le reste.

Bref, l'autre Héctor, j'arrivais plus à m'en débarrasser, même quand j'ai grandi plus grand, là où j'allais, il était là aussi et il y avait toujours de la confusion, aussi parce qu'on se ressemblait, si j'allais danser le merengue, lui il était déjà là qui embêtait les femmes et qui se disputait sur

la politique, il hurlait que le dictateur Trujillo était un bandit, alors le patron de la boîte le faisait jeter dehors sinon la police fermait la boîte, quelquefois on me prenait pour lui et il était toujours difficile d'expliquer que nous nous ressemblions et que nous avions le même nom. Ça a duré dix-huit, dix-neuf ans, et puis je suis allé dans la capitale, Santo Domingo, où je conducía el taxi pour les touristes et les soldats américains. Trujillo avait été matado et il y avait des communistes dans toute l'île. Un soir, un soldat me regarde de travers et me dit: "Pues, tu te souviens pas de mi?"

Comme ça, je découvre que l'autre Héctor est aussi dans la capitale et también il conduit un taxi! L'autre Héctor, il pense que c'est un communiste parce qu'il appelle los Norteamericanos "imperialistas" et habla bien de Cuba et de Fidel Castro, et ce yanqui... ce soldado ne croyait pas qu'on était deux personnes différentes, miraba la licence sur le tableau de bord et disait: "Pues, ton nom est Héctor Ramirez Delgado, et tu as la misma cara que l'autre!"

Un jour, je rencontre l'autre Héctor, pour lui dire que je suis fatigué d'être pris pour lui, mais lui il se met à gueuler qu'il est fatigué d'être pris pour moi, que lui, ce n'est pas un voleur et que je dois arrêter de voler. Je lui réponds que je ne sais pas de quoi il parle, lui, il me regarde et dit: "Connais-toi toi-même, cabrón! Esto es el secreto!"

C'était comme si, à ce moment, j'avais dormi et que je m'étais réveillé, comme quand on t'hypnotise puis on fait *clac!* avec les doigts et tu te souviens pas ce que tu faisais avant. Je suis retourné dans ma chambre, et elle était pleine de trucs, des petits machins stupides, comme des poupées, des maracas, des cendriers, des boussoles, des livres... J'étais un criptomane, c'est comme ça qu'on dit en latin. Pendant de nombreuses années, j'ai essayé de guérir seul, parce que je n'ai pas l'argent pour aller chez un presse-cervelle. Je peux arrêter de voler pendant des mois, mais ensuite je recommence. Entonces, moi j'en voulais à l'autre

Héctor parce que, par sa faute, on me prenait pour un communiste, et lui il m'en voulait parce que, par ma faute, on le prenait pour un voleur, et même pas un voleur sérieux : un voleur de conneries.

L'année 1965 arrive, j'avais vingt-quatre ans quand les marines nord-américains occupent mon pays pour arrêter les communistes. Moi je m'en sors assez bien, je rends service à un certain coronél, je lui procure las putas, la droga et quand [*incompréhensible*] et c'est ce coronél qui m'a fait avoir la carte verte pour rester aquí dans les Estados Unidos, où je suis arrivé il y a un an et je commence à faire des ménages.

À ce point, je rencontre un chanteur qui s'appelle Joey Cafariello.

Mais non, avant que je rencontre Joey, il y a eu d'autres choses importantes, moi je suis venu ici avec la carte verte grâce au coronél qui était mort entre-temps d'une crise cardiaque. Très vite, grâce à un ami de mon cousin Pablo, j'ai trouvé un appartement qui ne coûte pas cher à Williamsburg, et j'avais de l'argent por un mes et poco más, mais un amigo du coronél avait une compagnie de taxis et était disposé à me donner du travail, il fallait que je passe el examen para poder conducir el taxi, mais en realidad je n'avais pas le permis parce que j'ai appris à conduire sans aide, seul, et à Santo Domingo j'avais toujours conduit el taxi avec un faux permis. Une reproduction muy mauvaise mais je payais pour [*incompréhensible*] entonces je l'ai montrée à l'ami du coronél qui s'est foutu de ma gueule, à l'entrepôt tout le monde s'est foutu de mi. Excuse, je suis fatigué et j'ai du mal à parler anglais et ma bouche est cassée...

Alors, j'ai eu honte et je ne voulais plus conduire el taxi en Nueva York. El amigo de Pablo me dit que sa femme avait changé de travail et avant elle faisait des ménages à Crown Heights et les dames cherchaient une personne.

Dans mon país, les hommes ne font pas le ménage, les choses de la maison, mais il fallait que je paie le loyer, et comme ça j'ai commencé à trabajar.

Un mois après, peut-être deux, un soir, je suis au supermercado et un type me dit : "Eh là, tu te souviens pas de moi ?" et il me dit le nom d'un night-club où je n'ai jamais mis les pieds, à Manhattan, mais lui est seguro de me connaître et je comprends : también, l'autre Héctor Ramirez Delgado est en Nueva York, ce hijo de puta n'arrête pas de me casser las pelotas !

Je suis allé dans la boîte dont parlait le type, où on jouait la pachanga et cette nouvelle musique, le boogaloo. Là, je l'ai rencontré, au fond de la salle, bien habillé, autour de lui il y avait d'autres personnes qui riaient, puis il m'a vu. Je lui ai demandé qu'est-ce qu'il foutait là, merde, en los Estados Unidos, et lui, il m'a regardé et m'a dit : "Y tú ? Tú que haces acá ? Et toi ? Qu'est-ce que tu fais ici ?", comme s'il était normal que lui, il soit bien habillé dans une boîte d'un pays impérialiste, mais même si la chose le dérangeait nous étions compatriotes, et du même village, alors il m'a offert à boire. Il m'a demandé quel travail je faisais et moi je lui ai dit que je faisais des ménages et il m'a regardé avec mépris parce que c'est un trabajo de mujer, un travail de femme, alors je lui ai demandé quel travail il faisait lui et il me regarde et répond :

– Business. Je m'occupe de business.

Et moi :

– Business ? Mais tu n'étais pas communiste ?

Et lui, il me rit au nez et répond :

– Todo se transforma, tío, on est dans le pays des oportunidades, land of freedom, home of the brave !

Entonces, je lui demande s'il a une place pour moi, comme ça je dois pas faire les ménages, puisque nous avons le même nom et le même visage, on est comme des hermanos, des frères, mais lui me répond :

– No es posible. Si moi je travaille ici, tu ne peux pas y travailler, toi. Connais-toi toi-même!

Et moi je ne comprends pas, et je ne comprends pas bien quel est son travail, et lui ne me l'a jamais dit et puis [*incompréhensible*].

Mais Héctor m'a présenté Joey Cafariello, qui était un chanteur italien, je ne sais pas comment et où ils se sont connus, mais il me semblait que si Héctor n'était plus communiste, Cafariello y était pour quelque chose parce que lui, c'était un fasciste pire que Trujillo, il gardait en el bolsillo une photographie de Mussolini. Héctor disait que Cafariello pouvait nous offrir du travail.

– À nous?

– Oui, hombre, nosotros.

Ese Cafariello était dingue, un loco peligroso, un déséquilibré. Moi je crois que c'était un cas de personalidades múltiples mais qu'est-ce que j'en sais, je suis pas docteur...

Je suis allé à trois ou quatre rencontres, toujours dans des endroits différents, quelquefois j'étais seul et d'autres fois il y avait aussi Héctor, mais il y a eu des rencontres où il y avait seulement Héctor et ils ont parlé de moi, je ne sais pas ce qu'ils disaient.

Quand j'étais là, Cafariello ne m'a jamais dit quel était le travail mais il a seulement posé tant de questions et il répondait toujours que tout ce que je disais était intéressant et fascinant, je ne sais pas pourquoi. Nous parlions dans un mélange d'espagnol et d'anglais et Cafariello passait de l'espagnol au napolitain parce qu'il disait que ça ressemblait à l'espagnol, quizás...

Ces rencontres avaient lieu à Noël de l'an dernier. À la fin, il a dit qu'il avait une mission pour nous deux, et ce n'était pas une mission gratis, lui il paierait bien, même si le plus gros de l'argent n'arriverait qu'après l'acte final, mais quel acte final, il ne l'a jamais dit.

Moi, je lui ai demandé quelle mission c'était, et il a dit: arrêter le déclin de la civilización occidental. Une

connerie, mais Héctor disait qu'il avait raison et tous les deux ensemble insistaient et ils m'ont convaincu, c'est comme quand on t'hypnotise et après un moment on te fait *clac!* avec les doigts mais moi je n'ai entendu de *clac!* qu'au bout de deux mois, et j'ai compris ce que j'étais en train de faire.

25. Suite du récit de Ramirez

"Autrefois, pour échapper à un cauchemar, on se réveillait. Aujourd'hui, on corrige le rêve au montage."
Jean Baudrillard

Cafariello disait qu'en Amérique, il y avait une guerre et qu'il fallait la combattre avec des acciones ejemplares, il disait que s'il fallait choisir entre fascisme et chaos, les Américains honnêtes choisiraient le fascisme.

Moi je lui ai demandé qui étaient les Américains honnêtes et qu'est-ce que c'était le chaos.

Lui, il a dit que les Américains honnêtes étaient ceux qui trabajaban, qui travaillaient, qui avaient une famille, qui le soir allaient écouter un bel orchestre et faire un petit tour de piste, qui aimaient Sinatra et Tommy Dorsey, et que le chaos, au contraire, c'étaient les communistes, les chevelus, les barbus qui montaient la tête aux nègres, ceux qui jouaient de la musique qui n'était que du bruit et qu'on y comprenait nada et comme ça ils gâchaient tout et faisaient du tort aux travailleurs et aux bons musiciens, et c'est pour ça qu'il fallait le fascisme.

Alors, je lui ai demandé ce qu'était ce fascisme dont il parlait, que je n'étais pas sûr d'avoir compris.

Lui, il a dit que le fascisme, c'était l'ordre, que les choses et les personnes restaient à leur place et que les trains arrivaient à l'heure.

Moi je lui ai dit que je prenais le métro tous les jours et qu'il n'arrivait jamais en retard, alors por qué on aurait besoin du fascisme?

Lui, il a dit qu'il fallait le fascisme pour arrêter des gens comme John Coltrane ou les Mothers of Invention qui

étaient en train de détruire la musique et empêchaient les citoyens honnêtes de s'amuser le soir après qu'ils avaient trabajado todo el día. Il a dit que Coltrane, c'était de la merde rouge, comme quand tu chies que t'as les hémorroïdes qui éclatent.

Entonces j'ai compris que ça n'avait pas de rapport avec la politique ni avec el fin del mundo, mais qu'il était peligroso, un chanteur qui [*incompréhensible*], mais l'autre Héctor m'a demandé si je voulais faire le ménage toda la vida y je dis que je n'étais pas venu aux Estados Unidos pour être un minable puis [*incompréhensible*].

On devait escuchar ensemble l'émission *No Schmaltz*, avec todos los huéspedes et la musique loca, des coqs qui chantent, des puercos que gruñen... Cafariello écoutait le visage rojo de fureur et de rage et il décidait si la personne devait être matada, il disait des choses comme ces communistes sont en train de tuer le jazz, preguntaba: donde están las buenas orquestas d'autrefois, donde se acabaron los cantantes, dans la nouvelle musique on ne chante pas... Ses poings étaient si serrés qu'ils étaient tout blancs. Héctor et moi, on examinait comment on pouvait matar la personne. Cafariello avait des amigos, et des amigos des amigos, et il a procuré un pistolet, un Smith & Wesson, et une fois il a procuré une voiture volée, une Ford Mustang coupé. La seule fois que j'ai conduit un coche en Nueva York. Moi, j'étais au volant et Héctor a tiré.

Por qué le dimanche? En realidad, c'est un hasard, je te jure, une série de coïncidences, des plans n'avaient pas marché, le jour n'avait pas d'importance, en fait ce soir, c'est vendredi. C'est comme quand [*incompréhensible*].

Cette histoire de mission devint une torture, ça me mettait mal et maintenant je recommençais à voler, la criptomanie était revenue un peu avant la muerte del señor Ekundayo, un matin à un enterrement de l'amigo d'un amigo de Joey, qui était venu lui donner les derniers

adieux, et comme Héctor et moi on était là pour las últimas instrucciones. Joey a écrit le nom d'un avocat sur un bout de papél et a dit que si quelque chose tournait mal, je devais appeler cet abogado et que j'aurais l'enfermedad mental, et qu'ensuite Joey avait des amigos qui pouvaient me faire échapper de l'asile des fous criminels. Moi, je l'ai regardé et je lui ai dit :

– Moi, je suis pas fou, c'est toi qui es dingue, pas moi.

L'autre Héctor et lui se sont fait un clin d'œil et ils ont ri, je sais pas pourquoi.

Pendant que je sortais du cimetière, j'ai vu des cisailles de jardinier et je les ai prises. J'ai recommencé à voler, et je volais toujours plus, et l'autre jour une des dames m'a licencié.

El otro motif pour lequel je dis que c'était une torture, c'est que Héctor et moi on devait diviser les primes, cinq cents dollars chacun pour chaque victime, que j'en envoyais la moitié à ma famille à San Francisco de Macorís, mais Héctor dépensait sa part en ron, putas y apuestas, rhum, femmes et paris, et puis il devenait toujours plus hargneux, on voit que tout en dessous pour lui aussi la mission était une torture. Dans les night-clubs, il hurlait comme au temps des salles de bal quand on avait dix-huit ans, il touchait le cul des femmes, hurlait, provoquait des rixes et à la fin on l'a chassé. Résultat, quand Joey n'était pas à New York, je devais lui prêter moi de l'argent, lui il m'en redonnait un peu quand Joey nous payait mais ensuite il m'en demandait encore et il disait qu'après l'acte final nous aurions une somme sérieuse et alors il me redonnerait todo ce qu'il me devait. Il a aussi perdu le pistolet que lui avait donné Joey, et il m'a accusé de le lui avoir volé parce que je suis un criptomane mais chez moi, il n'y était pas et je me souviens bien que c'est lui qui l'avait, il l'a perdu quelque part.

Hay un tercero motif pour que je dise que c'était une torture : à force d'escuchar la radio, je me suis aperçu que la

nouvelle musique n'était pas si mal, ni non plus les idées qu'il y avait detrás la musique. Moi, je ne suis pas un nègre mais pas non plus un blanc et je comprendo ce qui se passe con el racismo en este pinche país...

Une fois, il y avait une manifestation contre la guerre au Viêtnam, cent mille personnes en marche de Central Park al palacio de las Naciones Unidas. Moi, j'étais en voiture avec Cafariello, la circulation était bloquée pour laisser passer los Yippies et Joey disait que s'il pouvait, il les tuait tous, tous, s'il commandait lui la police, il tirait à hauteur d'homme dans la foule. Quelques semaines plus tard, il y avait la manifestation *pour* la guerre et contra los Yippies, mais Cafariello était contre eux aussi, il disait que les manifestations ne servaient à rien et que la seule méthode pour arrêter la vermine était de faire ce que nous on faisait. Un loco, un loco complet. Et aussi pas mal amoureux de la muerte, après le printemps il nous a donné d'autres rendez-vous au cimetière, il aimait mucho cet endroit.

Là, j'ai décidé : va te faire foutre, Joey, et va te faire foutre, Héctor, moi j'arrête. Mais je n'y arrivais pas, je ne pouvais pas, il me manquait un otro *clac!* avec les doigts, le premier m'a fait changer d'idée mais le segundo devait servir à m'arrêter, et alors je cherche quelqu'un qui fait le *clac!* pour moi, qui m'arrête. Et qui m'arrête ? Peut-être *No Schmaltz* m'arrête. Peut-être le *Brooklynite* m'arrête.

La noche que j'ai téléphoné à la radio, Joey n'était pas là, il chantait à une fête d'anniversaire à Little Italy, et il n'y avait pas non plus Héctor, les derniers temps je le voyais seulement pendant les repérages pour la mission puis je le voyais plus, c'était mieux comme ça. C'est pour ça que j'ai pu appeler *No Schmaltz*, je voulais faire en sorte que vous compreniez, toi et aussi les victimes d'après...

Joey était toujours plus desequilibrado et toujours plus en colère, vu qu'il n'était plus aussi facile de trouver des victimes. Un soir, nous sommes passés sur Willy B. et nous avons vu el muchacho, el muchacho qui jouait du sax, et

Joey a décidé de le tuer, moi j'ai dit non et lui il s'est mis encore plus en colère et... À ce moment, il s'est passé un truc muy bizarre, Joey s'est tourné vers Héctor pour faire deux contre un et m'obliger, et à ce moment seulement il s'est aperçu que Héctor n'était pas là et ça l'a mis mal.

Moi, je voulais pas matar el muchacho mais ensuite Héctor est revenu et tous les deux ils m'ont traité de crétin et alors j'y suis allé et ça a été la fois la plus douloureuse, j'ai pleuré toute la nuit.

Tuer des gens qui ne sont pas des pauvres malheureux comme el muchacho du pont, c'était difficile. C'était le tour de Franklin, et après de Rowdy-Dow. Puis Joey a quitté la ville pour quelques jours, pour chanter sur un bateau de croisière qui allait aux Bahamas, à Nassau il pouvait prendre l'avion et revenir à New York, Héctor ne se montrait plus depuis des jours et moi j'ai essayé de donner le signal important, j'ai téléphoné au journal. Je voulais que quelqu'un m'arrête parce tout seul j'y arrivais pas. Ce soir, avant de venir ici, j'ai vu Rowdy-Dow dans le bar de ma rue et j'ai pensé: ahora, il me cogne, il m'arrête, ou bien il me suit et après il m'arrête, mais je l'ai trop regardé et lui il m'a regardé moi et j'ai pensé, merde, pas comme ça, mais là, voilà, je m'étais trompé. Je devais rentrer chez moi et me préparer pour venir ici, je suis sorti et lui, il n'était plus là, j'ai pensé: alors, c'est Sonia Langmut, Sonia Langmut me trouvera... et tu as réussi, mais le monde est un endroit laid où tu arrives toujours trop tard, le deuxième *clac!* a été quand ton ami était déjà mort. Je suis entré par la fenêtre de la salle de bains, j'avais les cisailles, je voulais le surprendre par derrière, mais lui il s'en est aperçu, il m'a massacré, maintenant je crois que je meurs. Héctor sera content, ça suffit de le prendre pour moi et aussi de me prendre pour lui, no más confusión...

26. Schizo-analyses

"Les citations sont utiles en période d'ignorance ou de croyances obscurantistes. Les allusions, sans guillemets, à d'autres textes que l'on sait célèbres, comme on en voit dans la poésie classique chinoise, dans Shakespeare ou dans Lautréamont, doivent être réservées aux temps plus riches en têtes capables de reconnaître la phrase antérieure et la distance qu'a introduite sa nouvelle application. On risquerait aujourd'hui, où l'ironie même n'est plus toujours comprise, de se voir de confiance attribuer la formule, qui d'ailleurs pourrait être aussi hâtivement reproduite en termes erronés."

Sonia Langmut

ROWDY-DOW La seule personne qui me vient à l'esprit est mon frère Marcus. Je lui téléphone d'une cabine, je lui dis que je dois lui parler d'une question grave. Il me dit de le retrouver chez lui, à Bed-Stuy, alors je me prends un énième taxi. Quand il me voit arriver, il me balance:

– Comment tu t'es mis? Tu t'es déguisé en intellectuel français? Ce costard violet est horrible!

– D'abord il n'est pas violet mais bourgogne, de toute façon, laisse tomber, je dois te dire quelque chose d'important, il se passe un truc sérieux.

Je lui raconte toute l'histoire, au fur et à mesure que je parle, le soleil se lève sur son visage, et à la fin il a les yeux écarquillés et un ricanement bizarre. Il ne tient plus en place:

– Bon sang, là, il faut passer à l'action!

– Doucement, doucement, je lui dis. La situation n'est pas si claire que ça...

Au bout d'un moment, Marcus crache le morceau:

– Ça serait une grande affirmation de la Nation of Islam si un membre du Fruit contribuait à arrêter cet assassin de frères, ce serait la preuve de notre efficacité et de notre organisation, même le Très Honorable Elijah Muhammad en serait heureux.

– Ah, je te vois venir, tu veux faire une bonne action, te faire donner ta petite médaille, fais gaffe qu'on est pas dans un camp de scouts, là, y'a des gens qu'on flingue!

Bref, on s'engueule comme quand j'avais douze ans et lui dix, chaque fois qu'on est seuls, on régresse. En tout cas, la question est : comment le rattraper, Ramirez?

– Peut-être que ça vaut la peine de le mettre tout de suite dans le coup, le *Brooklynite*, dis-je.

Marcus me regarde avec commisération :

– Tu veux t'en remettre aux libéraux blancs? Tu le sais pas qu'un libéral blanc, c'est trois quarts de merde et le reste de l'hésitation?

À la fin, on décide de contacter tout de suite Sonia Langmut et de passer un accord. On lui donnera les informations à la condition expresse d'être de la partie, quoi que ça signifie, et que soit mis l'accent sur les musulmans noirs et sur leurs mérites, lesquels, à part ça, on sait pas trop ce que c'est.

– Ok, mais comment on la trouve, Sonia Langmut? me demande Marcus. On est vendredi soir, elle n'est sûrement pas au journal, et pas chez elle non plus.

– D'ici peu, elle fera sa tournée des boîtes. Moi, je la croise souvent, je connais les endroits : Slug's, Lowdown, Vanguard, Five Spot, Tip Top Club, Cedar Café... Allons prendre la voiture et cherchons-la.

Donc, nous allons à Crown Heights et nous prenons la Buick.

Nous ne faisons pas cinquante mètres que je vois Sonia Langmut! Je suis sur le point de freiner pile mais je me retiens, je dis à Marcus :

– C'est elle.

– Elle qui?

– Sonia Langmut, qui tu veux que ce soit? Elle marche sur le trottoir, de l'autre côté de la rue.

– Allah est grand, il me dit.

Et nous, on a du cul, je pense.

– Allez, arrête la nana, qu'on lui explique la situation, intime Marcus.

Mais quelque chose me dit qu'il vaut mieux éviter. Au bout du pâté de maisons, je fais un demi-tour en fer à cheval et j'essaie de suivre Sonia sans me faire remarquer, en restant pas mal en arrière. À un certain moment, elle tourne dans Morgue Street et il me vient une illumination : elle est en train d'aller chez Plotinus Franklin. Oui, c'est l'immeuble.

On arrive juste à temps pour la voir y entrer et on se gare devant, de l'autre côté de la rue. On reste postés là, à réfléchir à ce qu'on va faire. À ce moment, on recommence une discussion absurde, c'est comme ça entre frères élevés ensemble : moi je suis un jazzman presque à moitié célèbre, lui c'est un militant sérieux en costume noir et cravate, mais dans cette voiture nous sommes de nouveau adolescents.

À un moment, Marcus déboutonne sa veste et me montre un gros pistolet, je ne sais pas comment j'ai fait pour ne pas remarquer un étui de ce genre, à y repenser la veste était déformée.

– Ça oui, c'est un flingue sérieux, pas comme ce pistolet à eau que t'as, toi. Smith & Wesson .38 special modèle 64.

– Où tu l'as pris? Le Fruit of Islam l'a en dotation?

– Qu'est-ce que tu racontes, je l'ai trouvé par terre, sur la 5^e Avenue, près de l'entrée du cimetière. Ça devait être il y a deux mois, un des premiers soirs où on sortait sans manteau...

– C'est peut-être le gardien qui l'a perdu...

– Les vigiles ne liment pas le numéro de série. Non, frère, ça, c'est un pistolet très chaud.

– Putain, mais tu pouvais pas le laisser où il était? Pense un peu, si les flics nous contrôlent!

On est en train de s'engueuler sur ce pistolet quand, en levant les yeux, je vois Sonia à la fenêtre:

– Eh, Marcus, regarde là...

Sonia nous fait un signe de la main. On est pétrifiés.

– Elle est pas en train de nous dire... hasarde Marcus.

– Tu vois quelqu'un d'autre, ici? C'est clair qu'elle le dit à nous.

– Mais puisqu'elle ne sait même pas qu'on est là!

– Mais si, elle a dû voir qu'on lui collait au train, et maintenant elle veut qu'on monte.

– Et qu'est-ce qu'elle veut, d'après toi, nous faire un pompier? Elle ne pouvait pas voir qu'on la suivait, elle ne s'est jamais retournée!

Dans le doute, on bouge pas. On reste à discuter encore un moment... jusqu'à ce que passe une voiture de flics. Les deux agents de patrouille nous fixent.

– Putain, juste maintenant...

– On est dans la merde.

L'auto de patrouille se range, un des deux hommes descend et s'approche, menaçant.

Outre le pistolet au numéro limé, dans la voiture il y a un sachet d'herbe et Marcus a un étui de cuir avec dedans certains passe-partout que je te dis pas...

L'agent est un mec gras à petite moustache qui mastique du chewing-gum. Il s'approche de mon côté, se penche et nous pointe une torche en plein visage:

– Bonsoir, messieurs, qu'est-ce que vous faites de beau ici, arrêtés?

– Rien de spécial, monsieur l'agent. Je suis Rodney "Rowdy-Dow" Dowland, peut-être que vous avez déjà entendu mon nom, je suis le leader des Jass Pundits. Ça, c'est mon frère Marcus. Nous attendons de monter chez notre ami Plotinus Franklin, vous savez, le journaliste du *Chronicler*, pour une interview.

– Et qu'est-ce que vous attendez?

– Nous sommes un peu en avance, alors on causait un peu, vous savez, par une belle soirée comme ça...

Par chance, le flic décide de ne pas nous fouiller. Il me demande le permis, au point où j'en suis je lui montre la carte du syndicat des musiciens. Il vérifie que la voiture m'appartient puis marmonne quelque chose, remonte en voiture, ils repartent. Soupier de soulagement, à l'unisson.

On s'en est bien tirés, mais s'ils reviennent qu'est-ce qu'on leur dit? Mieux vaut monter pour de bon. Allons chez "notre ami Franklin" et voyons comment ça tourne.

SONIA/DEUXIÈME CD Assise par terre, dans un coin du séjour, avec le Butoba sur les genoux, fatiguée et perplexe, occupée à m'interroger sur ce que je viens d'entendre, je me demande si je l'ai bien comprise, cette histoire racontée par un schizophrène auquel manque une lèvre et une arcade dentaire, qui ne parle pas bien l'anglais et recourt souvent à l'espagnol, langue que je connais de manière superficielle. La bande me restituera la même incertitude, elle ne peut faire autrement. Héctor respire lourdement dans le fauteuil, sur le bras de celui-ci un verre d'eau rougie, le visage bandé par une serviette. Devant lui, le corps de Plotinus. Tu ne vas pas mourir, j'ai dit à Héctor. Je vais appeler le directeur de mon journal, une ambulance et maître Wilson. Tu dois te constituer prisonnier. On fera en sorte que ça soit public, comme ça la police ne pourra pas te maltraiter. Tu raconteras tout et ils iront arrêter Joey.

Regard indécis, il m'a demandé: *y que va a pasar con el otro Héctor?*

Je crois l'avoir regardé avec compassion. C'est une affaire un peu plus compliquée, je te promets qu'on en parlera calmement. Maintenant, va te laver le visage, cherche une aspirine, quelque chose pour calmer ta douleur... Moi, pendant ce temps, je passe quelques coups de fil.

Héctor s'est levé, il a hésité une seconde, puis, ah, voilà, je suis venu ici avec les cisailles. Je n'ai pas pu m'en servir, ton ami était un dur, *me ha pegado dos patadas en el labio...* Il vaut mieux que les cisailles, je te les donne à toi, et il les a ramassées sur le sol, à côté du fauteuil.

ROWDY-DOW La porte est ouverte, on entre, le séjour est éclairé...

Un cadavre. Sonia par terre, dos au mur, le type est tout barbouillé de sang et a des cisailles en main :

– C'est Ramirez! hurle Marcus. C'est l'assassin!

Marcus extrait son pistolet et le pointe, Sonia lève un bras, ouvre la bouche comme pour hurler : "Non!" mais ne réussit à rien dire, Marcus s'en aperçoit, hésite, Ramirez hurle, il fait le geste de balancer les ciseaux, je m'aperçois que j'ai en main le pistolet de dame, le coup de feu est un petit *pop!*

Je cueille Ramirez dans un œil qui explose comme un œuf gardé au freezer. L'homme tombe sur l'autre corps. Sur Plotinus Franklin.

Sonia a les yeux écarquillés et la main pressée contre la bouche.

Marcus se tourne vers moi, abasourdi.

L'appartement est un bain de sang.

Clic!

Sonia a éteint le magnétophone.

SONIA/DEUXIÈME CD Deux cadavres et une histoire invraisemblable, sinon incompréhensible. J'ai eu du mal à l'expliquer : un immigré cleptomane avec des troubles de la personnalité est sous l'influence d'un chanteur de croisière réactionnaire, qui en manipule la psyché et l'envoie tuer des musiciens d'avant-garde. Le mobile est le salut de l'Amérique. La chose répugne à l'immigré, et il essaie de toutes les façons de laisser des indices pour se faire capturer. En le faisant, sans le savoir, il domine et étouffe sa personnalité mauvaise.

Héctor était en train de vaincre. Seul, par ses propres forces, sans "réducteur de tête". Il était en train de vaincre et ne le saura jamais. Pauvre schizophrène sans défense tué par erreur...

Si cette histoire nous semble étrange à nous, imaginons les flics, a dit Rowdy-Dow. Essaie d'y penser : le jazzman Rowdy-Dow se trouvait avec son frère sur la scène du crime parce qu'il cherchait Sonia Langmut. Il la cherchait, parce que Ramirez, qui était le tueur du Fils de Whiteman, faisait le ménage dans son immeuble, le jazzman a entendu par hasard un coup de fil et découvert qu'il était la prochaine ou une des prochaines victimes. Rowdy-Dow a tué Ramirez en légitime défense, même si, entre-temps, Sonia Langmut avait convaincu celui-ci de se constituer prisonnier. Ce n'est pas tout : il apparaît que Rowdy-Dow connaissait Joey Cafariello, alias le Fils de Whiteman. Une fois, il a même joué dans son orchestre.

Une hippie blanche, un musulman noir et un musicien du Black Power. Deux meurtres et une théorie absurde. Ils y réfléchiront pas à deux fois avant de nous coller au trou.

Il avait raison. Cette fois, c'était nous qui étions dans les sables mouvants. Le seul moyen d'en sortir était de trouver Cafariello, de le pousser dans ses retranchements, de l'obliger à avouer. Le trouver tout de suite. Mettre fin à l'histoire du Fils de Whiteman.

27. L'homme des fantômes

Je ferme les yeux, je joins les mains en prière.

Je te sens là au-dehors, mon amie, à traquer ou te faire traquer par la mort, la mort qui n'est pas cette mort.

Il y a très peu de temps, l'électricité de ces nuits, je la suivais sur le tapis roulant, transformant en accord chaque synapse de la ville.

Il y a très peu de temps, je m'orientais à New York en comptant les feux follets, la ville était passé et futur, le son évoquait les spectres et les faisait bouger, serpents envoûtés sortis d'un panier.

Maintenant, le futur s'arque sur le passé, la nuit est attente de l'aube, la vie est attente de la mort.

Mais la mort, la mort qui est cette mort, cette mort est attente de la vie, c'est pourquoi je joins les mains.

L'esprit transperce la montagne de la douleur pour trouver l'horizon.

Je te sens là dehors, armée seulement de voix, seule peut-être, ou avec un compagnon d'aventure, tu te fraies un chemin dans le tumulte des corps de ce soir, nomades de l'*entertainment*.

Je ferme les yeux, je joins les mains en prière.

L'esprit est avec toi, mon amie, la pensée transperce la douleur et, dirigée vers l'horizon, t'enveloppe.

Le corps, sac qui est repas des mites...

Temps de le confier à quelqu'un.

28. Don't call me nigger, whitey

*"Et en avant en avant en avant dans les rues à
[l'intérieur des maisons
pièces à l'intérieur des maisons
choses à l'intérieur des pièces
et fentes à l'intérieur de la plaine
à rencontrer des mains
enfin vastes, si vastes
(l'ouverture brusque de la porte – des couleurs
[enveloppantes à l'intérieur de moi])."*
Albert D. Rizzi, *The Chromatic Closet*

SONIA/DEUXIÈME CD Vendredi soir à New York, ce sont des flèches de lumière d'une boîte à l'autre, trajectoires habituelles, des musiques se chevauchent, des artistes disputent l'attention, les *musicals* de Broadway, pop, jazz, folk, rhythm & blues, latino, taxis pleins et taxis vides, des gens poussés au milieu de l'agora par de nouvelles vagues, ou chassés dans des niches par les reculs du temps. Vendredi soir à New York, c'est affronter le métro sapés et parfumés, c'est l'unique immense trottoir sur lequel marcher en direction des cinémas, des théâtres, le souper de minuit ou une pizza, un hot-dog, quelque chose avant de se remuer les fesses. New York, but de pèlerinage laïc de toute l'East Coast, nouveau Saint-Jacques-de-Compostelle, Lourdes de l'église de l'électricité.

Soir d'un vendredi de juin à New York, parfum de fleurs de Dieu sait où, les gens sortent et ne pensent pas aux voleurs à la tire, aux drogués, aux violeurs, aux assassins, et vont voler un peu de vie, s'enivrer de printemps, faire l'amour, sauf nous, nous en plein tourbillon, à flairer le fumet du Fils de Whiteman.

Où était Joey Cafariello? Héctor ne l'avait pas dit. Était-il à New York ou dans un quelconque navire à destination des Bahamas? Dans quelle boîte avait-il joué récemment? Où chantait-il les mondes suspendus à un fil et les amours qui réchauffent l'hiver, brillante et rayon de lune, Avril qui joue du violon et moi-je-dis-*eether*-tu-dis-*ither*?

ROWDY-DOW J'ai joué avec Cafariello fin 1964 ou début 1965. La boîte s'appelait Hoity-Toity, mais elle n'existe plus.

Il faut qu'on le trouve au plus vite ou on est dans la merde. C'est son vrai nom ou son nom de scène? Sonia appelle le *Brooklynite* mais le type des spectacles n'est plus là. Marcus et moi, on passe divers coups de fil au standard: à New York City, il n'y a pas de Joseph Cafariello mais y vivent divers Joseph Cafarelli, Caffarelli, Cafarello, Cafarella et Cafarelle, on perd presque la boule à épeler. Sonia scrute l'annuaire de Brooklyn et trouve aussi deux Joseph Cafaro et un Joseph Cafari. Ça pourrait être n'importe lequel de ceux-là, ou aucun. En admettant en plus qu'il vive dans les limites de la municipalité, que son nom de scène ait un rapport quelconque avec son vrai nom, que son numéro soit sur l'annuaire, etc. Non, comme ça, on va nulle part. Dans les films, c'est vraiment trop facile. Qui pourrait nous rancarder?

Idée. Le type qui jouait de la basse avec Bill Vanneau. Un Italien qui a travaillé dans les petits orchestres les plus ringards et qui s'est tapé un bon paquet de croisières. Une fois, je lui ai demandé comment c'était de jouer pour ce genre de public, et il m'a répondu:

– Effroyable.

– Sonia, qu'est devenu l'Improv Combo de Bill Vanneau? Tu te souviens du nom du bassiste?

– Gallucci. Tano Gallucci. Le groupe s'est dissous, il est passé à la basse électrique, il joue avec d'autres Italiens qui font une espèce de boogaloo. Ils s'appellent Oops, The Wops!

– Peut-être que Gallucci sait quelque chose sur Cafariello, il a ce type de background. Tu sais où ils jouent?

– Au Palm Gardens Ballroom.

SONIA/DEUXIÈME CD Une fois la porte fermée à clé, nous nous sommes transportés chez Rowdy-Dow. Coup de fil au club, arrière-fond de musique de danse, une version latine de *Josephine, Please No Lean on da Bell*. Marcus: comment des noirs peuvent-ils danser sur une merde de ce genre? Rowdy-Dow a laissé un message: à la fin du set, appelle ce numéro. Vingt minutes, une demi-heure après, la sonnerie a interrompu un conciliabule sur le moyen de faire avouer Cafariello: nous avons les armes, nous avons le Butoba, donc...

Gallucci était un lourd accent de Brooklyn, du genre *I livuh at Wunnuh Sixty-Sevenuh Union Street*.

Hello, Tano, c'est Sonia Langmut, du *Brooklynite*, tu te souviens de moi?

Quelle question, bien sûr.

Je sais que c'est une drôle d'heure mais je suis en train de finir un article sur les derniers crooners italiens et je sais que tu as joué avec certains d'entre eux, je voulais savoir lesquels.

Une fois, même avec Tony Bennett.

Oui, mais sur Tony Bennett, on sait un tas de trucs, nous, on se concentre sur les crooners moins célèbres, les locaux, comme Freddie Martellone...

J'ai joué un peu avec tous: Martellone... Vasi... Cafariello...

Le nom s'est répandu dans mon oreille jusqu'à me remplir la tête: *bingo!*

Dans les archives, on a pas grand-chose sur Cafariello et on sait pas comment le contacter.

Ça fait des années que je l'ai pas vu, j'ai pas mis longtemps à rompre avec lui. Ce con est à droite de Goldwater, en plus il est insupportable, il aime se foutre de la tronche

des gens. Même sa femme l'a largué, elle est rentrée en Italie avec ses deux filles. De toute façon, je crois qu'il vit encore à Bay Ridge. C'est une perpendiculaire de Fort Hamilton Parkway, je ne me rappelle pas laquelle, mais le numéro est dans l'annuaire, avec le vrai nom, qui est Cafaro, ou Cafari.

Je l'ai remercié de l'information puis... Un sale coup, la mort de Bill, pas vrai ?

Eh beh... ça m'a... ça m'a changé la vie. Écoute, Sonia, je sais que tu te défonces beaucoup sur cette histoire du Fils de Whiteman, et je sais qu'Angela t'estime. J'en ai parlé avec les gars du vieux combo et je te remercie aussi en leur nom. J'espère que vous le trouverez, ce fils de pute.

On est en train de le trouver, j'ai pensé. Et grâce à toi, entre autres.

ROWDY-DOW Avant de bouger, on vérifie que le téléphone de Cafariello sonne à vide. Sa femme l'a quitté, mais il pourrait avoir une domestique, ou vivre avec une autre nana. Vingt sonneries, pas de réponse. On essaie encore cinq minutes plus tard : même résultat. Allons-y.

Nous arrivons à Bay Ridge à une heure moins le quart. Nous nous garons devant un restaurant qui s'appelle Louise's, au carrefour entre Fort Hamilton et la 92^e.

– Comment on entre ? demande Sonia, assise à l'arrière.

– Toi, comment tu es entrée dans l'immeuble de Franklin ? demande Marcus.

Elle hésite un peu.

– J'avais la clé...

Marcus et moi, on échange un coup d'œil embarrassé.

– ... et lui, il avait celle de chez moi. On a eu une histoire, il y a quelque temps.

Je suis sur le point de lui dire que je suis désolé, que je ne savais pas, mais cette fois, c'est elle qui pose la question.

– Maintenant que j'y pense... vous, comment vous avez fait pour entrer ?

– Le battant n'était pas fermé.

Silence. Nous pensons tous la même chose : si la porte de l'immeuble avait été fermée, nous ne serions pas dans la merde jusqu'aux lobes, Ramirez serait encore vivant et la police à la recherche de Cafariello.

– Et maintenant, alors ? demande Sonia.

Marcus ricane :

– Une adolescence difficile peut être d'un grand secours.

Avant de finir en maison de correction, Marcus cambriolait les appartements, il pouvait entrer dans n'importe quelle maison. Ensuite, il s'est converti et est devenu sérieux comme la mort, mais il n'a pas oublié certains trucs, ni n'a jeté certains outils.

SONIA/DEUXIÈME CD La maison de Cafariello était dans Bakken Street, une ruelle tranquille. Grilles avec haies, cours, petites villas dans un style qui entendait rappeler l'Art nouveau, et y parvenait avec peine. Briques et stuc, huisserie de bois sombre, on aurait dit la Behrens House de Darmstadt écrasée par la main d'un géant. Pas de chien de garde. Marcus a montré quelque chose, un fil électrique très bien caché : l'antivol. Et donc ? On le coupe. Avec quoi ? Avec ça. Ce n'est qu'à ce moment que j'ai vu qu'il avait les cisailles d'Héctor. T'es devenu fou ou quoi ? Sois tranquille, visage pâle, au pire on les ramène à Morgue Street, je nettoie les poignées, je les remets dans les mains de Ramirez.

Trois minutes plus tard, nous étions dans le hall d'entrée, puis dans un salon. Nous avons allumé les lumières.

Divans et fauteuils de cuir, coin bar avec beaucoup de bouteilles, murs couverts de photos encadrées.

Photo de Primo Carnera avec autographe. George Lincoln Rockwell avec autographe. Joe McCarthy et Roy Cohn. Corneliu Codreanu. Mussolini mains sur les hanches et poitrine bombée. Mussolini qui agite le poing d'un air menaçant. Mussolini qui serre la main à Hitler. Mussolini torse nu avec une serpe. Photo avec légende :

“Italo Balbo et son équipe en 1921.” “Italo Balbo à Chicago en 1933.” “Discours d’Italo Balbo au Madison Square Garden, 21 juillet 1933.” Photo de Balbo avec autographe. La couverture du *Time* du 28 octobre 1935 : “Bruno, Benito et Vittorio Mussolini.” L’affiche du *Juif Süß*.

Sur un autre mur : Sinatra avec le Rat Pack. Paul White-man. Glenn Miller et son trombone. Woody Herman. Benny Goodman. Cafariello en train de chanter. Cafariello en train d’embrasser Tony Benett. Photo de Perry Como avec autographe.

Les paroles d’Héctor : un loco peligroso.

Un desequilibrado.

ROWDY-DOW Nous sommes en train de regarder ce défilé de têtes de cons quand j’entends des pas à l’étage du dessus. Quelqu’un court. Le cœur s’affole et cogne contre les côtes, comme un type qui se réveille avec la camisole de force et se lance contre le mur capitonné.

– Merde, mais il devait pas y avoir personne ?

Marcus et moi portons la main au pistolet mais en haut des marches apparaît Cafariello en robe de chambre, il a un fusil et le pointe sur nous. Nous levons les mains.

– Putain, qui vous êtes ? Qu’est-ce que vous voulez ? Comment vous êtes entrés ?

Pas de réponse. Sans baisser son arme, il se met des lunettes.

Il scrute Sonia quelques instants, bouche bée :

– J’arrive pas à y croire...

Puis il me scrute, le front plissé :

– Dites-moi que c’est pas vrai...

Il descend l’escalier. Je suis le regard de Marcus : Cafariello porte des savates.

– Augustus Rodney Dowland.

– Salut, Joey.

– Quel honneur de recevoir chez moi un musicien de si grande valeur. Quel bon vent ? On s’est pas vus depuis...

deux ans ? Trois ? La dernière fois, on te foutait dehors à coups de pied au cul du Hoity-Toity. Et vous, poursuit-il en se tournant vers Sonia, vous êtes l’intrépide journaliste du *Brooklynite*, Sonia Langmut, si jeune et déjà un mythe de la *night life* new-yorkaise... En revanche, cet autre *nigger*, je le connais pas, c’est qui ?

– M’appelle pas *nigger*, dit Marcus, calme.

– Pourquoi, sinon qu’est-ce que tu me fais, *nigger* ? Et si je t’appelle *spade*, ou *jig*, ou *coon*, ou... ?

– Ramirez s’est constitué prisonnier, l’interrompt Sonia, nous savons qui tu es, et la police aussi le sait.

Joey se tait une seconde puis répond :

– Ah oui ? Et comment ça se fait qu’elle n’est pas là, la police ? Où elle est ?

– Elle arrive, je dis.

Il sourit :

– Et alors, vous, qu’est-ce que vous faites ici ? Nooooo, d’après moi, la police sait que dalle.

Silence.

– Ramirez... tôt ou tard, il aurait craqué, le pauvre salopard, je le savais. Je crains d’avoir trop tiré sur la corde. Où est-il passé ?

Pas de réponse.

– Je comprends, reprend Joey. Il va me falloir trouver un autre petit esclave. Dommage, il était vraiment parfait. Comment c’est qu’on dit ? “À trois, on fait déjà foule !”

Et il rit.

– Pourquoi lui, justement ?

– Et qui d’autre ? Où est-ce que je le trouvais, un paria plus paria, un fou plus fou que lui, un type qu’il suffit de mettre en conflit avec lui-même et il fait tout ce que tu veux ? Après l’avoir vu deux ou trois fois, je me suis aperçu que ce n’était pas une seule personne mais deux. Un qui avait des couilles, il aimait qu’on lui raconte le Duce, la glorieuse marche sur Rome, la traversée aérienne de l’océan par Italo Balbo... L’autre, au contraire, c’était un faible, un

type qui vivait au jour le jour et faisait des ménages, un travail de mémé... J'ai fait en sorte que le fort domine le faible et qu'ensemble, ils se consacrent à l'entreprise. Un pur microcosme fasciste, un système social entier dans un seul cerveau. Une arme à déclencher contre la vermine comme vous, ceux qui polluent la culture de l'Amérique...

– L'Amérique a combattu contre le fascisme, intervient-je.

– Oui, et c'est ça la cause de son déclin. L'alliance avec le Führer, le Duce et l'Empereur aurait fait de ce pays un grand pays, pas de lobbies judaïques, pas de pleurnicheries libérales, pas de *folk singers* et de hippies, pas de Guerre froide... Ensemble, nous aurions vaincu le communisme dès 1941 !

– Joey, tu as les idées confuses, et pas qu'un peu, je rétorque. Ce sont les Japonais qui ont attaqué les premiers. Pearl Harbor, ça te dit rien ?

– En effet, insiste Marcus, et en tout cas, tu n'es pas chanteur de jazz ? Même si vous, les *honkies*, vous l'avez délayé, le jazz est une musique afro-américaine, quel rapport, merde, avec le fascisme ?

Joey secoue la tête :

– Pauvre idiot, la tête pleine de conneries sur le Pouvoir noir... L'Italie fasciste avait des colonies en Afrique, et les noirs étaient heureux de faire partie de l'Empire, d'être eux aussi fils du Duce... À propos, un des fils du Duce est pianiste de jazz, tu ne le savais pas ? Le jazz des grands orchestres est une des plus belles expressions du fascisme : les forces primitives, les élans vitaux, la puissance de la nature, la capacité à improviser, tout est canalisé et organisé et arrangé dans une utopie d'ordre et de beauté, qui reflète les désirs et les idéaux d'une société honnête, vouée au travail, la société que vous, de la *new thing*, avec vos Coltrane et Coleman, vous voulez détruire. Sans la rigueur, sans la discipline, le jazz n'est qu'anarchie, un truc de sauvages...

SONIA/DEUXIÈME CD Un coup d'œil rapide et j'ai compris : le mettre en colère, toucher chaque plaie de son âme, le distraire et puis...

ROWDY-DOW – Pourquoi tu as accroché la photo de Sinatra ? Sinatra soutenait Kennedy, qui était pour l'intégration.

Joey se tourne d'un coup vers Sonia, cette question, il ne s'y attendait pas.

– Peu m'importe sa politique subjective... Sa voix, son personnage, son engagement dans quelques-uns des meilleurs orchestres de ce pays, ça c'est *objectivement* fasciste. Un jour, il comprendra et il embrassera notre cause.

– Et ce minet de Benny Goodman ? intervient Marcus. Il est pas juif ? Qu'est-ce que tu racontais sur les lobbies judaïques ?

Joey hausse la voix, ses mains tremblent :

– Benny Goodman est un héros triomphant de la beauté, le swing a rendu grand ce pays !

C'est mon tour :

– Les carrières de tous ces blancs sur ce mur ne valent pas la crasse sous les ongles de pied de Duke.

– Comment oses-tu ? gueule-t-il.

Il a trop envie de gagner la discussion pour se rappeler que nous devons mourir.

– Duke Ellington est un splendide compositeur et *band leader*, mais il l'est parce que, justement comme ses frères abyssins sujets de l'Italie fasciste, il a accepté de se mettre au service d'une Cause plus haute, celle de la mélodie reconnaissable, de l'harmonie parfaite, de la beauté compréhensible...

– D'après ce que je vois moi, repart Marcus tout en commençant à baisser les mains, tes héros nous ont tout volé à nous les noirs, notre musique, notre rythme, nos paroles, et ils en ont fait du fric. Vous, les blancs, vous n'avez jamais eu une seule idée, sans nous vous ne seriez rien.

– Tu es en plein simplisme!

Dans sa fougue, Joey abaisse un peu le fusil.

– Dans le jazz, il n'y a pas seulement la musique des noirs, autrement il y aurait aussi du jazz en Afrique! Pour faire le jazz, il faut l'influence européenne, déjà à la Nouvelle-Orléans, dans le jazz, il y avait la musique européenne, les marches militaires françaises, les danses irlandaises, des mélodies jouées avec des instruments européens! Si c'était comme tu dis toi, dans le jazz, il n'y aurait que des tambours!

– Et le blues? l'interroge Sonia. Échelle pentatonique et *blue notes* sont d'origine africaine.

Le canon est désormais pointé vers le sol:

– Moi, je n'ai pas dit que l'Afrique n'existe pas, j'ai seulement dit que c'est l'apanage de la civilisation européenne, occidentale, blanche, de permettre de modeler le matériel brut que l'Afrique fournit et...

Marcus se lance en avant, agrippe le fusil et essaie de le lui arracher des mains. Cafariello résiste, se met sur la pointe des pieds mais une des savates lui échappe, il glisse, le fusil tire un coup. Glenn Miller est frappé en plein front. Sonia et moi, on se jette sur Cafariello, l'échauffourée dure une dizaine de secondes. Enfin, il cesse d'opposer une résistance. La veste de mon complet bourgogne a une poche arrachée.

Le fusil est dans les mains de Marcus:

– Mains en l'air, *whitey*. Ou tu préfères que je t'appelle *honky*, *cracker*, *ofay*... *Dago*?

Joey se calme. Il se relève, fait deux pas en arrière, s'effondre dans un fauteuil à côté du bar mobile.

– Et maintenant? demande-t-il.

– Maintenant, vous m'accorderez une belle interview en exclusivité pour le *Brooklynite*, répond Sonia en montrant le magnétophone.

– Après quoi, on appelle les flics, j'ajoute, puis un truc me vient à l'esprit: au fait, Joey, nous on croyait que la

maison était vide. On a téléphoné et personne ne répondait...

– J'étais très fatigué et je me suis mis au lit avec des boules Quiès.

– Des boules de cire? je lui demande et Sonia me lance un coup d'œil genre: c'est quoi cette question à la con?

– Oui.

– Laisse-moi deviner. Pendant que tu dormais, une des boules a glissé, peut-être les deux, comme ça tu nous a entendus entrer.

Joey me regarde avec stupéfaction.

– Ça m'arrive à moi aussi. Elles glissent. Autrement, je ne serais pas là, mais c'est une histoire trop longue...

– Pardonnez-moi d'interrompre une discussion si intéressante, dit Marcus en s'éclaircissant la gorge, mais j'ai besoin de vous parler.

Tout en tenant toujours Cafariello en joue, il s'approche de moi et de Sonia et parle à voix très basse:

– Comme ça aussi, ça ne sera pas facile d'expliquer la situation. À bien réfléchir, on peut être accusés d'effraction et de violation de domicile, on est deux radicaux noirs qui tiennent sous la menace armée un blanc chez lui, au cœur de la nuit...

– C'est vrai, mais avec l'aide de Garry et de l'avocat, on peut faire comprendre les circonstances...

Bang!

La détonation résonne dans le salon, nous pivotons sur nos talons, Cafariello s'est tiré une balle dans la bouche. Le corps est effondré sur le bras du fauteuil, de l'arrière du crâne s'élève un jet de sang, une espèce de petit geyser timide.

– Mais putain...

– Avec quoi il s'est flingué?

Je m'approche: sur le sol, entre les pieds de Joey, il y a mon petit pistolet de dame. Je ne m'étais pas aperçu qu'il me l'avait pris. De fait, il était dans la poche qui maintenant

n'est plus une poche, juste un lambeau d'étoffe qui pendouille comme la tête du crooner mort.

– On est dans la merde, je conclus.

Marcus se gratte le menton, regarde autour de nous puis fait une chose qui sur le moment me paraît absurde et qui, en fait, est un coup de génie : il contrôle l'orifice dans le crâne, prend son pistolet, le glisse dans la bouche de Joey et tire. La balle élargit l'orifice de sortie et explose une bouteille de scotch. Débris de chair et de matière grise sur la poitrine nue de Mussolini.

Marcus nettoie la crosse avec un mouchoir, puis met l'arme dans la main de Joey. Sonia et moi nous le regardons, ahuris, tandis qu'il retire du mur la photo de Glenn Miller, extrait le projectile du crépi et couvre le trou en déplaçant une des photos de Joey.

– Tout cela, fusil compris, on va le jeter aux ordures loin d'ici. Joseph Cafaro, sur scène Joey Cafariello, seul comme un chien, médiocre carrière de crooner derrière lui, s'est levé et a décidé de se tuer au milieu des photos de ses héros. Ramasse ton jouet, Augie. Faut qu'on lime le numéro, qu'on l'emmène à Morgue Street et qu'on prépare une autre mise en scène, si on veut pas mal finir.

Adieu, Fils de Whiteman.

SONIA/DEUXIÈME CD Ils peuvent pas s'être tués l'un l'autre, a fait remarquer Rowdy-Dow. Franklin a le visage sous un téléviseur et Ramirez une balle dans le cerveau. Ils sont morts tous les deux sur le coup. Beh, a dit Marcus, Franklin a pu presser la détente une fraction de seconde avant de se choper le téléviseur dans la tête et avoir atteint Ramirez dans l'œil. Ou vice-versa : quand Ramirez a été touché, il venait juste de lâcher le téléviseur. Et puis, que les flics s'inventent quelque chose, l'important, c'est que nous trois, on soit en dehors de ça. Mais il y a les deux agents de patrouille qui peuvent témoigner qu'on était là, a ajouté Rowdy-Dow. Non, ils peuvent témoigner nous

avoir vus en bas dans la rue, rien de plus. Nous, on est montés, on a appuyé sur la sonnette mais personne ne nous a ouvert et on s'en est allés. Nous ne savons rien. Pour le reste, ça colle : Ramirez est le Fils de Whiteman, c'est lui qui a téléphoné à la radio et au journal, etc. La police va trouver des témoins qui diront l'avoir vu sur les lieux des crimes, et là finit l'histoire des meurtres : l'assassin tué par la dernière victime dans un appartement de Morgue Street.

Moi, je pensais à un récit de Poe, et j'ai dit : Rizzi n'est pas Dupin et personne ne pensera à chercher un orang-outan.

Ils m'ont fixée sans comprendre.

Avant de sortir, j'ai adressé une dernière pensée à Plotinus : je ne laisserai pas pourrir là-dedans tes membres martyrisés.

ROWDY-DOW Maintenant, tu sais comment ça s'est vraiment passé. J'ai rempli les trous et je te remercie : en cherchant les mots pour te raconter cette histoire, je me suis laissé transporter et pendant un instant j'ai été jeune à nouveau. Je la sens encore le long du dos, la décharge de cette nuit d'errance avec mon frère, à essayer d'affronter le monde.

Il me manque, Marcus. Il est mort en 1980, renversé par une auto. Il avait quitté les Black Muslims avant la mort d'Elijah Muhammad. Il avait même épousé une blanche.

Tu voulais savoir l'effet des meurtres sur la communauté de la *new thing*, maintenant tu sais aussi l'effet de la communauté sur les meurtres. Nous avons été forts pour mettre le bordel dans l'affaire : presque quarante ans après, il y a des gens qui se cassent encore la tête pour comprendre ce qui s'est passé.

Mes trous aussi ont été remplis : quand tu m'as interrogé sur Trane et que je t'ai raconté ce qui le concerne, aucun des deux ne savait à quel point il était impliqué.

Qu'est-ce que tu vas en faire, de cette vérité ? Tu vas chercher la vieille nana pour découvrir ce qu'elle a fait ensuite ?

Pour moi, ce n'est pas tellement important : il s'est passé trop de temps, je suis vieux et à moitié sourd. Ma femme est morte il y a deux ans. Des enfants, je n'en ai pas. La nouvelle musique est devenue vieille, il n'y a plus de *movement*.

Le récit d'un vieux seul et oublié. Deux bouts de plastique avec des voix dedans. Une enveloppe jaune qui vient du Canada.

Des petits bouts de vérité.

29. Pièces du dossier, 3-18 juillet 1967

The Brooklynite, LUNDI 3 JUILLET 1967

LE FILS DE WHITEMAN EST-IL VRAIMENT MORT ?

TROP D'OMBRES SUR LES MORTS DE CROWN HEIGHTS

ET DE BAY RIDGE

Par Garry Belden

Qui voudrait récapituler les derniers développements de l'affaire du Fils de Whiteman se trouverait en face d'un paradoxe : le mystère du printemps de sang paraît s'être épaissi avec la découverte du coupable présumé.

D'après le capitaine du NYPD Albert D. Rizzi, l'homme qui a terrorisé Brooklyn est Héctor Ramirez Delgado, citoyen de la République dominicaine.

Le 6 juin, notre journal reçoit un appel téléphonique anonyme, où un homme avec un accent étranger fournit des indices sur la prochaine victime : une personne liée au monde du jazz sans être musicien, un individu "dangereux" parce que capable de se défendre.

Le 8 juin, le professeur Donald F. Betts, spécialiste de linguistique et de phonétique, se déclare certain que le locuteur est un hispanophone d'Amérique centrale ou des Caraïbes.

Le matin du 10 juin, le cadavre de Delgado est découvert à côté de celui de Plotinus Franklin, critique de jazz du *Gotham Chronicler*, dans l'appartement de ce dernier sur Morgue Street. La découverte des corps a été le fait de notre collègue du *Brooklynite*, Sonia Langmut, liée à Franklin par une longue amitié.

Les décès remontent à la soirée précédente. Les deux hommes semblent s'être ôté la vie mutuellement au terme

d'un dur corps à corps. Plotinus Franklin pratiquait le karaté et s'est défendu contre l'agression, parvenant à défigurer Delgado. "Il n'avait plus de visage", commente un assistant du médecin légiste.

D'après la reconstitution de la police, le critique aurait réussi à faire feu avec un petit pistolet de dame, cueillant Delgado à l'oreille droite et le tuant sur le coup, une fraction de seconde avant d'être atteint par le téléviseur qui lui a brisé le crâne. Dynamique définie comme "bizarre" par le capitaine Rizzi lui-même.

À côté du corps de Delgado, la police scientifique a trouvé des cisailles de jardinier, arme par destination compatible avec les blessures infligées à trois victimes du Fils de Whiteman: le pianiste Bill Vanneau, le contre-bassiste Montgomery Burckhardt et le saxophoniste amateur Lindani McWhorter.

Quelques heures après la découverte des cadavres, le capitaine Rizzi a déclaré: "Tous les éléments en notre possession conduisent à une seule conclusion: Delgado était le Fils de Whiteman. Nous n'avons pas encore le mobile, mais nous sommes en train de le chercher et nous le trouverons."

Beaucoup de gens nourrissent une certaine perplexité sur la reconstruction des enquêteurs et, le 12 juin, le nombre des sceptiques s'accroît quand une femme de ménage découvre le cadavre du chanteur Joey Cafariello dans sa villa de Bay Ridge. Cafariello s'est tiré une balle dans la bouche. Le corps est dans un état de décomposition avancée, d'après le coroner le suicide a eu lieu environ cinquante heures avant, c'est-à-dire peu après la mort de Franklin et de Delgado.

La quantité d'images et de fétiches fascistes présents dans la maison de Bakken Street ne laisse pas d'étonner les enquêteurs. Tout aussi étrange est le fait que le revolver utilisé par le crooner, un Smith & Wesson special modèle 64, ait son numéro de série limé. Cette méthode est utilisée

dans le monde criminel pour cacher la provenance et la propriété de l'arme. Mais la vraie surprise est encore à venir: une expertise démontre que le pistolet est le même que celui utilisé par le Fils de Whiteman pour tuer deux de ses victimes, le saxophoniste Tyrone Jackson dit Ekundayo et le batteur David Kwesi Gant.

Ceci établit une relation difficile à expliquer. À la suite de quoi, la nouvelle transpire que le pistolet utilisé par Franklin pour abattre son bourreau a lui aussi son numéro limé. Après ces découvertes, nous interpellons le capitaine Rizzi, qui se retranche derrière un "Pas de commentaire". L'équipe antiWhiteman tout entière choisit de ne pas communiquer.

Plus on réfléchit à ce qui s'est passé, plus l'affaire entière semble un embrouillamini destiné à le rester.

Il convient de rappeler que, dans le coup de fil anonyme du 6 juin, le mystérieux correspondant faisait allusion à des scrupules de conscience qui lui étaient venus et à l'existence d'un commanditaire ou d'un complice ("Lui").

Peut-être, si on veut comprendre le rapport entre le Fils de Whiteman et le suicide d'un chanteur tombé dans l'oubli, convient-il de repartir de l'iconographie raciste qui décorait la maison de Cafariello et de trois phrases dites à mi-voix par le mystérieux correspondant: "Ça dure depuis trop longtemps et ça devient trop dangereux, mais je ne peux pas m'arrêter. J'ai essayé, mais lui, il ne me le permet pas. Pendant une seconde, je voulais me jeter en bas moi aussi [du Williamsburg Bridge, *N.d.R.*], mais je n'ai pas réussi."

En tout cas, la solution du mystère semble encore lointaine.

En compensation de cet état d'incertitude, il y a le fait avéré de l'arrêt des assassinats de musiciens. Hier, durant sa visite triomphale dans le quartier de Bedford-Stuyvesant, le maire John V. Lindsay a parlé de "la fin du cauchemar". "Espérons qu'il a raison", a commenté Calvin D. Mey. Espérance que nous partageons tous.

The Gotham Chronicler, MERCREDI 19 JUILLET 1967

La rédaction musicale du Chronicler s'unit à la douleur de la famille de John William Coltrane, incomparable musicien disparu à l'âge de quarante ans. Coltrane laisse son épouse Alice et ses trois enfants en bas âge: John Jr. (trois ans), Ravi (deux ans) et Oranyan Olabisi, né le 19 mars dernier. Il vivait à Dix Hills, Huntington, Long Island.

Notre pensée va tout de suite à notre collègue et ami Plotinus Franklin, victime d'un barbare assassinat, et à l'essai sur Coltrane qu'il nous avait offert peu avant de nous quitter. Nous en publions un extrait significatif, en hommage sincère à deux grands et courageux innovateurs du jazz et de son langage.

LE TRAIN QUI NOUS EMMENA AU-DELÀ

Par Plotinus Franklin

La première fois que je recontrai John Coltrane, c'était l'époque où le hard bop commençait à apparaître usé jusqu'à la corde, celle avec laquelle il se pendrait. Trane me parut l'incarnation d'un fleuve à petites moustaches, l'East River boutonné dans un costume un peu fatigué et alourdi de sueur. Nous sympatisâmes devant deux tasses de chocolat chaud. Nous parlâmes de Lester Young et de Bird. Je passai quasiment toute la nuit avec lui, d'un bout à l'autre du Village, à me remplir de cette voix douce et de ce sourire qui réchauffait le cœur. Il me raconta les îles Hawaï, où il avait passé un an quand il était dans la Marine. Nous parlâmes de mon nom de baptême, le même que celui d'un philosophe égyptien du III^e siècle après J.-C., dont Trane répéta quelques pensées :

"Il faut que tes yeux se fassent semblables à l'objet à voir, et qu'ils lui soient égaux, parce qu'ainsi seulement ils pourront s'arrêter pour le contempler. Jamais un œil ne verra le Soleil sans

être devenu semblable au Soleil, ni une âme ne contempera la beauté sans être devenue belle. Que chaque être devienne semblable à Dieu et beau, s'il veut contempler Dieu et la beauté."

Pour contempler la beauté de la musique de John Coltrane, il fallait se rendre semblable à lui. C'est pourquoi il était nous, et nous étions lui.

Plus tard, il embrassa la nouvelle musique, dont il avait contribué à jeter les bases. Il nous rejoignit là où quelques-uns d'entre nous s'étaient installés, avant-poste extrême, bout de territoire enfoncé comme un coin entre la dérision et les crachats des bien-pensants et de la totalité de mes collègues. L'avoir avec nous remontait le moral, parce qu'il apportait la joie pure là où d'abord il y avait la colère et "des gifles au goût du public". Il apportait la joie, mais fut la cible d'un tir aux pigeons avec les armes de la vilénie et de l'injure. Il subit des assauts toujours plus violents et pourtant nous ne le vîmes jamais vaciller.

Si nous étions la "chose nouvelle", nous n'étions pas pour autant le futur mais la volonté de ne pas perdre le présent. Dans ce temps présent étiré à outrance, nuit après nuit pendant une poignée d'années, il y avait ce vide du pouvoir obtenu autour, ce vide en quoi consistait notre avant-garde. Dans le court rayon de chacune de nos actions, il y avait la communauté, non pas son anticipation, non pas la promesse d'une communauté, mais bien la pleine communauté, dans l'entière acception du terme. Nous avons été la communauté, non pas querelleuse mais divergente, contagieuse et militante, concentrée et pourtant répandue. Nous ne l'avons pas manquée, la communauté. Nous l'avons vécue et brûlée, maintenant la cendre est froide, il ne reste de nous que la caricature, l'image du parti du bruit.

Nous avons entraîné l'histoire comme Orphée fit avec Eurydice, son épouse prisonnière de la mort, en la précédant vers la sortie des enfers. Parce que Eurydice est le

nom de qui cherche et trouve *dike*, la justice. La justice ne doit pas être suivie, mais précédée. C'est la seule manière de sortir avec elle de l'enfer.

30. Le chœur, 21 juin 1967

*De win' blows eas' an' de win' blows wes'
it blows like de judg-a-ment day
an' ev'ry po' soul dat nevah did pray
will be glad to pray tha day.**

L'été commence, les fenêtres sont ouvertes.

Qui passe devant l'école entend les gamins chanter, il entend des paroles et des voix, s'arrête ravi pour écouter les histoires.

Daniel dans la fosse aux lions, Josué à la bataille de Jéricho, Ézéchiël sur l'étendue d'ossements, Samson empoigne la mâchoire d'âne.

Anita n'est pas le vide laissé par Kwesi, n'est pas debout au bord du rien.

Elle est les mains, les mains qui éperonnent, dirigent, interrompent.

Anita est jeune, elle ne restera pas seule, elle sera aidée et elle aidera. Même la mouette aveugle trouve quelqu'un pour la nourrir, même un passereau privé d'une aile sait pouvoir donner quelque chose en échange.

Elle aura une maison, un travail, un homme. Son bonjour obtiendra toujours une réponse.

Malgré le poids du fardeau, elle ne perdra jamais l'espoir.

* «Le vent souffle vers l'est, le vent souffle vers l'ouest / il souffle comme au jour du jugement / et chaque pauvre âme qui n'a jamais prié / sera heureuse de prier ce jour-là.»

La croix laisse une empreinte sur l'épaule, mais elle ne
perdra pas courage.
Rien ne l'emportera.

31. Dance and join the ancestors

*Sing a song fo the children going down
remember the ones you knew
remember how we danced
and remember what we sang
in America
so many years ago.**

Paul Kantner & Grace Slick, *Diana*, 1971

BLOOD WILL TELL Les funérailles de Trane se déroulèrent à la St. Peter's Lutheran Church. Le groupe d'Albert Ayler et celui d'Ornette jouèrent. Ayler exécuta *Truth Is Marching In*, mais ce n'était pas vrai, avec Trane s'en allait une bonne partie de la vérité. Tout sonna plus faux, après. La mort du griot eut des conséquences terribles. Nous perdîmes l'équilibre, nous nous débandâmes, nous nous perdîmes dans les ruelles, dans les niches, dans l'inconséquence. Nous n'étions l'avant-garde de rien ni de personne. Quand les chasseurs de tête se déchaînèrent en long et en large dans le pays, nous nous abandonnâmes à des rêves d'opium, de divinités vendues au supermarché, de chants de sirènes qui détournaient de la lutte. Les chanceux trouvèrent une vie en Europe, quelques-uns choisirent l'Afrique, comme Stokely Carmichael. Il y en eut qui retournèrent d'où ils étaient venus, quel que fût l'endroit. Des camarades et des amis disparurent plus tard, on revit leurs têtes exposées au bout des piques, dans les conférences de presse de Hoover.

* "Chante une chanson pour les enfants descendant / souviens-toi de ceux que tu as connus / souviens-toi comment nous dansions / et souviens-toi ce que nous chantions / en Amérique / il y a tant d'années."

Il y avait aussi Sonia, à l'enterrement. Elle a dû se sentir cernée de morts, après des semaines d'obsèques, après avoir trouvé le corps de Plotinus. Peut-être a-t-elle compris avant et mieux que les autres : ce dernier adieu n'était pas que pour Trane. C'était l'enterrement de nos illusions. Pour continuer à vivre, pas seulement à végéter, il fallait de nouvelles ailes, faites d'une cire plus résistante à la chaleur du soleil. Un défi plus élevé. Il est possible que ce soit là le motif de sa disparition.

Comme il était déjà arrivé à d'autres, on ne se souvint bientôt plus de nous que durant les retours du refoulé. À un moment, ils étaient sporadiques mais ils se font plus fréquents. Ton enquête sur le Fils de Whiteman est une de ces occasions. Ne la gaspille pas.

THUMB TACK Albert Ayler mourut en 1970 et quelques journaux titrèrent : *Le retour du Fils de Whiteman* ? On le repêcha dans l'East River un jour de fin novembre, trois semaines après sa disparition. Il n'y eut pas d'autopsie, un médecin établit qu'il était mort noyé, la police classa sa mort comme accidentelle. Et pourtant, il y avait certaines analogies avec le meurtre de Lindani McWhorter. Le corps était gonflé et décomposé, seul l'examen approfondi d'un anatomopathologiste aurait pu révéler des blessures à l'arme blanche ou des orifices de projectiles. Ne subsistèrent que des échos, des souvenirs, une poignée de théories. Certains ont accusé les flics de New York, d'autres le FBI, d'autres le frère et la compagne du musicien, d'autres la mafia pour des dettes de drogue, alors qu'Ayler ne se droguait pas. Certains adoptaient la thèse de l'accident, d'autres celle du suicide, d'autres parlent d'un ultime sursaut du Fils de Whiteman, d'autres font une synthèse de toutes les théories : les commanditaires étaient le FBI et le NYPD en association avec la mafia, l'exécuteur était le Fils de Whiteman, tout cela avec la complicité ou l'indifférence des proches de la victime. Je ne sais pas quoi te dire, hormis

deux points solides : Ayler fut le dernier grand guerrier de la *new thing*, et cette histoire du Fils de Whiteman reste peu claire.

HEAVY LEGS Conneries. Qu'est-ce qu'il y a de peu clair ? Le Fils de Whiteman était un pauvre type, un minable à peine débarqué à New York, tu parles de Cointelpro, d'escadrons de la mort, de Ku Klux Klan, d'extraterrestres... La montagne de ces complots accoucha d'un souriceau, mais personne n'admit s'être gouré, aujourd'hui encore il y a un tas de gens qui continuent à délirer et à imaginer va savoir quoi.

ANGELA VANNEAU Certains m'ont dit : "L'important est que ce fils de pute soit mort, bien fait pour lui", mais moi je pensais : ce n'est pas une satisfaction. On ne peut pas troquer une vie contre une autre. La mort de l'assassin ne ramène pas la victime à la vie. À la radio, j'entendis un prêtre parler de pardon, et je pensai : ce n'est pas la question. Ni pardon ni malédiction. Ça ne dépendait pas de moi. Je n'étais pas la justice ni le gardien du sort de l'assassin. J'étais une femme à laquelle le sort avait fait perdre son homme. En moi, il n'y avait rien de spécial, rien qui me confère une autorité morale particulière. Pas d'œil pour œil : je n'étais pas borgne, j'étais seule. Seule, et je devais recommencer à vivre sans Bill. Je dis ces choses au révérend Bradley et à maître Wilson. Tous deux en furent frappés. Ils me présentèrent d'autres personnes, parents des victimes du crime. Ce fut ainsi que je commençai à m'occuper des prisons et à suivre des projets éducatifs à River's Island.

W. CH. Aujourd'hui, il est très à la mode de dire qu'aux États-Unis, il n'y a plus de problèmes raciaux, que c'est une façon de dire "problème noir". Dans le Sud, il n'y a plus deux lynchages par mois, comme entre 1925 et 1950. L'*Encyclopædia Britannica* n'écrit plus que les nègres sont

“parents des anthropoïdes plus que de l’Homo sapiens”. Aucun blanc n’a plus le courage d’appeler un noir *nigger*, bien plus, pour être cloué au pilori, il suffit de prononcer un mot qui *ressemble* à *nigger*, même s’il a un sens complètement différent, comme cet assesseur de Washington qui a dû se démettre pour avoir dit *niggardly*, synonyme peu usité de “pingre”, dans une discussion qui n’avait rien à voir avec les rapports raciaux. Il y a une fête nationale dédiée au Dr King, ok, toujours les mêmes trucs. Suffit de voir Condoleeza Rice pour comprendre de quel beau progrès on parle. La “correction politique”, les concessions formelles, l’existence d’une *middle class* noire à montrer dans les sitcom, et derrière le rideau de fumée notre peuple va plus mal qu’avant.

GIT-ON-THE-GOOD-FOOT Quand on lui découvrit une tumeur à la prostate, Kwame accepta le verdict et dit: “Ce qui me reste à vivre appartient à mon peuple, je continuerai à travailler tant que j’aurai la force de bouger la langue.”

Il combattit les métastases comme il avait combattu le racisme. À l’intérieur de ce tribun en chaise roulante, il y avait l’esprit du Stokely d’il y a trente ans, plus fier encore qu’alors. Il répétait: “Le cancer tire le meilleur d’une personne.”

Il disputa les années au mal sans se laisser envahir, en contre-attaquant même, en reconquérant du terrain, en plantant le drapeau de la vie sur chaque petite colline, en célébrant la bonne issue de chaque sortie. L’amour de la communauté l’entourait, médecins et guérisseurs le soignaient gratis. Il disait: “Si tu te sacrifies pour les gens, les gens se sacrifieront pour toi.”

Il arracha trois ans à la mort. Quand le moment approcha, il retourna à Conakry, entre les bras de mère Afrique. La dernière réunion, il la tint le soir avant sa mort, il était si affaibli qu’il ne pouvait rester assis. Nous l’appuyâmes à une pile de coussins, il parla, écouta, sourit, ce fut lui qui

nous consola. Il nous dit au revoir: “Soyez toujours prêts, et quand le moment arrivera vous ne devrez pas vous laisser prendre au dépourvu.”

Notre frère Kwame nous quitta le 15 novembre 1998.

Après les funérailles, Dieu sait comment, une anecdote me revint à l’esprit. C’était Stokely qui me l’avait racontée, elle remontait des brumes de l’autre Amérique, d’un autre monde, désormais presque d’un autre siècle.

La nouvelle de la mort de John Coltrane lui était arrivée alors qu’il était à Londres, pour une conférence sur les mouvements de libération. Avant de commencer son discours, il demanda aux auditeurs de se mettre debout et réclama une minute de silence pour ce grand artiste noir et guerrier culturel. Personne ne s’y attendait, c’était une conférence très politique dans l’acception la plus stricte, pleine d’intellectuels sérieux, et quel rapport entre le jazz et la révolution? Et pourtant tout le monde resta debout et en silence.

Ces deux frères avaient beaucoup en commun. Deux vies vouées à se pousser en avant, toujours plus en avant. Et ils étaient infatigables. Seul le cancer réussit à les arrêter, mais il ne put les empêcher de bouger jusqu’à la dernière minute, la dernière seconde avant de danser et de rejoindre les ancêtres.

GREEN MAN En prison à Riker’s Island, comme Leadbelly. Là-dedans, j’ai fait la connaissance de la veuve de Bill Vanneau: elle participait à des programmes de réinsertion des détenus. Je suis sorti en 1978 et on s’est mis ensemble.

Pas de mariage, cette fois. Quand nous nous fatiguons, chacun suit sa route. Oh mon Dieu, c’est un truc assez improbable, étant donné que je suis avec elle depuis plus de vingt-cinq ans...

C’est l’ironie du destin: si Vanneau n’était pas mort, Angela n’aurait pas décidé de s’occuper de prisons et de détenus, je ne l’aurais pas connue, je ne serais pas tombé

amoureux d'elle, et elle de moi. Le Fils de Whiteman a tué Vanneau avec des cisailles de jardinier, comme celles que j'utilisais. Les miennes ont disparu le jour où j'ai vu le petit homme et le buisson ardent. Qui sait, peut-être étaient-ce les mêmes.

Voilà tout. Fin de l'histoire. Tu m'as consacré déjà trop de temps, jeune homme. Je suis juste un de tous ceux qui écoutaient ce genre de musique et qui fréquentaient ce genre de boîte. Je n'ai rien fait de spécial.

Je suis un type qui taillait les haies au cimetière.

LET'S-PLAY-A-GAME Le révérend Bradley s'est pendu en 1979. Démoli par l'histoire avec une femme qui avait vingt ans de moins que lui, désorienté par les changements, il avait fermé la Holy Spirit and Fire pour revenir à Bed-Stuy. Il vivait dans un studio et passait ses journées à bavarder dans un salon de coiffure, avec des amis d'enfance retrouvés.

Je ne sais vraiment pas ce qui arrive aux gens: tu te réveilles un jour qui semble comme tous les autres, et peut-être une action insignifiante, comme prendre un verre en main ou te rajuster les cheveux devant le miroir, révèle que tu as dépassé une limite, que tu as mis la pointe du pied au-delà d'un sillon tracé dans le sable, un sillon que toi seul peux voir. Avoir franchi cette limite te rend impossible de continuer, alors tu rejoins le parc au pas de danse, tu jettes la corde par-dessus une branche, tu glisses la tête dans le nœud coulant, et va savoir si c'est vrai que tu rejoins tes ancêtres.

Le bouffon de la Real Church of the Mother Plane? Il ne se fait plus appeler Mahamid Zuwarah. C'est un député républicain à l'Assemblée de l'État. Un de ceux qui voient des terroristes à chaque coin de rue et qui a fait chier tout le monde avec la "guerre préventive". Tout compte fait, on peut pas dire qu'il ait beaucoup changé.

JULIA MEY Mon père est mort d'infarctus en 1987, à Burlington, pendant qu'il déblayait la neige dans son allée.

Moi, je vis à San Francisco, j'ai trois enfants adultes et cinq petits-enfants. Tu ne devineras jamais qui vit dans ma rue: le capitaine de police retraité Albert D. Rizzi. Il a plus de quatre-vingts ans. Je le rencontre au jardin public quand j'y conduis mes petits-enfants. Il est en train d'écrire un livre sur le Fils de Whiteman, avec sa version des faits. Je l'ai rencontré il n'y a pas longtemps, je lui ai demandé comment ça avançait.

– À un rythme rapide. Je veux le finir et le voir publié avant de tirer ma révérence.

Cette histoire lui est restée sur l'estomac, il n'arrive pas à la digérer.

LE DIRECTEUR Quelques années plus tard, à l'automne 1971, j'étais en vacances en Italie avec ma femme et nos deux gamins. De passage à Florence, nous nous promenions place de la Signoria et à un certain moment m'apparaît Eldridge Cleaver, ministre de l'Information du Black Panther Party, à l'époque déjà en cavale et reçu comme réfugié politique par le gouvernement algérien. Je dis qu'il m'apparaît parce qu'il était vêtu de cuir des pieds à la tête et était le seul noir de toute la place, impossible de ne pas le remarquer. Lui aussi me reconnaît, je l'avais interviewé en 1969. Je le présentai à ma femme, légèrement excitée à l'idée de rencontrer l'ennemi public n°1 ou presque. Michael et Evelyn avaient sept et cinq ans, leur réaction fut:

– Mais alors, il y a aussi des noirs en Italie!

Eldridge rit et dit:

– Pas encore, mais ils vont bientôt arriver en masse.

À Florence, il avait assisté à une conférence sur la Palestine, organisée par un groupe d'extrême gauche. Une heure plus tard, il allait partir à Rome, où il prendrait l'avion pour l'Algérie. Il me dit que ses livres avaient été traduits en italien et publiés par un éditeur important. À la conférence, il avait été surpris que tant de gens le connaissent. Politiquement, nous étions très éloignés, mais nous

échangeâmes nos bons vœux et une robuste poignée de main. Si je l'avais rencontré avant, je l'aurais interviewé sur son exil, les luttes intestines du BPP et tant d'autres sujets. D'abord, je le regrettai puis il me revint à l'esprit que j'étais en vacances, que diable.

Tandis qu'il s'éloignait d'un pas fier, un petit groupe de jeunes Italiens le salua poing fermé et hurla :

– *Power to the people*, camarade !

Il répondit en levant le poing et les appela "frères". Il me tournait le dos, mais j'imaginai son ricanement satisfait.

"Alors, c'est ici que le front se déplace", je pensai.

D.E.M. Sonia est là dehors dans le grand n'importe où.

Quelqu'un a trinqué avec elle le jour de l'*impeachment* de Nixon. Quelqu'un a vu sa tombe au Nouveau Mexique. Sam Peckinpah s'est soûlé avec elle à Durango, durant le tournage de *Pat Garrett & Billy the Kid*. Elle vit en Irlande, est en prison au Pérou, n'a jamais bougé de New York. Il y en a qui hasardent qu'elle n'a jamais existé.

Tu peux la chercher, la trouver... attacher un tas de pacotilles à son nom, embrouiller les histoires dans un réseau de rides. Elle ne t'en empêchera pas, elle est fatiguée, la lettre à Lucilius le dit.

Ou bien tu peux la laisser libre, légende poussée par le vent, sœur des buissons du désert : tu les vois rouler et ramasser poussière, osselets, paperasse, insectes morts...

Personne ne sait où ils vont finir.

Ils sont comme des livres qui racontent les distances.

Générique

Qu'est-ce que c'est ?

L'idée de fond m'est venue en 2000 en lisant *Please Kill Me: The Uncensored Oral History of Punk*, œuvre puissante de Legs McNeil et de Gillian McCain (Grove Press, New York, 1996). Plus tard, j'ai lu deux autres livres écrits de cette manière : *We Got the Neutron Bomb. The Untold Story of L.A. Punk*, de Marc Spitz et de Brendan Mullen (Three Rivers Press, New York, 2001. Merci à Pito de me l'avoir conseillé) et *Gauleuses Irredutíveis. Causos e Aritudes do Rock Gaúcho*, d'Alisson Ávila, Cristiano Bastos et Eduardo Müller (SagraLuzzatto, Porto Alegre, 2001. Merci à ces trois derniers auteurs pour m'avoir accueilli, hébergé, accompagné dans un tour de leur ville et pour m'avoir fait connaître la scène rock'n'roll de Rio Grande do Sul).

Ce sont des œuvres qui descendent du *new journalism* américain né dans les années 60. Leurs auteurs simulent un "retrait", une extinction de leur propre voix. En réalité, ils deviennent metteurs en scène, s'expriment à travers le montage, de manière plus explicite et directe que ce qui se passe en littérature (où le montage existe aussi et est fondamental).

Si la méthode d'interrogation des sources est celle de l'histoire orale (qui en Italie aussi a une tradition glorieuse, une présence féconde et une longue influence sur la littérature), la méthode de composition et les stratégies narratives imitent le langage du documentaire et de la vidéo-enquête.

Écrire une espèce de roman *imitant cette imitation*, voir jusqu'où il était possible de s'avancer avant que la "spécificité littéraire" réclame à grands cris ses droits. Tel était le défi.

Lieux

Brooklyn est un lieu de l'esprit, paysage mythologique sur lequel j'ai jeté un regard européen, en étranger destiné à osciller entre hyperréalisme des détails et pure invention, s'agissant des

itinéraires et de la toponymie. À Crown Heights, que je sache, il n'y a aucune Morgue Street. À Bay Ridge, pas non plus de Bakken Street avec des villas dans un faux style *liberty*. Le *Brooklynite* n'a jamais existé. J'ai pris aussi quelques petites licences en ce qui concerne les noms et emplacements de quelques églises, maisons et stations de métro.

À la définition de ce lieu de l'esprit ont contribué les amis qui m'ont hébergé à New York et ailleurs aux USA durant mes descentes sur place, toutes antérieures au 11 septembre 2001. Ignazio Moresco m'a hébergé à "Williamsboigh". Siri N. Wilson m'a accueilli à Greenpernt et, un an et demi plus tard, m'a conduit en pèlerinage au Cbgb's, quelques jours après la mort de Joey Ramone. Andrea Casadio m'a hébergé à Manhattan, dans le Upper West Side, sans m'avoir jamais vu avant. Laura Fantone m'a hébergé de l'autre côté du parc, dans le Upper East Side, et m'a offert l'occasion d'un voyage vers le nord, bref mais intense. Mia, que son racolage soit béni, m'a attiré plus à l'ouest, peut-être sur les traces de Sonia Langmut.

Le Brooklyn raconté dans *New Thing*, outre ces visites et la lecture de livres, est le résultat d'un usage massif d'Internet et de Google.

Répression

Toutes les informations relatives au Cointelpro, au BOSS et à la "stratégie de la tension" contre les mouvements noirs et la nouvelle gauche sont vraies, à part l'extrait de memorandum sur les "musiciens noirs enclins à la violence" rapporté au chapitre 8, qui est une pure et simple invention.

Depuis des années, Ward Churchill et Jim Vander Wall étudient la guerre sale du gouvernement des États-Unis contre les dissidents internes. Ils ont écrit ensemble des livres comme *The Cointelpro Papers. Documents from the FBI's Secret Wars against Domestic Dissent* et *Agents of Repression. The FBI's Secret Wars against the Black Panther Party and the American Indian Movement* (publiés par South End Press).

Au moment où j'écris ces notes, beaucoup de matériel est disponible sur Internet: sur le site www.cointel.org, outre les documents subtilisés en Pennsylvanie en 1971 et ceux rendus publics grâce au Freedom of Information Act, on peut lire le

rapport final de la Commission Church sur les activités d'espionnage et les droits des Américains.

Voici le texte original du memorandum sur Stokely Carmichael tel que reproduit au chapitre 17.

*"Il est suggéré qu'on envisagera de répandre l'impression que Carmichael est un informateur de la CIA. L'une des méthodes pour atteindre l'objectif ci-dessus énoncé serait de faire soigneusement déposer dans le véhicule d'un ami proche nationaliste noir une copie carbone d'un rapport d'informateur qui passerait pour avoir été écrit par Carmichael pour la CIA. Le rapport devrait être placé de manière à ce qu'il soit vu rapidement. On espère que la lecture du rapport d'informateur contribuera à stimuler la méfiance entre Carmichael et la communauté noire. On suggère que la copie carbone du rapport soit utilisée pour indiquer que Carmichael a remis la copie originale à la CIA et a gardé la copie carbone pour lui-même. Il est également suggéré que nous informions un certain pourcentage de criminels fiables et d'informateurs raciaux que 'nous avons entendu de sources sûres que Carmichael est un agent de la CIA'. On espère que ces informateurs répandront la rumeur dans les différentes importantes communautés nègres à travers le pays."**

Negro, noir, nigger

Écrivant en italien, je n'ai pas pu éviter les courts-circuits terminologiques. J'ai choisi de les rendre explicites. En italien, il est impossible de rendre les nuances entre *black*, *negro*, *Negro* et *nigger*; sans user des termes américains. Le premier piège tient au fait que *negro* et *Negro* (termes aujourd'hui désuets et incorrects mais qui autrefois étaient parfaitement acceptables) sont homographes – même s'ils ne sont pas homophones – de notre *negro* italien qui, deuxième piège, a désormais en italien une valeur dépréciative et est utilisé comme traduction de *nigger*. La responsabilité incombe surtout aux doubleurs de cinéma qui l'ont superposé à *nigger* pour des raisons de synchronie labiale. La condamnation *politically correct* de ce mot est donc très récente, témoignage de notre volonté d'être *more kingly than the king*** et

* Pour la traduction française, on a choisi de traduire le long passage que Wu Ming 1 préfère, dans la version italienne, donner en version originale anglaise.

** "Plus royaliste que le roi."

américanisés même au risque du ridicule. Dans d'autres langues romanes, y compris les dialectes gallo-italiques, il n'existe pas de mot pour remplacer les divers *negro*, *négher*, *négar*, *naigher*, lesquels n'ont pas d'autre signification que "noir", adjectif substantivé que les Africains eux-mêmes (du continent et de la diaspora) utilisent pour se décrire. En fait, ils dérivent tous du latin *nigru(m)*, qui signifie simplement "noir".

L'épisode relatif au mot *niggardly*, auquel on fait allusion dans le dernier chapitre, est un des exemples des monstres que peut engendrer le sommeil de la raison appelé *political correctness*, qui incrimine l'utilisation de certains mots pour ne pas avoir à affronter les relations sociales qu'exprime le langage.

Le 15 janvier 1999, David Howard, collaborateur (blanc) du maire (noir) de Washington D.C., au beau milieu d'une réunion sur les problèmes budgétaires, prononça la phrase: "*I will have to be niggardly with this fund because it's not going to be a lot of money*" ("je vais devoir radiner avec ces fonds parce que ça ne va pas représenter beaucoup d'argent").

Niggardly est un adjectif qui relève un peu du style noble, d'origine germanique, dont la ressemblance avec *nigger* (qui est d'origine latine) est purement fortuite. Parmi les nombreux préjugés à l'égard des Afro-Américains, il n'y en a aucun lié à une éventuelle avarice.

Malgré cela, un assistant noir de Howard s'offusqua, n'accepta pas d'explications et communiqua la chose aux groupes antidiscrimination, qui montèrent une campagne antiHoward. Selon eux, si parmi tant de synonymes d'"avare" existants dans le vocabulaire, Howard avait choisi précisément celui ressemblant à *nigger*, il devait bien y avoir une motivation louche ou une intention maligne. Après onze jours d'hystérie et de réprobation publique, Howard présenta sa démission et le maire Anthony Williams l'accepta, décision qui déclencha une campagne d'opinion en sens inverse. Le bruit retombé, le "coupable" reprit sa charge.

Spectres et doppelgänger

La cause et les circonstances de la mort d'Albert Ayler restent mystérieuses. En 1997, la Série noire (Gallimard) a publié un recueil de nouvelles intitulé *Les Treize Morts d'Albert Ayler*, où

treize auteurs de polar émettaient autant d'hypothèses sur le déroulement des faits.

L'arrière-plan des lémures télépathiques de Prospect Park est né en 2002, durant un jeu d'improvisation narrative entre Wu Ming 5 et moi, un soir sous les arcades de la via Mascarella, à Bologne, devant l'endroit où repose le cadavre de Francesco Lorusso, un garçon de vingt-cinq ans tué par les forces de l'ordre le 11 mars 1977.

En deux moments cruciaux de son délire, Green Man voit apparaître un petit homme. Dans un des deux épisodes, le petit homme conduit Green Man près d'un buisson ardent (Exode 3, 2-6).

En racontant leur conversion soudaine au christianisme, divers ex-esclaves afro-américains interviewés dans les années 30, ayant été élevés et ayant vécu dans des États différents, jamais entrés en contact les uns avec les autres, décrivirent l'apparition d'un *little man*. En voilà un exemple.

"J'avais peur de tomber dans le puits profond, il me semblait ne pas mériter de compassion, j'étais une petite image et mon corps était debout à côté de moi. Tandis que j'étais là, un petit homme est arrivé, il s'est arrêté devant moi et m'a dit: 'Tu ne le sais pas que là dedans tu seras dévoré?' Puis il me prit dans ses bras et nous avons emprunté un sentier étroit et blanc, pas plus large qu'une toile d'araignée. J'ai vu trois diables, un très grand, l'autre plus petit."

Selon George P. Ravick, le *little man* serait une réminiscence de Elegba ou Legba, dieu des Yorubas qui agit comme messager des dieux et intervient dans la vie des hommes pour maintenir une liaison entre la réalité terrestre et le monde divin.

J'en ai fait un personnage qui ressemblait plus à l'homme mystérieux de *Lost Highway* de David Lynch (interprété par Robert Blake).

Ce sont peut-être les lémures de Prospect Park qui sont plus proches d'Elegba.

Le récit de Ramirez est un hommage à Edgar Allan Poe, sur le modèle de son récit *William Wilson*, qui s'ouvre sur les deux vers de Chamberlain qui apparaissent en épigraphe.

Dans *New Thing*, il y a aussi une référence à *The Eye*, de Vladimir Nabokov, qui traite du même thème du double.

La “nécro” de Trane écrite par Plotinus Franklin commence comme le *Feu Alfred Jarry* de Guillaume Apollinaire et culmine par le “détournement” d’un passage d’Erri De Luca (la troisième des *Lettere ad Angelo Bolaffi sull’anno Sessanottesimo del Millenovecento*, aujourd’hui rassemblées dans De Luca, E., *Lettere da una città bruciata*, Dante & Descartes, Naples, 2002).

La phrase attribuée à Sonia en épigraphe au chapitre 9 est tirée de *Operai e capitale* de Mario Tronti.

La phrase attribuée à Sonia en épigraphe au chapitre 26 est tirée de *Panegyrique*, de Guy Debord (ici, citée d’après Guy Debord, *Œuvres*, Quarto Gallimard, p. 1659).

En d’autres points, Sonia cite Mao Zedong (“L’un devient deux”), le Karl Marx de *Pour la critique de la philosophie du droit de Hegel* et le Toni Negri de *Il dominio e il sabotaggio* (traduction française disponible sur <http://multitudes.samizdat.net/sabotage-et-autovalorisation.html>, sous le titre “Sabotage et autovalorisation ouvrière”).

Quand, après les émeutes de Watts en 1965, l’équipe du gouverneur Brown se rendit à la Westminster Presbyterian Church pour écouter les plaintes des citoyens du quartier, une dame âgée manifestement bourrée intervint en affirmant être née le jour du naufrage du *Normandie*, circonstance qui, selon elle, avait exercé une influence sur toute sa vie. J’ai remplacé le *Normandie* par le *Lusitania* et déplacé l’épisode à Bedford-Stuyvesant en 1967.

Dettes

Dans les nullissimes séries télé de *Tarzan* transmises sur Canale 5 en fin d’après-midi au plus profond des années 80, Ron Ely plongeait dans le fleuve et en sortait encore coiffé. Ce fut mon cousin Mingo qui me le fit remarquer.

Les références biographiques à Kwame Ture / Stokely Carmichael sont tirées de l’autobiographie écrite avec Ekweme Michael Thelwell, un des plus beaux livres que j’aie jamais lus.

La poésie attribuée à Albert D. Rizzi est de l’ami Alberto Rizzi, tirée de son recueil *L’armadio cromatico* (Archivio della memoria, Rovigo, 2000).

En 1994, Rizzi eut une idée géniale et contribua à sa réalisation, faisant décoller le Luther Blissett Project, dont il est un héros méconnu. Depuis lors, nous avons décidé de lui rendre hommage, en l’insérant dans tous les romans. Dans *Q* (1999 – en français: *L’Œil de Carafa*, Le Seuil, 2001), c’est Alberto Rizzi, alias le délirant Frère Pioppo. Dans *Asce di guerra* (2000), c’est Alberto Rizzi, lieutenant de carabinieri qui dénonce les tortures infligées par un de ses subordonnés. Dans *54* (2002), c’est Carlo Alberto Rizzi, architecte et poète triestin. Dans *Guerra agli umani* (2004 – en français: *Guerre aux humains*, Métailié, 2007), c’est Gilberto Rizzi, chasseur respectueux des règlements et ennemi des braconniers. Dans *New Thing*, c’est le capitaine Albert D. Rizzi.

Dans le casting de *New Thing* apparaissent aussi John Vignola, Tommaso De Lorenzis, Gaetano Gallucci, Maurizio Lazzarato, Federico Martelloni et Andrea Natella.

Pour les chapitres du chœur, je me suis inspiré des soirées passées auprès de l’école populaire de musique Ivan Illich, en assistant aux répétitions du “chœur hard” de chants sociaux et anticléricaux *De’ Marchi*. Un remerciement sincère à Francesca Esposito et à toutes les voix d’or.

New Thing a été écrit au mépris des lois obsolètes sur le copyright et la propriété intellectuelle, et contre une marée montante d’opérations répressives anti-“piraterie”. Je n’aurais pas pu écrire ce livre sans la violation systématique des lois susnommées, dont la seule fin consiste à enfermer le savoir humain et à en barrer l’accès aux multitudes.

Les programmes *peer-to-peer* m’ont permis de charger des chansons, des films et des documentaires quelques instants après en avoir appris ou m’en être rappelé l’existence, et à dénicher les enregistrements des discours de Malcolm X, Martin Luther King, Angela Davis, Ward Churchill, Howard Zinn et autres. Grâce au *file sharing*, j’ai trouvé sans difficulté les spectacles de Richard Pryor, véritables cours de *spoken soul*. Je remercie du fond du cœur ceux qui, chaque jour, rendent tout cela possible, animant la nouvelle économie de partage. Depuis sa naissance, le collectif Wu Ming donne une contribution à la lutte, grâce à la clause inspirée par le *copyleft* qui apparaît dans tous nos livres. Ces derniers sont téléchargeables gratuitement sur notre site www.wumingfoundation.com.

“Si vous qui possédez les biens nécessaires aux gens réussissez à comprendre, vous pourrez vous sauver. Si vous réussissez à séparer les causes des effets, à savoir que Paine, Marx, Jefferson et Lénine étaient des effets, non des causes, vous pourrez survivre. Mais vous ne pouvez le comprendre, parce que l’acte de posséder congèle votre Moi, et vous exclut pour toujours du Nous.”

John Steinbeck, *Les Raisins de la colère**

Remerciements

Wu Ming 2, 3, 4, et 5 pour le soutien, les conseils, la complicité. *I get by with a little help from my friends.*

Annamaria Cattaneo, pour l’étincelle initiale et ce qui a suivi.

Guido Chiesa, Emidio Clementi, Loredana Lipperini et Monica Mazzitelli pour avoir lu et commenté la dernière version du livre.

Alberto Lofoco, pour les livres qu’il m’a prêtés et pour tout le reste.

Les Switters (Gianni Gebbia, Francesco Cusa, Vincenzo Vasi), qui ont commencé à mettre en musique ce livre avant même qu’il soit fini, et Francesca Scarinci, pour avoir rendu la chose possible**.

Jesús Manuel Pérez Triana pour l’expertise sur l’onomastique espagnole.

Bibí et Bibò (alias Salman et Renato, alias Paolo Repetti et Severino Cesari), pour tout ce qu’ils font, et ce qu’ils laissent faire.

Angela Tranfo, pour le battage et le dépassement des limites.

Valentina Pattavina, pour le corps à corps avec les ennemis sur le champ de bataille de la langue.

Le commandant Roberto Santachiara, qui me protège et me conseille.

Chiara, pour le bon voisinage et avoir mis au monde Sofia.

Mes colocataires Francesca et Gianni, pour la patience.

* Traduction de la traduction de WM 1.

** Disponible sur <http://www.wumingfoundation.com/suoni/suoni.html>

Mon frère, pour quelques conseils en matière de prosodie, et pour être *al zarvèl dadré**.

Le reste de ma famille, pour m’avoir appris l’italien (et le dialecte).

Claudia, que j’aime et qui m’aime.

Tous ceux dont les noms, là, à l’instant, ne me viennent pas à l’esprit.

Commencé à l’automne 2001.

Terminé le 30 avril 2004, jour de mon trente-quatrième anniversaire.

Dernier *labor limae*: 6 juillet 2004.

* “Le cerveau qu’il y a derrière” en dialecte de Ferrare.

Bibliographie

LUTHER BLISSETT

Q, Einaudi Stile Libero, 1999. Traduction française *L'Œil de Carafa*, Le Seuil

Totò, Peppino e la guerra psychica 2.0, 2000. Einaudi Stile Libero
Tascabili, 2000

WU MING : LIVRES COLLECTIFS

Avec Vitaliano Ravagli, *Asce di guerra*, Einaudi, Stile Libero,
1^{er} éd. 2000, 2^e éd. 2005

54, Einaudi Stile Libero, 2002

Esta revolución no tiene rostro, Acuerala, Madrid, 2002, écrits sur
la littérature, les catastrophes, la *mitopoiese*.

Giap!, Einaudi Stile Libero, 2003. Trois années de narrations et
de mouvements, histoires pour traverser le désert, sous la
direction de Tommaso De Lorenzis.

Manituana, Einaudi, 2007

WU MING : LIVRES EN SOLISTES

WM 5, *Havana Glam*, Fanucci Editore, 2001

WM 2, *Guerra agli umani*, Einaudi Stile Libero, 2004

WM 1, *New Thing*, Einaudi Stile Libero, 2004

WM 5, *Free Karma Food*, Rizzoli, 2005

Résumés, revues de presse, chargement des livres sur
<http://www.wumingfoundation.com>

BIBLIOTHÈQUE ITALIENNE
dirigée par Serge Quadruppani

Carlo ANIMATO
Nerofumo (avec C. Miccinelli)

Andrea CAMILLERI
L'Opéra de Vigàta
Le Coup du cavalier
La Disparition de Judas
La Pension Eva

Ottavio CAPPELLANI
Qui est Lou Sciortino ?

Marcella CIONI
La Corimante

Giancarlo DE CATALDO
Romanzo Criminale

Francesco DE FILIPPO
Le Naufrageur

Laura GRIMALDI
Monsieur Bovary
Le Soupçon
La Peur

Loriano MACCHIAVELLI
Les Souterrains de Bologne
Bologne ville à vendre

Clara MICCINELLI
Nerofumo (avec C. Animato)

Giuseppe MONTESANO
Dans le Corps de Naples
Cette vie mensongère

Luigi NATOLI
Le Bâtard de Palerme
La Mort à Messine
Coriolano

Eduardo REBULLA
Le Triomphe de la mort

Michele SERIO
Pizzeria inferno

WU MING 2
Guerre aux humains

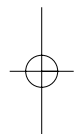
Cet ouvrage a été composé par
Atlant'Communication
aux Sables-d'Olonne (Vendée)

Impression réalisée sur CAMERON par

en XXXXXXXX 2007

N° d'édition : 0719001 – N° d'impression :
Dépôt légal : août 2007

Imprimé en France



SOYEZ LES PREMIERS
INFORMÉS

www.editions-metallie.com

NOUVELLES PARUTIONS

présentation des titres, revues de presse

PREMIERS CHAPITRES

CATALOGUE

VENUE D'AUTEURS

dédicaces, rencontres, débats

